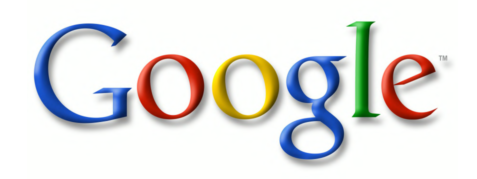
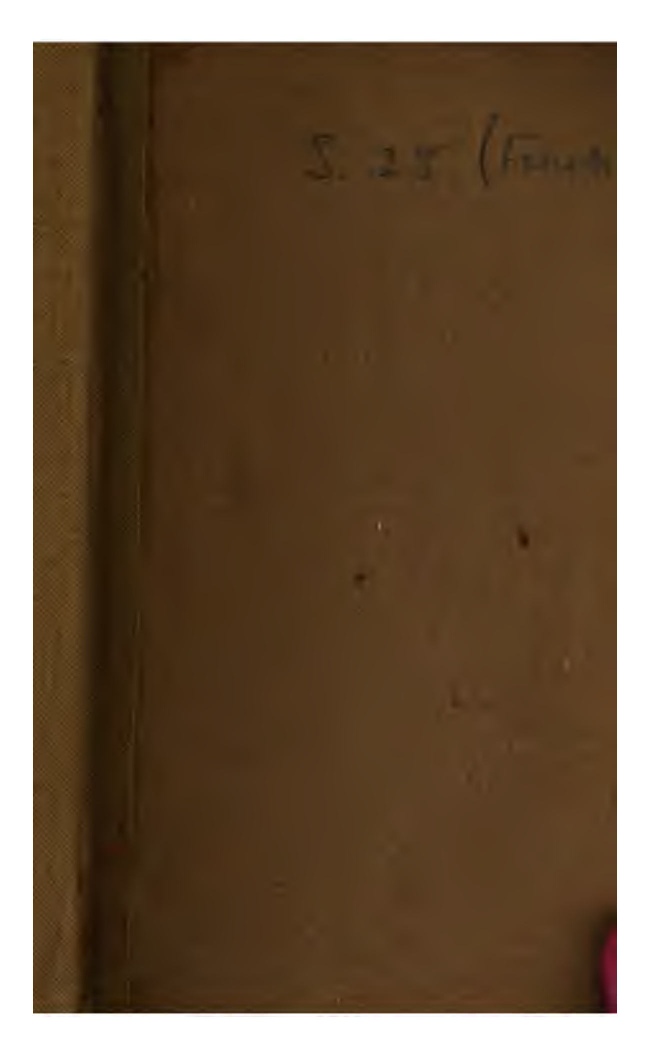







S. 25

16B

ŒUVRES

DE FLORIAN.

MÉLANGES.

10

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE MAME,
RUE DU POT-DE-FER, n° 14.

Melanges .



MÉLANGES
DE POÉSIE
ET DE LITTÉRATURE.

PAR FLORIAN.

> On peut donner du lustre à leurs inventions :
> On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
>
> LA FONT. II, 1.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XII.

ÉLOGE
DE LOUIS DOUZE,
ROI DE FRANCE,
SURNOMMÉ PÈRE DU PEUPLE.

Nec magis sine illo nos esse felices quàm ille sine nobis potuit.

PLINE, PANÉG. DE TRAJAN.

AVANT-PROPOS.

CET ouvrage fut envoyé au concours de l'académie française en 1785. Le prix ne fut point donné. L'académie, en m'honorant d'une mention, blâma la forme que j'avais adoptée. Je respectai d'autant plus cet arrêt, que mes juges avaient daigné quelquefois être plus indulgens pour moi. Cette indulgence m'avait encouragé, leur sévérité m'éclairait; toutes deux étaient des bienfaits.

Ce qu'il y avait de plus malheureux pour moi, c'est que ce n'était pas faute de réflexions que j'avais choisi cette forme que l'on me reprochait. J'avais lu bien attentivement toutes les histoires de Louis XII; et je m'étais dit après les avoir lues : « Quatre choses doivent « faire le fonds de l'éloge de Louis XII : sa clé- « mence envers ceux qui avaient été ses en- « nemis; sa législation, qui rendit la France « heureuse malgré les revers qu'il éprouva; sa « bravoure et ses talens guerriers, qui étaient « le premier mérite de son siècle; et l'amour « extrême qu'il sut inspirer à son peuple. Mais, « en admirant, en adorant ses qualités, je ne « dois point passer sous silence ses fautes en « politique, comme le traité de Blois, la li- « gue de Cambrai, etc., qui firent de son « règne une longue chaîne d'infortunes; ni « les erreurs de sa jeunesse, comme sa révolte « contre Charles VIII, et son divorce avec sa « première épouse, qui tachèrent presque « toute sa vie. Il faut donc louer ses vertus « sans déguiser ses défauts, et me montrer à « la fois historien et panégyriste. »

Une fois ce plan bien ou mal conçu, je crus ne pouvoir mieux faire louer sa clémence que par La Trimouille qui l'avait éprouvée; sa législation, que par son garde des sceaux Poncher; sa valeur, que par Bayard; et j'osai conduire son peuple jusques à son lit de mort, pour donner une image forte et touchante de l'amour si tendre et si vrai que ce peuple portait à son roi. Quant aux fautes de mon héros, je voulus, pour les affaiblir, en mettre l'aveu dans sa propre bouche; je voulus qu'il s'en accusât lui-même, afin qu'on les excusât davantage; et je pensai que le moyen de rendre ses erreurs pardonnables, était qu'il ne voulût pas se les pardonner.

Je me suis trompé sans doute; j'ai mal loué Louis XII : mais enfin j'ai parlé de lui, et son nom seul doit rendre mon ouvrage intéressant pour tout lecteur sensible et français.

ÉLOGE
DE LOUIS DOUZE,
PÈRE DU PEUPLE.

Louis XII, après dix-sept ans de règne, au moment où son hymen avec Marie d'Angleterre lui donnait un allié puissant, et déconcertait les mesures de ses ennemis, Louis XII fut atteint de la maladie dont il mourut. Il n'avait que cinquante-trois ans; mais ses campagnes, et surtout le chagrin, l'avaient plus vieilli que son âge. Né avec un cœur tendre, que le malheur n'avait pas endurci, veuf d'Anne de Bretagne qu'il avait adorée, il s'enflamma trop aisément pour une épouse jeune et belle. Cet amour lui coûta la vie, et à la France sa félicité.

Les prières, les larmes de tout un peuple, ne purent sauver Louis. Il sentit approcher sa dernière heure, et voulut encore qu'elle fût utile. Il fit appeler le jeune François, son gendre et son successeur; et ne retenant avec lui que le brave La Trimouille, le garde des sceaux Poncher, et Bayard le *chevalier sans*

reproche, Louis XII dit ces paroles à l'héritier de son trône :

Mon fils, vous allez régner à ma place : je n'ai qu'un désir et qu'un espoir, c'est que vous régniez mieux que moi. La flatterie, qui poursuit les rois jusque dans le tombeau, pourrait vous déguiser mes fautes ; je veux moi-même vous les révéler : et si l'aveu que j'en vais faire, si les piéges où je suis tombé, les imprudences que j'ai commises, les maux que je me suis attirés, peuvent vous en éviter de semblables, je ne me plaindrai point d'avoir souffert pour vous instruire, et d'avoir acheté de mon infortune le bonheur dont vous ferez jouir les Français.... Les Français ! je sens qu'à ce nom je retrouve un peu de force, et que le plaisir de parler d'un peuple que j'ai tant aimé, va soutenir ma voix défaillante.

A ces mots, le jeune Valois, Poncher, La Trimouille, Bayard, laissent éclater leurs sanglots. Séchez vos pleurs, leur dit le monarque ; les momens sont chers, ne les perdons pas. Je vais mourir, mais mon peuple reste ; c'est de lui et non pas de moi qu'il faut s'occuper.

J'étais moins jeune que vous ne l'êtes, mon fils, quand Charles VIII me laissa le trône ; j'avais déjà trente-six ans. Cet âge devait être

celui de la prudence : mais j'avais mal employé ma jeunesse, et qui ne réfléchit pas de bonne heure vieillit presque toujours sans fruit. Privé de mon père dès le berceau, mis sous la tutelle d'une mère que j'aimais tendrement, mais que je craignais peu, je ne répondis pas aux soins qu'elle prit de mon éducation. Je n'eus de goût, je ne montrai d'ardeur que pour les exercices du corps : je méprisai les lettres, qui m'ont depuis consolé. Je crus que le premier mérite d'un prince du sang français était d'être un bon chevalier ; et j'oubliai que le premier devoir d'un homme né pour commander à d'autres hommes, c'est d'être plus instruit que ceux qu'il doit conduire.

Voilà, mon fils, voilà la source des erreurs de ma jeunesse, et peut-être des fautes de ma vie. Mon éloignement pour l'étude rendit mes passions plus fougueuses ; je m'y livrai avec transport. Je n'avais point d'amis ; j'étais prince : mes flatteurs achevèrent de m'égarer. Je me déclarai hautement contre madame de Beaujeu, la fille et la sœur de mes maîtres, à qui Louis XI avait donné la régence, et qui la méritait par ses qualités. En vain le prudent Louis XI m'avait fait jurer solennellement de ne pas troubler ses dernières dispositions pour

la minorité de son fils ; je fus parjure à Louis XI ; je tentai de soulever Paris ; j'excitai Maximilien à rompre la paix ; je pris moi-même les armes contre mon roi ; et tandis que je ne pouvais gouverner mon imprudente jeunesse, j'allumai la guerre civile, en prétendant gouverner la France.

J'en fus puni. Pris à la bataille de Saint-Aubin par ce même La Trimouille que vous voyez ici présent, et qui depuis m'a si bien servi, j'expiai par une longue et dure captivité le crime de m'être armé contre mon souverain. Je n'obtins ma liberté que pour faire un plus grand sacrifice. J'adorais Anne de Bretagne, j'en étais aimé : il fallut consentir, il fallut contribuer moi-même à son hymen avec Charles VIII. Ainsi (et puissent tous les princes de la terre avoir sans cesse mon exemple devant les yeux !) pour avoir été rebelle, pour avoir oublié mon devoir, je fus vaincu, captif, et forcé de livrer ma maîtresse à mon rival.

La mort de Charles VIII me laissa le trône ; et cette époque.... est celle de votre gloire, interrompit La Trimouille avec transport. Après n'avoir été qu'un prince ordinaire, vous fûtes le meilleur des rois. Le ciel, qui vous donna les mêmes vertus qu'à Titus, prit

vous : effort plus pénible et plus beau dans un roi! Madame de Beaujeu et sa famille ont été comblées de vos bienfaits (1) : votre vieille haine pour elle devint pour vous une raison de ne lui rien refuser. Ainsi vous sûtes tourner au profit de votre vertu les erreurs de votre jeunesse; et tout ce qui aurait pu tacher l'histoire de votre vie devint pour vous une occasion de gloire.

Ah! s'écria Louis, ces traits ordinaires de justice ne réparent point à mes yeux l'action qui ternit les premiers instans de mon règne. Je fus clément pour mes ennemis, et cruel pour ma première épouse. Je pleure encore sur le sort de cette fille de Louis XI, de cette malheureuse Jeanne, à qui le ciel donna tant

(1) Monsieur et Madame de Beaujeu n'avaient qu'une fille unique, Suzanne de Bourbon; et le duché de Bourbon, les comtés de Clermont et de la Marche, devaient revenir à la couronne, en cas qu'ils n'eussent point d'enfans mâles; c'était une des conditions de leur contrat de mariage. Louis dérogea à cette clause, et conserva à Suzanne cet immense héritage, en la mariant à Charles de Bourbon Montpensier, son cousin germain. C'est pour avoir voulu révoquer ce don que François premier s'attira tant de malheurs.

de vertus pour la consoler des attraits que lui refusa la nature. A peine uni avec elle, je l'accablai de mes froideurs. Sa douleur, sa patience, son amour même, n'en furent point affaiblis. Loin de se plaindre, elle cachait ses affronts, elle excusait toutes mes fautes; et, n'employant que pour moi seul le crédit qu'elle avait sur le roi son frère, elle parvint à lui faire oublier ma révolte, et à ouvrir ma prison. Mon ingratitude ne la rebuta jamais. Au moindre succès je m'éloignais d'elle; au moindre revers elle revenait à moi. Plus heureuse de me servir que si je l'avais servie, elle me combla toujours de bienfaits et eut toujours avec moi l'air de la reconnaissance. Hélas! pour prix de tant d'amour, je demandai notre divorce. En rassemblant tous les griefs que j'avais contre mon épouse, je ne pus lui faire d'autre reproche que de manquer de beauté. J'osai, j'osai m'en prévaloir, et soutenir devant mes juges que, forcé par Louis XI de devenir l'époux de sa fille, je ne l'avais été que de nom. Qu'il le jure, répondit la modeste Jeanne, je m'en remets à son serment (1). Amis, je fis cet affreux serment; je

(1) Les commissaires poussèrent l'indécence jusqu'à demander la visite et le témoignage des sages femmes

trahis la vérité. Les nœuds de notre hymen furent brisés, et Jeanne ne se plaignit pas.

---

pour certifier si le mariage avait été consommé. Jeanne rejeta cette proposition avec l'indignation et la hauteur qui lui convenaient. Elle pria les commissaires d'interroger le roi lui-même, et de prononcer la sentence sur ses réponses. Louis XII ne se soumit qu'avec beaucoup de répugnance à cet interrogatoire; mais enfin il s'y soumit, et jura n'avoir jamais connu la reine, quoiqu'il fût certain et prouvé qu'ils n'avaient eu le plus souvent qu'une même table et un même lit : le mariage fut déclaré nul. Toutes les réponses de Jeanne à ses juges, avant qu'elle s'en remît au serment du roi, sont nobles et touchantes : les voici mot à mot : « Messeigneurs, je suis femme, ne « me connois en procès, et sur toutes autres affaires « me déplaît l'affaire du présent : je vous prie me « supporter, si je dis ou réponds chose qui ne soit « convenable. Je sais que je ne suis ni belle ni si bien « faite que la plupart des femmes; mais je n'eusse « pourtant jamais pensé que de cette manière eût pu « venir aucun procès entre monseigneur le roi et « moi; je ne le soutiens qu'à grand regret, pour la « décharge de ma conscience, et sans cela, ne le ferois « pour tous les biens et honneurs du monde : et je « supplie monseigneur le roi, dont je désire faire le « plaisir, ma conscience gardée, de n'être mécontent « de moi. » (Procès manuscrit du divorce.)

Retirée loin de la cour, elle alla finir dans les larmes et dans la piété des jours que j'avais remplis d'amertume. J'épousai mon ancienne amante, et Jeanne mourut en me pardonnant. Mais ni mon peuple ni mon cœur ne me pardonnèrent comme elle : dans toute la France il s'éleva de justes murmures, et mon bonheur fut troublé par le remords dévorant.

Sire, lui dit alors le garde des sceaux, votre sensibilité vous exagère vos torts. Jeanne fut vertueuse sans doute, et nous devons tous des larmes à ses malheurs : mais Jeanne elle-même n'avait pas l'espoir de vous donner un héritier ; et il était important, pour le repos du royaume, que Louis XII devînt père. Un intérêt plus grand encore semblait prescrire ce divorce. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, rentrait, à la mort de son époux, en possession de ce beau duché. Un second hymen avec tout autre prince que vous donnait la Bretagne à vos ennemis, et rendait à jamais impossible sa réunion à la couronne. Tous les bons citoyens se souvenaient que la France avait été sur le point de périr, parce qu'Éléonore de Guienne, après avoir été notre reine, alla donner ses provinces à un souverain d'Angleterre, et lui fournit ainsi le prétexte et les moyens d'ébranler le trône de

nos rois. Sire, cet exemple devait faire trembler. Le bien de l'État, raison sans réplique, exigeait que Louis XII s'unît à la veuve de Charles VIII. Le parjure qui brisa vos premiers nœuds fut un crime sans doute : mais ce crime ne fut que pour vous seul, il devint un bienfait pour vos sujets, à qui vous épargnâtes des guerres civiles ; et lorsque votre cœur vous le reproche, la patrie vous en absout.

Le peuple murmura, dites-vous : dites aussi comment vous punîtes ces murmures. Vous diminuâtes les impôts (1); vous refusâtes les subsides que les États, assemblés à Tours, avaient eux-mêmes réglés pour le sacre de nos rois; et, non content de ces bienfaits, vous prîtes l'engagement, que vous avez tenu depuis, de réduire vos revenus à la somme volontairement offerte par ces mêmes États à Charles VIII. Vous fîtes plus, et la France vous est redevable du plus beau, du plus utile des règlemens. Avant vous, les gens de guerre, aussi redoutables aux citoyens qu'aux ennemis, pillaient, désolaient les campagnes, se payaient par leurs propres mains, et comptaient au rang de leurs pri-

(1) Édit de 1499.

viléges la rapine et le brigandage : vous, le plus vaillant de nos rois, vous, dont l'enfance et la jeunesse furent nourries dans les camps, à peine fûtes-vous sur le trône, que vous ne songeâtes qu'à protéger les laboureurs contre les soldats. Vous ne vous bornâtes point à de simples ordres, qui n'ont d'effet qu'un moment, et sont bientôt oubliés et des sujets et du maître; vous rendîtes stable à jamais le bien que vous faisiez à la France. Vos premiers édits assignèrent des fonds permanens destinés à payer vos troupes. Certaines désormais de recevoir leur salaire à l'instant où il était dû, elles n'eurent plus de prétexte pour rançonner vos sujets. Votre cœur trouvait encore ces réglemens insuffisans; et je me plais à rappeler devant votre successeur toutes les précautions que vous suggéra votre tendresse pour vos peuples. Vous enjoignîtes à vos gens d'armes de prendre toujours leurs quartiers dans des villes murées ; vous leur défendîtes d'approcher des villages, de s'écarter jamais dans les campagnes, et vous rendîtes leurs chefs responsables des désordres qui seraient commis. Par ces moyens si simples, si faciles, le laboureur, jadis dépouillé par ceux qu'il payait pour le défendre, recueillit en paix ses moissons. Il bénit le nom d'un roi qui

veillait sur sa chaumière. Il vous donna de bon cœur le tribut qu'autrefois il fallait lui arracher; et les larmes amères que faisaient couler les impôts furent changées en des larmes de reconnaissance et de joie. Vos guerriers eux-mêmes y gagnèrent. Forcés de remplir tous les devoirs de défenseurs de la patrie, ils oublièrent à la fin cette indigne rapine qui déshonorait leur bravoure : grâce à vous, ils atteignirent à toute la hauteur de leur noble emploi; et la valeur, qui jusque-là avait été leur seule vertu, devint la compagne d'une vertu plus belle, l'humanité.

Ici Louis XII voulut interrompre le garde des sceaux et l'empêcher de poursuivre; mais Poncher continuant d'une voix ferme : Sire, lui dit-il, je ne vous ai jamais flatté pendant votre vie, souffrez aujourd'hui mes louanges pour apprendre à ce jeune prince à mériter d'être loué. Souffrez que je lui prouve, par votre exemple, que la source de toutes les vertus dans un roi n'est autre chose que l'amour de son peuple. C'est cet amour qui fit naître en vous une qualité peu brillante, mais peut-être la plus nécessaire au bonheur public; je veux parler de cette sage économie qui, au milieu des guerres les plus désastreuses, vous sauva toujours du malheur d'aug-

menter les impôts. Vainement vos ennemis, et quelques-uns de vos courtisans, cherchèrent à jeter du ridicule sur une vertu qui faisait la félicité de vos peuples; vainement ils poussèrent l'insolence jusqu'à jouer sur le théâtre ce qu'ils appelaient votre avarice : vous, plus occupé de rendre heureux ceux qui vous raillaient que de punir leur raillerie, vous répondîtes avec douceur : *Laissons-les se divertir; ils peuvent nous apprendre des vérités utiles. D'ailleurs j'aime beaucoup mieux faire rire mes courtisans de mon avarice que de faire pleurer mon peuple de ma prodigalité.*

Cette même économie qui fermait toujours vos trésors aux demandes de la cupidité, les ouvrait avec joie pour tous les établissemens utiles. Vous ne ménageâtes rien pour procurer à vos sujets une justice plus facile et plus prompte, et vous attaquâtes le mal dans sa source, en réduisant le nombre de ces sangsues publiques dont la vue seule vous causait un mouvement de colère. Le grand conseil obtint par vous une forme meilleure et plus stable. En confirmant aux tribunaux le droit d'élire leurs membres, vous prîtes toutes les mesures que la sagesse humaine peut inventer, pour que le choix des électeurs tombât toujours sur le plus digne. Non-seulement

vous exigeâtes des vertus dans ceux qui devaient punir les vices, mais vous ordonnâtes que tous vos baillis, tous vos sénéchaux fussent gradués; et pour vous assurer davantage de leurs qualités et de leurs lumières, vous voulûtes que vos magistats répondissent les uns des autres. Souvenez-vous de cette ordonnance, qui n'a pu être conçue que par un roi dévoré de l'amour de l'ordre; de cet édit qui enjoint à vos présidens *de s'assembler tous les quinze jours, ou au plus tard tous les mois, pour informer sur la conduite de ceux des conseillers qui ne rempliraient pas leurs fonctions avec le zèle, avec l'honneur, avec la gravité qu'elles exigent*. Vous vous faisiez rendre compte de ces assemblées; et jugeant vous-même ceux commis par vous pour juger les autres, vous connaissiez dans quelles mains vous aviez remis votre balance et votre glaive, et sur qui vous vous reposiez de la plus noble fonction des rois. Ainsi, corrigeant les abus qui dégradaient la magistrature, vous lui rendîtes en un moment sa véritable dignité; et vous fîtes le premier comprendre à votre fière noblesse que tout l'honneur n'est pas dans l'art de tuer les hommes, et qu'elle pouvait, sans déroger, défendre la veuve et l'orphelin.

Avant vous, deux grandes provinces, la Normandie et la Provence, n'avaient de juges que pendant quelques semaines ; et ces tribunaux momentanés manquaient souvent de lumières, et presque toujours de temps. Vous leur donnâtes des parlemens fixes : et avant de les ériger, vous prîtes soin de consulter les Etats des deux provinces ; car, même pour rendre plus heureux vos peuples, vous avez toujours respecté leurs priviléges. Crainte salutaire, qui retarde quelquefois le bien, mais qui rend le mal impossible. Enfin vous avez couronné tant d'utiles établissemens par cet édit mémorable où vous ordonnez *de suivre toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque* (1). Maxime admirable, et si digne du bon roi qui, en réprimant les gens de guerre, en éclairant les magistrats, en établissant les tribunaux, assura pour jamais à des millions d'hommes les deux premiers biens de la vie, la justice et le repos.

Plût à Dieu, s'écria le roi, que j'eusse chéri davantage ce repos, sans lequel il n'est point de bonheur ! Plût à Dieu que, renonçant à des provinces qui m'appartenaient sans doute,

(1) Edit de 1499.

mais qui étaient trop loin de moi, je me fusse contenté du vaste royaume que le ciel m'avait donné ! La France devait me suffire. Tant qu'elle renfermait un seul malheureux, il était plus pressant de le soulager que d'aller conquérir d'autres pays. L'exemple de Charles VII aurait dû m'instruire. Ses succès en Italie, sa marche triomphale jusqu'à Naples, sa victoire de Fornoue, ne lui produisirent d'autre fruit que la perte de son armée, l'épuisement de ses finances, et le renom d'un brave imprudent. J'avais condamné son erreur ; et moi, plus âgé que lui, moi qui sentais que la vraie gloire consiste à rendre ses peuples heureux, j'abandonnai cette gloire si belle pour aller chercher les combats. Je préférai la conquête incertaine du Milanez et du royaume de Naples à la conquête sûre et facile des cœurs de tous mes sujets. Je ne voulus pas pour cette entreprise établir de nouveaux impôts; mais j'introduisis la vénalité dans les charges de finance, et je rendis possible, par cet abus, une vénalité plus importante. Ah! mon fils, ne m'imite pas. Respecte du moins la magistrature : ne souffre pas qu'on l'avilisse en la mettant à prix d'argent; et souviens-toi que, pour interpréter

les lois, un sens droit et un cœur sensible sont plus nécessaires que des richesses.

Cette vénalité des charges répugnait à mon cœur et à ma raison; mais j'eus la faiblesse de céder au besoin des ressources, au désir violent de conquerir mon héritage, à l'ascendant qu'avait sur moi ce digne ami, ce sage ministre qui m'aimait avant que je fusse roi, et qui aima mon peuple pour me plaire. D'Amboise, toi que j'ai tant pleuré, toi dont la France chérira toujours la mémoire, tu m'as fait commettre des fautes; tu signas le traité de Blois qui assurait à l'empereur la plus belle moitié du royaume; tu te laissas tromper souvent, et tu fus un moment enivré de l'espoir de porter la tiare: mais c'était ton amour pour moi qui seul causait tes erreurs. Tu désiras d'être pape parce que le pape pouvait m'être utile; et si tu oublias quelquefois la prudence, jamais tu n'oublias ni l'honneur, ni l'amitié. Va, contente-toi de ce partage; laisse à d'autres ministres, dont la mémoire est détestée, le triste avantage d'avoir trompé tant de princes, et d'avoir subjugué le leur: tu ne trompas personne; tu chéris ton roi, et rendis mes sujets heureux. Qu'importe que l'on t'admire moins, si l'on t'a béni davantage?

D'Amboise fut ébloui comme moi de la conquête du Milanez : nous ne rougîmes pas tous deux, car nos cœurs régnaient ensemble, nous ne rougîmes pas d'allier mon nom à celui de César Borgia, de cet exécrable fils du plus exécrable des hommes. Regarde, Valois, regarde jusqu'où peut aller l'aveuglement des conquêtes ! moi, plus chevalier que roi, moi qui aurais préféré de mourir plutôt que de manquer à l'honneur, je reçus dans ma cour, je comblai de bienfaits le fils d'Alexandre VI ; mes Français, mes braves Français marchèrent sous ses drapeaux ; et Louis XII fut l'allié de ce pape qui souilla la chaire de saint Pierre par des crimes inconnus jusqu'à lui, dont les moindres forfaits furent des assassinats, dont l'empoisonnement fit les délices ; qui laissa loin derrière lui les monstres de l'ancienne Rome, et qui prouva sans doute mieux que les saints mêmes la divinité de notre religion, puisque les hommes sont restés Chrétiens sous un tel chef de l'Église.

Le juste ciel me punit de cette coupable alliance : vainement je m'emparai du Milanez ; vainement le traître Ludovic, réduit à fuir devant moi, me fut livré par ces mêmes Suisses qui depuis........ ils étaient fidèles alors. Je sentis que ma conquête allait m'é-

chapper; et j'achevai ma ruine en voulant la prévenir, en partageant le royaume de Naples avec ce roi d'Aragon, ce Ferdinand, nommé *le catholique* par ses flatteurs, et *le perfide* par ses alliés; ce roi dont la politique comptait pour rien les sermens, dont l'unique règle fut son intérêt, et qui se vanta bassement de m'avoir trompé dix fois, quand ma crédule amitié ne lui reprochait que deux parjures (1). Tel fut l'ami que j'allai choisir pour lui donner la moitié de ce beau royaume de Naples, toujours conquis et toujours perdu par les Français. Les trahisons, les perfidies de Ferdinand, soutenues par les talens de Gonzalve, le grand capitaine, m'eurent bientôt enlevé la moitié que je m'étais réservée; et tandis que César Borgia employait mes troupes à déposséder les voisins de Rome, à réduire par mes armes ceux qui étaient à l'abri de ses poisons, le pontife son père vendait mes intérêts à l'Espagne, soulevait contre moi les

(1) Quand l'ambassadeur de Ferdinand lui rapporta que Louis XII se plaignait d'avoir été trompé deux fois par lui, Ferdinand répondit : « Il en a bien « menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix. » C'est sans doute pour punir Ferdinand de ses perfidies que l'histoire a conservé ce mot grossier.

Suisses, et excitait à m'attaquer et Venise et l'empereur. Ainsi, également trompé par mes ennemis et par mes alliés, seul, en butte aux perfidies de Ferdinand, du pape, de son fils, et de tous les princes d'Italie, que j'avais ou secourus ou soumis, je vis détruire mes armées, et perdis toutes mes conquêtes. Juste châtiment de mon alliance avec des monstres; car je n'ai jamais douté, mon fils, que le ciel n'aît voulu m'en punir : le ciel était irrité sans doute, puisque nous fûmes toujours défaits, et que Bayard combattait pour nous.

Oui, sire, s'écria le bon chevalier, nous fûmes battus à Seminara, à Cérignole, au Garillan : d'Aubigny, Nemours, la Palisse, Louis d'Ars et moi, nous n'avons pu résister à Gonzalve; et l'art funeste des mines, inventé par Pierre Navarre, nous enleva les châteaux de Naples : mais nous fûmes toujours vainqueurs quand vous nous avez commandés. Rappelez-vous, sire, votre descente en Italie (1) quand vous vîntes venger nos affronts; les Génois forcés dans leurs montagnes escarpées, les rebelles dissipés en un moment, Gênes prise, et notre vaillant roi faisant son entrée triomphale à la tête de son armée. Je

(1) Année 1507.

vous vois encore, sire, affecter dans vos regards une sévérité qui n'était pas dans votre cœur. Ce peuple tant de fois coupable, ce peuple qui s'était porté contre les Français à des horreurs qui font frémir la nature (1), attendait son arrêt en tremblant; il n'osait espérer de grâce, il savait qu'il n'en méritait point: mais c'était Louis qui venait de vaincre, Louis allait pardonner. Gênes fut sauvée; et ce peuple rebelle et féroce éprouva dans le même jour le courage et la clémence de mon roi.

Des ennemis plus redoutables, les Vénitiens, furent bientôt défaits à leur tour. Agnadel, nom célèbre à jamais par les exploits de

(1) Les Génois révoltés allèrent investir une petite forteresse appelée le Castellaccio, où Renaud de Noailles commandait avec vingt soldats seulement. Il obtint la liberté d'en sortir avec les honneurs de la guerre; mais les Génois, violant la capitulation, fendirent le ventre aux uns, leur arrachèrent le cœur et les entrailles, se lavèrent les mains dans leur sang, taillèrent en morceaux les autres, et firent mourir les femmes « qui là étaient, de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait défend d'en dire la manière. » Ce sont les termes de la chronique; et voilà le peuple à qui Louis XII pardonna.

[redacted]

mon maître! Agnadel, c'est dans tes plaines que Louis fut à la fois et général et cavalier. C'est là que ses conseils éclairèrent La Trimouille, et que sa valeur effaça tout ce que nous étions de braves dans son armée. En vain, sire, vos ennemis, plus nombreux que nous, maîtres des hauteurs, et retranchés derrière un ravin, avaient pour eux l'avantage du poste, et se voyaient commandés par Petiliane et l'Alviane, les deux plus grands généraux d'Italie. Nous, nous avions notre roi, et ce roi était un héros. Malgré le feu redouble de l'artillerie, qui emportait des rangs entiers de vos Suisses, vous courûtes à ce ravin, vous le franchîtes à la tête de vos Gascons; et vous élançant, l'épée à la main, à travers le carnage et le feu, vous précipitant partout où le péril était le plus grand, attaquant tout ce qui résistait, et employant à la fois pour vaincre et votre tête et votre bras, vous fîtes fuir les ennemis et fîtes pâlir vos sujets. Oui, sire, rappelez-vous que, tremblans pour vos jours, et pouvant à peine vous suivre au milieu des lances vénitiennes, nous vous suppliâmes de moins exposer votre personne sacrée : *Ce n'est rien,* nous dîtes-vous; *ceux qui ont peur, n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi.* O mon maître! ô mon héros! j'aimais la gloire

sans doute; mais combien je l'aimai davantage quand je vous en vis couvert! O valeur, que tu es belle, surtout dans un roi! Car, qu'un soldat comme Bayard, qui n'a de bien que son épée, cherche le trépas ou l'estime, il remplit son devoir et son sort. Mais que vous, roi de la France, amant d'une épouse qui vous adore, père d'une fille chérie, maître de passer vos jours dans les tendres soins, dans les douces jouissances d'un époux, d'un père, d'un monarque heureux; que vous, à la fleur de l'âge, vous quittiez vos États, votre palais, tout ce qui vous est cher, pour aller coucher sur la terre, pour aller donner à vos guerriers l'exemple de la tempérance, et pour les devancer tous quand il faut affronter la mort, voilà, voilà le comble de l'héroïsme, et c'est avec respect et justice que Bayard vous cède la palme de la valeur.

En disant ces mots, Bayard met un genou à terre, et baise la main du roi. Bon chevalier, lui dit le monarque, grâce au ciel, je fus toujours insensible aux flatteries de mes courtisans; mais quand Bayard loue mon courage, je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil. Oui, mon brave ami, mon compagnon d'armes, mon cœur éprouve une douce joie quand tu dis qu'il ressemble au tien. Mais

cesse d'exagérer le mérite de cette valeur héréditaire aux princes français; elle leur fut souvent funeste. Le brave Jean perdit la France, l'intrépide saint Louis pensa la perdre; tous deux acquirent de la gloire dans les combats, mais leurs exploits leur valurent des fers. Combien en coûta-t-il pour les briser! Puisse mon successeur, aussi vaillant que ces deux héros, se souvenir de tout le sang qu'ils ont fait verser, et des provinces qu'il fallut donner pour leur rançon! Triste condition des rois, dont les moindres défauts font le malheur de tout un peuple, et dont les vertus mêmes sont quelquefois funestes! J'ai arrosé de mes pleurs les lauriers cueillis à Agnadel: je détruisais moi-même le seul peuple d'Italie qui devait être mon allié. Quelques légères injures des Vénitiens me firent oublier que mon intérêt et le leur nous prescrivaient de rester unis. Le désir de rabaisser l'orgueil de ces fiers républicains m'empêcha de sentir qu'ils étaient la seule digue que je pouvais opposer à Maximilien, de tout temps mon ennemi; au perfide Ferdinand, l'usurpateur de mes États de Naples; et à ce fameux pape, Jules II, ce guerrier, père des fidèles, qui fit un casque de la tiare, et passa au fil de l'épée les Chrétiens qu'il devait bénir. Combien la

colère aveugle les rois! je choisis mes plus cruels ennemis pour me liguer avec eux dans Cambrai, pour accabler de concert le seul peuple qui pouvait me défendre. Mes plus grands, mes plus heureux exploits furent contre ce peuple : je défis les Vénitiens; et, bientôt trompé par le pape, trahi par Ferdinand, attaqué par les Suisses, que mes alliés firent soulever, tout le fruit de cette fameuse ligue de Cambrai fut d'avoir à combattre tous ceux pour qui j'avais combattu. Et toi, dont le souvenir m'arrache encore des larmes, toi, l'honneur de ma maison, le héros, l'espoir des Français, jeune grand homme, qui n'eus besoin que de peu d'années pour acquérir autant de gloire que les plus vieux et les plus illustres généraux, ô Gaston de Foix, que n'ai-je pu payer de tous mes États d'Italie tes jours moissonnés à Ravenne! Que n'ai-je pu du moins combattre à tes côtés, et te défendre, ou mourir! Bologne, Bresse, Ravenne, théâtres de tes triomphes, ne se nommeront jamais sans attendrir les cœurs français, et sans arracher de tous les autres des éloges et des respects.

Malgré les victoires de Gaston, malgré tes exploits, Bayard, nous perdîmes sans retour et Naples et le Milanez; je vis enlever la Na-

varre à un prince de mon sang ; les Suisses vinrent assiéger Dijon ; et sans ta valeur, La Trimouille, sans ta sagesse et tes talens, les ennemis pénétraient jusques au cœur de la France : tandis que tu défendais la Bourgogne, l'Espagnol attaquait mes frontières, et l'Anglais me prenait mes villes et Bayard. Tout était perdu, tout l'était par ma faute, pour avoir rompu avec les Vénitiens, pour m'être joint à mes ennemis, pour avoir ménagé le pape, et cédé aux faibles terreurs d'Anne de Bretagne, mon épouse, dont la piété mal éclairée voyait toujours le successeur de saint Pierre dans un pape allié des Turcs, et me forçait à des égards envers un pontife qui détruisait mes armées, et mettait mon royaume en interdit. Je ne sentais que trop l'empire de mon épouse, et je sentais qu'elle en abusait ; mais je l'aimais, et j'en étais aimé : mon cœur fut toujours la cause de toutes les fautes de mon esprit.

J'étais sur le point de tout réparer ; mon hymen avec la sœur de Henri VIII, mon alliance avec l'Angleterre, allaient me venger à la fois de Ferdinand, de Maximilien et du pape : la mort arrête mes projets. C'est à vous, mon fils, à les suivre, ou plutôt à en concevoir de meilleurs. Croyez un roi qui vous

aime, qui chérit surtout votre peuple, et qui va, dans un instant, répondre à Dieu de tous les malheurs qu'il a causés. C'est au lit de la mort que l'on voit mieux le néant des conquêtes ; croyez donc ce que vous dit un roi mourant.

Je vous laisse le plus beau royaume de l'Europe; votre peuple, brave, fidèle, industrieux, est doué, par-dessus tous les peuples, d'un amour pour ses rois qui lui rend tout facile. Je n'ai jamais oublié, et tous mes successeurs doivent s'en souvenir, qu'après mes premiers revers en Italie je demandai des secours à mon peuple; il m'offrit plus d'argent que je n'en voulais. Ma victoire sur Gênes rendit cet argent inutile; je priai mon peuple de me le garder (1) : et voilà comment il faut traiter avec lui. Chez toutes les nations du

(1) En 1507, Louis XII, ayant calculé que ses revenus et ses épargnes ne lui suffiraient pas pour l'expédition d'Italie, demanda à ses principales villes des secours extraordinaires, et ne se pressa pas de les lever. Il fut vainqueur des Génois plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et il écrivit à ses peuples, en leur annonçant ses succès, « qu'ils n'avaient qu'à garder « leur argent, qu'il profiterait mieux dans leurs mains « que dans ses coffres. » (Histoire de Louis XII.)

monde, ce sont les biens qui paient les impôts; en France, ce sont les cœurs. Aimez donc ce peuple sensible, qui souffrira tout sans murmure, s'il est sûr d'être chéri. J'en suis un exemple, mon fils : je leur ai fait passer six fois les Alpes; ils se sont vus, sous mon règne, battus en Italie, attaqués en Gascogne, en Languedoc, en Picardie, en Bourgogne, en Franche-Comté; mes fautes de politique ont fait verser des flots de leur sang et ont épuisé leurs trésors : ils m'ont tout pardonné, parce qu'ils savaient bien que je pleurais le premier de leurs maux. O nation aimable et fidèle, dont le premier besoin est d'aimer tes rois! Eh! quelle serait leur erreur d'aller chercher ailleurs d'autres sujets! où en trouveraient-ils qui te valussent ?

Mon fils, contentez-vous donc de la France; votre partage est assez beau; mettez votre gloire à la rendre heureuse, et non pas à l'agrandir : ou, si une noble émulation vous anime, tournez-la du côté des arts. Eux seuls vous manquent, et voici le siècle où ils semblent s'élever à leur plus haute perfection.

Les navigateurs du Portugal ont déjà découvert un passage aux Indes; ceux de l'Espagne sont à la recherche d'un monde nouveau. L'Italie, de tout temps féconde en grands

hommes, rassemble dans son sein des chefs-d'œuvre de tous les genres. La cour de Léon X, du successeur de Jules mon ennemi, devient l'asile des beaux-arts; la peinture, la sculpture, la noble et simple architecture des anciens, la poésie et les belles-lettres qui consolent dans l'infortune, qui rendent doux et modéré dans la prospérité, tout fleurit en Italie. Voilà ce qu'il faut aller conquérir, et non pas le Milanez. Oublie de faibles Etats, plus à charge qu'utiles à un monarque éloigné. Abandonne des sujets perfides, qui détestent le joug français, et qui ont oublié l'art de vaincre pour perfectionner l'art de trahir. Tes terres valent mieux que les leurs; tes sujets sont plus braves et plus fidèles. Il ne manque aux Français que des lumières pour être le premier des peuples. C'est le seul avantage que l'Italie ait sur nous. J'ai vu dans nos guerres du Milanez, quand nous étions vainqueurs de nos ennemis, observateurs religieux des traités, protecteurs des faibles et l'effroi des méchans, j'ai vu la cour d'Alexandre VI, où chaque jour était marqué par des empoisonnemens, traiter les Français de barbares : et cet orgueil n'était fondé que sur les beaux-arts qu'elle avait de plus que nous. Va donc les enlever à l'Italie; transporte-les dans notre

France : ton peuple, spirituel autant que sensible, surpassera bientôt ses maîtres. Paris deviendra, je l'espère, l'asile de tous les arts, le temple de tous les talens, le centre de la politesse, et l'école du monde entier. O heureux temps, dont je jouis en espérance, où, laissant à la faible Italie les États que j'ai tant souhaités, nous aurons conquis ce qui fait sa gloire, et où le siècle d'un roi de mon sang effacera le siècle des Médicis!

Voilà mes vœux, mon cher fils : c'est à toi de les remplir, ou du moins de tout préparer pour leur entier accomplissement. Mais que l'amour même des arts, si préférable à l'amour des conquêtes, ne te fasse pas oublier ton peuple. Demeure dans l'ignorance plutôt que d'acheter la lumière en accablant la France d'impôts. Le bonheur du peuple, voilà le premier devoir, la plus pressante occupation d'un roi. Penses-y toujours, mon fils, et penses-y d'autant plus, que tes courtisans ne t'en parleront jamais.

Louis, en disant ces paroles, tend la main au jeune François. Celui-ci se jette dans ses bras, et fondant en larmes, en pressant le roi mourant contre son cœur, et demandant à Dieu, avec des sanglots, de prolonger les jours de celui qu'il veut prendre pour mo-

dèle. La Trimouille, Poncher, Bayard, tombent à genoux autour du lit, élèvent leurs bras vers le ciel, et joignent leurs prières et leurs larmes à celles du jeune Valois, quand tout à coup on entend retentir le palais de cris plaintifs, de gémissemens, de mille voix confondues avec des sanglots. Louis, étonné, prête une oreille attentive; et ce triste bruit va toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin les portes de son appartement s'ouvrent avec fracas, et un flot de peuple se précipite et tombe à genoux devant Louis. . .

Pardonnez, s'écrient-ils, ô le meilleur des rois, pardonnez si nous avons forcé vos gardes, si nous avons brisé vos portes. Nous n'espérons plus que le ciel vous rende à nos vœux, à nos larmes, et nous voulons vous voir encore, nous voulons contempler notre père, et ne pas perdre un seul des instans que nous allons tant regretter. Ah! laissez-nous, laissez-nous jouir du reste de notre bonheur, laissez-nous regarder et entendre encore le bon roi qui nous aima si bien.

En disant ces mots tous se pressent autour du lit, tous se prosternent et poussent de longs gémissemens. Quelques uns relèvent leur tête et essuient les larmes qui remplissent leurs yeux pour mieux considérer Louis.

pour mieux saisir sur son visage la moindre lueur d'espérance. Mais la pâleur de Louis ne leur laisse plus d'espoir; leurs larmes coulent avec plus d'abondance, et leur tête retombe sur leur poitrine. D'autres baisent les meubles qui lui ont servi, les vêtemens qu'il a portés, les voiles qui couvrent son lit. Tous rappellent ses bienfaits : Il m'a rendu mes biens, disait l'un; Il a garanti mes champs du pillage, disait l'autre; Il m'a sauvé la vie à Agnadel, s'écriait en sanglotant un vieux soldat. Je suis Génois, interrompait un archer couvert de blessures; j'étais parmi les révoltés, il me donna ma grâce, et nourrit mes enfans. Et moi, disait un vieillard, je fus plus coupable que vous (1), je suis Staudonck, nom trop

(1) Ce Standonck, qui fut recteur de l'université, mourut en 1504; ainsi il ne pouvait être à la mort de Louis XII, arrivée en 1514 : mais on s'est cru permis de faire cet anachronisme pour pouvoir placer dans l'éloge de Louis XII un des plus beaux traits de clémence de ce bon roi. L'anecdote du peuple forçant les portes de son palais, et environnant son lit en pleurant, n'est pas dans l'histoire; mais on n'a qu'à relire quelle fut la désolation de la France lorsque Louis XII fut malade en 1505, on verra qu'on n'a rien exagéré, qu'on a transporté seulement

célèbre par mes fureurs contre Louis. Je fis révolter l'université, j'outrageai Louis dans mes discours, je fis des libelles contre lui; le parlement me bannit à perpétuité, et Louis fit abolir l'arrêt. Il me punit de mes injures en écrivant lui-même mon éloge; il se vengea de mes insultes en me rétablissant dans mes honneurs. Alors tous criaient à la fois : Dieu tout-puissant, prenez nos jours, et conservez à nos enfans notre bon roi!

Ce spectacle, ces larmes, ces cris, achèvent d'épuiser les forces du mourant Louis. Il se soulève avec peine; il veut parler, il ne peut que pleurer. Il regarde ce peuple en souriant à travers ses larmes; son âme, prête à s'échapper, s'arrête pour jouir encore de l'amour de ses sujets. Mais il sent que le moment approche; et, faisant un dernier effort, il saisit la main de François Ier, et lui dit d'une voix éteinte : Regardez, mon fils, regardez, et jugez s'il est doux d'être roi d'un tel peuple. Hélas! je ne demande à Dieu, je ne demande à

---

cette époque à celle de la mort du roi, en y ajoutant une situation dramatique : on a pensé qu'aucune invention n'était mensonge quand il fallait exprimer l'amour du plus sensible des peuples pour le plus aimé des rois.

vous qu'une grâce, c'est que vous leur fassiez oublier Louis XII, en les rendant plus heureux qu'ils ne l'ont été sous mon règne. Le moyen en sera facile, mon fils; aimez-les comme vous voyez qu'ils savent aimer. Tout l'art de régner sur des Français consiste dans un seul mot : aimez-les. En disant ces paroles il expire, et tout le peuple jette un cri lamentable. A ce cri succède un silence morne et profond. Chacun se relève, regarde long-temps le visage pâle du bon roi; et sortant du palais, les yeux baissés et noyés de larmes, ils vont crier dans les rues et dans les places publiques : *Le bon roi Louis XII, le père du peuple, est mort!*

FIN.

VOLTAIRE

ET LE SERF DU MONT JURA,

Pièce couronnée par l'Académie française en 1782.

AVANT-PROPOS

NÉCESSAIRE.

En 1779, le roi, par un édit mémorable, affranchit tous les serfs de ses domaines. Cet édit, monument de justice et de bienfaisance, a fait adorer le nom de Louis XVI, et le fera bénir des générations futures. L'académie française se hâta de donner pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. Aucun des ouvrages envoyés au concours ne remplit les vues de l'académie : le prix fut remis deux fois ; et l'on finit par laisser aux candidats la liberté de prendre un autre sujet.

Jeune alors, plus occupé du service que de la poésie, je n'avais jamais fait de vers, ni conçu seulement l'idée d'envoyer une pièce au concours. Fâché pourtant de voir changer un si beau sujet, pénétré de respect et d'amour pour la bonté de mon roi,

je voulus essayer de le célébrer; et, prenant ma sensibilité pour de la verve, je me mis à écrire.

J'étais plein de M. de Voltaire : il avait comblé de bontés mon enfance. Avant de savoir qu'il était le plus grand des écrivains, j'avais su qu'il était le plus aimable des hommes, et mon attachement pour lui était plus ancien que mon admiration. Dans mes fréquens voyages à Ferney, je l'avais vu bâtir une ville, où il rendait heureux par ses bienfaits trois mille citoyens qu'il y avait attirés. Je l'avais entendu parler avec horreur de la mainmorte, et gémir sur le sort de douze mille habitans du mont Jura, soumis à cette loi atroce. Le nom de M. de Voltaire s'unissait de lui-même, dans mon esprit, avec le mot d'humanité; et je croyais impossible de parler de l'un sans parler de l'autre.

Je voulus donc que mes premiers vers fussent à la gloire de mon roi, à la louange d'un grand homme dont je chérissais la mémoire, et à l'utilité des malheureux mainmortables.

Je fis l'ouvrage qu'on va lire. Il est très imparfait sans doute : il devait l'être, je n'avais aucun usage de la poésie; mais mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée.

Avant de la lire, il est nécessaire, pour l'intelligence de l'ouvrage, de connaître quelques articles

tirés de la coutume de Franche-Comté, titre *des Mainmortes.*

Le serf mainmortable ne cultive jamais pour lui; jamais la terre qu'il laboure ne peut être son patrimoine. Tout ce qu'il acquiert, tous les immeubles qu'il possède dans la contrée ne lui appartiennent pas davantage; il n'en a que l'usufruit. A sa mort, le seigneur s'en empare; et les enfans en sont frustrés, si ces enfans n'ont pas toujours habité la maison de leur père, si la fille du serf ne prouve pas que la première nuit de ses noces elle a couché dans la maison de son père, et non pas dans celle de son mari.

Tout Français, tout étranger qui a le malheur d'habiter un an et un jour dans une terre mainmortable devient serf, et communique cette tache à toute sa postérité.

Le mariage d'un homme libre avec une serve rend serfs l'époux et ses enfans, s'il partage la maison de sa femme pendant un an et un jour. Il n'y a qu'un seul moyen de soustraire sa famille à la servitude : on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage; on le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir; et la liberté des enfans est le prix de ce trajet, qui avance l'agonie du père de famille. Encore de graves auteurs disputent-ils cette liberté aux enfans. (Traité de la Mainmorte, page 48.)

4.

C'est d'après ce dernier article que j'ai conçu mon ouvrage. Que n'ai-je pu y mettre assez de talent pour le rendre utile! que n'ai-je pu attendrir toutes les âmes sensibles en faveur de douze mille infortunés, toujours soumis à cette horrible loi, dans huit paroisses mainmortables du chapitre de saint Claude! Jusqu'à présent tous les efforts que l'on a faits pour eux ont été vains, et l'exemple du roi est demeuré inutile. Le joug qui accable ces malheureux est aussi dur, aussi pesant qu'il l'était dans nos siècles de barbarie. Rien n'a changé pour ces infortunés, qui doivent se regarder comme abandonnés de la Providence, puisque, sous le meilleur des rois, sous un prélat selon le cœur du pauvre, ils n'ont pas encore entrevu l'espoir de sortir un jour de l'esclavage.

VOLTAIRE

ET

LE SERF DU MONT JURA.

Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
Qui jusqu'à la voûte des cieux
Portent leur cime enorgueillie,
Est un vallon riant, asile de la paix.
Là, sur les bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertile
Qui lui prodigue ses bienfaits.
L'heureuse liberté règne dans cet asile :
Elle ajoute à ces dons des biens encor plus grands;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible
Des aquilons et des tyrans.

Près de cette terre chérie
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie,
Après soixante ans de combats,
Il venait consacrer les restes de sa vie
Au plaisir triste et doux de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle
Ouverte aux malheureux dont il est le soutien.

Ils accourent en foule où sa voix les appelle;
Dans les murs qu'il bâtit tout pauvre est citoyen;
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente
Qu'un incendie, un orage, un procès
Vient de réduire à l'affreuse misère :
Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs;
Venez m'apporter vos enfans,
Venez m'aimer, je serai votre père.
Ces malheureux, étonnés, attendris,
Tombent aux pieds de ce dieu tutélaire;
Ils baisent cette main si chère
Par qui tous leurs maux sont finis.
La mère à son berceau court enlever son fils,
Et le pose en pleurant aux genoux de Voltaire;
Voilà, dit-elle, mon seul bien;
Soyez et son maître et le mien.
Trop jeune, hélas! pour sentir sa misère,
Il ne sait pas encor bénir son bienfaiteur,
Mais il l'apprendra de sa mère.
Le grand homme à l'enfant sourit avec douceur;
Donner est un besoin pour son âme attendrie.
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitans
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si la discorde vient troubler ce doux asile,
Voltaire juge ses enfans;

Il parle, et sa douce éloquence
Apaise les ressentimens.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu.

Un jour, assis dans la campagne,
Voltaire contemplait avec des yeux charmés
Ces champs, jadis déserts, en cités transformés,
Lorsque du haut de la montagne
Il voit venir à lui, d'un pas précipité,
Des femmes, des enfans, pâles, baignés de larmes.
Au milieu d'eux était porté
Un vieillard expirant, objet de leurs alarmes :
Leurs bras étaient son lit. Le vieillard malheureux
Tournant sur eux sa mourante paupière :
Arrêtez, leur dit-il; j'ai touché cette terre,
Je suis libre; il suffit : recevez mes adieux.
En prononçant ces mots il est près de Voltaire,
Qui veut en vain le secourir :
Non, non, dit le vieillard, daignez plutôt m'entendre;
Et si mes maux touchent votre âme tendre,
Secourez mes enfans, et laissez-moi mourir.

La Suisse est mon pays. Je quittai ma patrie
A l'âge où de l'amour naît le premier désir,
Où le cœur a besoin de peine ou de plaisir
Pour pouvoir supporter la vie :

Vers la Franche-Comté je dirigeai mes pas.
Parmi ces monts glacés, au milieu des frimas
Qui des tristes sapins font courber le feuillage,
Dans ces lieux où l'hiver étale son horreur,
Je devins amoureux; et ce désert sauvage
Fut alors à mes yeux le séjour du bonheur.
Dès ce moment j'oubliai ma patrie.
Uni bientôt à l'objet de mes vœux,
Auprès d'une épouse chérie
Chaque jour fut un jour heureux.
Les fils que vous voyez ont resserré mes nœuds :
Je cultivais le champ dont ce doux hyménée
M'avait rendu le possesseur;
Et lorsque, fatigué d'une longue journée,
Je regagnais le soir la maison fortunée
Où j'allais embrasser tout ce qu'aimait mon cœur,
Alors je sentais dans moi-même
Que le travail ajoute à la félicité,
Et qu'il ne faut pour le bonheur suprême
Que la tendresse et la santé.
Hélas! j'ai tout perdu : mon épouse adorée
A fini ses jours dans mes bras.
Grâce au ciel, ma douleur m'a conduit au trépas,
Et je vais retrouver celle que j'ai pleurée.
Mais, ô comble de mes malheurs!
Soixante ans de travaux restent sans récompense !
En vain j'assurai l'existence
De ces dignes enfans qui me baignent de pleurs;
Le cruel envoyé d'un despote invisible
Est venu m'annoncer que ma maison, mes champs,

Mes biens et mes troupeaux, moi-même et mes enfans,
Appartenaient à son maître inflexible.
Les habitans, dit-il, de ces tristes climats,
Esclaves au berceau, meurent dans l'esclavage.
Si leurs fils un moment quittent leur héritage,
La loi nous l'abandonne au jour de leur trépas.
Vainement le ciel vous fit naître
Chez un peuple guerrier vainqueur de nos aïeux :
Vous êtes devenu l'esclave de mon maître
En respirant l'air de ces lieux.
Du produit de votre héritage
Vendu pour enrichir ces stériles guérets,
Vous avez cru payer le nom français,
Et vous avez acheté l'esclavage.
Il est un seul moyen d'échapper à nos lois :
Allez mourir sur une terre
Où de la liberté l'on connaisse les droits;
Vous délivrez alors votre famille entière
En assurant sa pauvreté,
Et vous lui laisserez à votre heure dernière
L'indigence et la liberté.
Quelle fut ma surprise à cet arrêt sinistre!
Mes maux pour un moment furent tous suspendus;
Et fixant l'avide ministre,
J'eus peine à retrouver mes esprits éperdus :
Cruel, lui dis-je alors d'une voix affaiblie,
J'ignorais tes horribles lois,
Et je pensais dans ta patrie
N'avoir de maîtres que tes rois.
O vous, mes chers enfans, secourez ma faiblesse,

Portez-moi dans vos bras, hâtez-vous, le temps presse,
Je sens que mes jours vont finir.
Dieu juste, accordez-moi quelques instans de vie,
Et qu'avant mon dernier soupir
Je touche à l'heureuse patrie
Où les pères peuvent mourir!
Mes vœux sont exaucés, j'échappe à l'esclavage.
O vous qui de vos pleurs mouillez mes cheveux blancs,
Prenez pitié de mes enfans,
Je meurs à vos genoux, c'est leur seul héritage.
Ainsi parla le vieillard malheureux.
Son récit fit pleurer Voltaire:
Enfans, dit-il, reprenez votre père,
Portez dans ma maison ce fardeau précieux,
Et ne craignez plus la misère.
Vous, mon ami, que le chagrin cruel
A plus vieilli que les années,
Calmez ce désespoir mortel;
De plus heureuses destinées
Vont enfin commencer pour vous et pour vos fils.
Ah! vivez pour jouir des bienfaits de Louis,
De ce roi si jeune et si sage,
Qui du bonheur public fait ses plus chers désirs,
Et, dans le printemps de son âge,
Cherche les malheureux, et non pas les plaisirs.
Il abolit dans ses vastes domaines
Ce triste nom de Serf détesté pour jamais;
Il veut que ses Français ne connaissent de chaînes
Que leur amour et ses bienfaits.
Il voit avec horreur la maxime cruelle
D'opprimer ses sujets pour n'en redouter rien;

Son cœur est son conseil, et ce guide fidèle
Lui dit que l'on n'est roi que pour faire du bien.
Vos maîtres suivront ce modèle :
Ministres du Seigneur, leurs devoirs sont plus saints;
Le premier de leurs vœux fut d'aimer les humains.
Louis le leur enseigne; et cet exemple auguste
Vous fera rentrer dans vos droits.
Tels sont les doux effets de la vertu des rois :
Nul n'ose être méchant quand le monarque est juste.
Le vieillard, consolé par ces tendres discours,
Consentit à souffrir la vie,
Pour voir briller ces heureux jours.
Vain espoir! sa triste patrie
Resta seule soumise à ce joug odieux.
Ce peuple encore esclave attend sa délivrance,
Et, sous un jeune roi bienfaiteur de la France,
S'étonne d'être malheureux.

ENVOI

A MADAME DUVIVIER,

Nièce de M. DE VOLTAIRE.

O vous, pendant trente ans la compagne et l'amie
Du grand homme que j'ai chanté,
Vous qui l'aimiez pour sa bonté
Tandis que l'univers l'aimait pour son génie,
Recevez ce tribut de respect, de douleur,
Offert aux mânes de Voltaire :
Dire que vous lui fûtes chère,
N'est-ce pas faire encor l'éloge de son cœur?

CONTES EN VERS.

LE CHEVAL D'ESPAGNE.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

On court bien loin pour chercher le bonheur ;
A sa poursuite en vain l'on se tourmente :
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente.
O Saint-Lambert ! qui le sait mieux que toi ?
Toi qui vécus dans les camps, à la ville,
Près de Voltaire, à la cour d'un grand roi,
Tu quittas tout pour un champêtre asile.
Là, méditant sous des ombrages frais,
Tu sais goûter ces biens, ces plaisirs vrais,
Que tu chantas sur le luth de Virgile ;
Là, loin d'un monde ennuyeux et pervers,
Tes jours sont purs, ton sommeil est tranquille ;
Et la nature, autour de toi fertile,
Te fait jouir de ses trésors divers,
Pour te payer tes soins et tes beaux vers.
    Voilà, voilà le bonheur véritable.
En attendant que j'en puisse jouir,
Je veux au moins prouver dans une fable
Que ces vrais biens s'attrapent sans courir.

CERTAIN coursier né dans l'Andalousie
Fut élevé chez un riche fermier;
Jamais cheval de prince et de guerrier
Ni même ceux qui vivaient d'ambroisie,
N'eurent un sort plus fortuné, plus doux.
Tous dans la ferme aimaient notre andalous,
Tous pour le voir allaient à l'écurie
Vingt fois le jour; et ce coursier chéri
D'un vœu commun fut nommé Favori.
Favori donc avait de la litière
Jusqu'aux jarrets, et dans son râtelier
Le meilleur foin qui fût dans le grenier.
Soir et matin les fils de la fermière,
Encore enfans, ménageaient de leur pain
Pour l'andalous; et lorsque dans leur main
Le beau cheval avait daigné le prendre,
C'étaient des cris, des transports de plaisir;
Tous lui donnaient le baiser le plus tendre:
Dans la prairie ils le menaient courir;
Et le plus grand de la petite troupe,
Aidé par tous, arrivait sur sa croupe
Là, satisfait, et d'un air triomphant,
Des pieds, des mains, il pressait sa monture;
Et Favori modérait son allure,
Craignant toujours de jeter bas l'enfant.
De Favori ce fut là tout l'ouvrage
Pendant long-temps : mais quand il vint à l'âge
De trente mois, la femme du fermier
Le prit pour elle; et notre cavalière,
En un fauteuil sise sur le coursier,

La bride en main, dans l'autre la croupière,
Les pieds posés sur un même étrier,
Allait, trottait au marché faire emplette,
Chez ses voisins acquitter une dette,
Ou visiter son père déjà vieux.
A son retour, notre bonne Sanchette
Accommodait Favori de son mieux,
Et lui doublait l'avoine et les caresses.
Plus on grandit, plus on devient vaurien.
Ce Favori que l'on traitait si bien,
Ce cher objet de si douces tendresses,
Fut un ingrat; et, quand il eut quatre ans,
Il s'indigna dans le fond de son âme
D'être toujours monté par une femme :
Est-ce donc là, disait-il dans ses dents,
Le noble emploi d'un coursier d'Ibérie?
Avec des bœufs j'habite l'écurie
D'une fermière, et frémis de courroux
Quand on me voit, comme un ânon docile,
Au petit trot cheminer vers la ville,
Ayant pour charge une femme et des choux.
Non, je ne puis souffrir cette infamie,
Je suis né fier; et, dussé-je périr,
Je prétends bien dans peu m'en affranchir.
Orgueil! orgueil! c'est par toi qu'on oublie
Vertus, devoirs; par toi tout a péri:
Tu perdis l'homme, et perdis Favori.
Un beau matin que la bonne Sanchette,
Selon l'usage, allait toute seulette
Vendre au marché les fruits de son jardin,

Elle eut besoin, je ne sais pourquoi faire,
De s'arrêter un moment en chemin.
D'un saut léger elle est bientôt à terre;
Mais le bridon échappe de sa main;
Et Favori s'en aperçoit à peine,
Qu'au même instant, s'élançant dans la plaine,
Il casse bride, et disperse dans l'air
Et charge et selle, et harnois et croupière,
Des quatre pieds fait voler la poussière,
Et disparaît aussi prompt que l'éclair.
Las! que devint notre bonne Sanchette!
Dans sa surprise elle resta muette,
Suivit long-temps des yeux le beau coursier,
Et puis pleura, puis retourna chez elle,
Et raconta cette affreuse nouvelle.
Tout fut en deuil chez le triste fermier:
De Favori tous regrettent la perte;
Enfans, valets, vont à la découverte
Dans les hameaux, dans chaque bourg voisin:
L'avez-vous vu des coursiers le modèle.
Le plus aimé, le plus beau? C'est en vain,
De Favori nul ne sait de nouvelle;
Il est perdu, Sanchette soupira,
Et dit tout bas: Peut-être il reviendra.
En attendant, Favori ventre à terre
Galope et fuit sans perdre un seul moment.
Il aperçoit bientôt un régiment
De cavaliers qui marchait à la guerre;
Hommes, chevaux, par leur air belliqueux,
Par leur fierté, leur armure brillante,

Dans tous les cœurs répandent l'épouvante,
Ou le désir de combattre auprès d'eux.
A cet aspect notre coursier s'arrête;
Il sent dresser tous ses crins ondoyans,
Et, l'œil en feu, les naseaux tout fumans,
Fixe, immobile, écoute la trompette:
Puis tout à coup, frappant la terre et l'air,
Il bondit, vole à travers la prairie,
Arrive auprès de la cavalerie,
S'ébroue, hennit, et, jetant un œil fier
Sur ces guerriers, enfans de la victoire,
Il semble dire : Et j'aime aussi la gloire.
Le colonel, qui voit ce beau coursier,
Veut s'en saisir; il vient avec adresse
Auprès de lui, le flatte, le caresse,
Et par un frein en fait son prisonnier.
A l'instant même une peau de panthère
Aux griffes d'or tombantes jusqu'à terre
Couvre le dos du superbe animal;
Un plumet rouge orne sa tête altière,
Et cent rubans tressés dans sa crinière
Lui donnent l'air coquet et martial.
Sur Favori le colonel s'élance,
Presse les flancs du coursier généreux;
Et Favori, dans son impatience,
Mordant son frein, fier du poids glorieux,
Vole à travers les escadrons poudreux.
Voilà, voilà, disait-il en lui-même,
Le noble emploi pour lequel je suis né!
Vivre en repos, c'est vivre infortuné;

Gloire et périls sont le bonheur suprême.
Sous ce harnois que je dois être beau !
Je voudrais bien, dans le cristal de l'eau,
Me voir passer, voir ma mine guerrière.
Pour être heureux, ma foi, vive la guerre !
Comme il parlait, le chef du régiment
Reçoit l'avis qu'une troupe ennemie
Doit dans la nuit l'attaquer brusquement.
Tout aussitôt une garde choisie
Est disposée autour du logement :
Le colonel la commande lui-même ;
Et Favori, dont la joie est extrême
De voir qu'on est menacé d'un danger,
Passe la nuit sans dormir ni manger.
Qu'importe ? il est soutenu par le zèle.
Point d'ennemis, voilà son seul chagrin.
Mais tout à coup arrive le matin
Un officier qui porte la nouvelle
Que la bataille est pour le lendemain.
Le colonel veut être de la fête.
L'armée est loin ; mais jamais rien n'arrête
Lorsque la gloire est au bout du chemin :
On part, on veut arriver pour l'aurore.
Toujours à jeun, Favori néanmoins
Ne se plaint pas, mais il saute un peu moins.
Le jour se passe, il faut marcher encore
Toute la nuit ; et Favori rendu
Fait un soupir ; mais l'amour de la gloire,
Et le désir de vivre dans l'histoire,
Et l'éperon, réveillent sa vertu.

Il marche, il va, se soutenant à peine,
Quand, vers minuit, d'une forêt prochaine,
Un gros parti fond sur le régiment.
On veut se battre : hélas ! c'est vainement;
Nos cavaliers, harassés de la route,
Sont enfoncés, tués, mis en déroute;
Et, dans le choc, Favori tout sanglant,
Couvert de coups, deux balles dans le flanc,
Parmi les morts resté sur la poussière,
Ne voyait plus qu'un reste de lumière :
Ah ! disait-il, je le mérite bien;
J'ai fait un crime, il faut que je l'expie :
Je fus ingrat, il m'en coûte la vie;
C'était trop juste : et ce n'est pas le bien
Que Favori dans ce moment regrette;
Ce n'est que vous, ô ma chère Sanchette !
Disant ces mots il perd tout sentiment;
Et l'ennemi, vainqueur dans ce moment,
Bien résolu de n'épargner personne,
Le glaive au poing poursuivant les fuyards,
Pille, massacre, et bientôt abandonne
Ce champ couvert de cadavres épars.

Le lendemain de cet affreux carnage,
Certain meunier, dans la plaine passant,
Vit Favori sur la terre gisant;
Il respirait : le meunier le soulage,
Clopin, clopant, le mène à son village,
Prend soin de lui, le panse, le nourrit,
Pour abréger, en un mot, le guérit.
Mais, prétendant se payer de sa peine,

Il veut user de son convalescent;
Chargé de sacs, sous le poids gémissant,
Dix fois le jour il le mène et ramène
Dans les marchés, au village, au moulin,
Le suit de près un bâton à la main;
Et ce bâton, fait d'une double épine,
De Favori vient chatouiller l'échine,
Pour peu qu'il bronche, ou s'amuse en chemin.
Ce fut alors qu'il regretta Sanchette.
Mais la frayeur rend sa douleur muette;
Brisé de coups il n'ose pas gémir :
L'excès des maux l'abrutit et l'accable;
Et, se croyant pour toujours misérable,
Il ne demande au ciel que de mourir.
Notre coursier, dégoûté de la vie,
Vivait toujours, sans trop savoir pourquoi;
Quand un matin un écuyer du roi,
Qui parcourait toute l'Andalousie
Pour remonter la royale écurie,
Vit Favori de plusieurs sacs chargé,
Par le bâton au moulin dirigé,
Et conservant sous ce triste équipage
Ce coup-d'œil noble et cet air de grandeur
D'un roi vaincu cédant à son malheur,
Ou d'un héros réduit en esclavage.
Bon connaisseur était cet écuyer;
De Favori s'approchant davantage,
Il l'examine, et demande au meunier
Combien il veut de ce jeune coursier :
L'accord se fait; aussitôt on délivre

De son fardeau notre bel animal;
Son nouveau maître à l'instant s'en fait suivre,
Et le conduit vers le palais royal.
Oh! pour le coup, se disait à lui-même
Notre héros, la fortune est pour moi :
Plus de chagrin, je suis cheval du roi.
Cheval du roi, c'est le bonheur suprême :
Je n'aurai plus qu'à manger et dormir,
De temps en temps à la chasse courir,
Sans me lasser, et, gras comme un chanoine,
A mon retour choisir l'orge ou l'avoine
Que mes valets viendront vanner, je croi,
Avec grand soin pour le cheval du roi.
Ainsi parlant, il entre à l'écurie.
Tout lui promet le bonheur qu'il attend :
De peur du froid sur son corps l'on étend
Un drap marqué des armes d'Ibérie;
On le caresse, et sa crèche est remplie
D'orge et de son; il est pansé, lavé,
Deux fois le jour; le soir, sur le pavé
Litière fraîche; et cette douce vie
Lui rend bientôt son éclat, sa beauté,
Son poil luisant, sa croupe rebondie,
Et son œil vif, et même sa gaîté.
Il fut heureux pendant une quinzaine.
Il possédait tous les biens à souhait;
Mais un seul point lui faisait de la peine,
C'est que le roi jamais ne le montait.
Nul écuyer n'aurait eu cette audace;
Et leur respect pour monsieur Favori

Fait qu'avec soin il est choyé, nourri,
Mais que toujours il reste en même place.
Tant de respect lui devient ennuyeux;
Ce long repos, à sa santé contraire,
Le rend malade, et triste et soucieux,
En peu de temps change son caractère :
Ce qu'il aimait lui devient odieux;
Plus d'appétit, rien qui puisse lui plaire;
Un froid dégoût s'empare de son cœur;
Plus de désir, partant plus de bonheur.
Ah! disait-il, que tout ceci m'éclaire!
Gloire, grandeur, vous qui m'avez séduit,
Vous n'êtes rien qu'une erreur mensongère,
Un feu follet qui brille et qui s'enfuit :
Si le bonheur habite sur la terre,
Il vous évite autant que la misère;
Il va cherchant la médiocrité,
C'est là qu'il loge; et sa sœur et son frère
Sont le travail et la douce gaîté.
Ils sont chez vous, ô ma bonne Sanchette!
Plus que jamais Favori vous regrette.
Notre cheval ainsi philosophant
Est fort surpris de voir qu'on lui prépare
Selle et bridon du travail le plus rare :
Le fils du roi, le jeune et noble infant,
Ce même jour doit faire son entrée;
Et Favori, qui sera son coursier,
Porte un harnois digne du cavalier.
D'or et d'azur sa housse est diaprée,
De beaux saphirs sa bride est entourée,

Et d'argent pur est fait chaque étrier.
Notre héros, dans ce bel équipage,
De tant d'honneurs n'a pas l'esprit tourné :
Il commençait à devenir fort sage.
L'infant sur lui doucement promené,
Suivi des siens, entouré de la foule,
Vers son palais à grand'peine s'écoule,
Quand Favori, qui ne songeait à rien,
Voit une femme, et tout à coup s'arrête,
Dresse l'oreille en relevant la tête,
Et reconnaît.... vous le devinez bien ?...
Qui donc?.. Sanchette... O moment plein de charmes!
Il court vers elle, il hennit de plaisir;
De ses deux yeux tombent de grosses larmes,
Larmes d'amour et de vrai repentir.
Tout comme lui la sensible Sanchette
Pleure de joie; et notre jeune infant,
Surpris, touché, veut qu'au même moment
De Favori l'histoire lui soit faite.
Sanchette alors raconte en peu de mots
Que Favori fut élevé chez elle;
Puis elle dit, non sans quelques sanglots,
Quand et comment il devint infidèle.
De ce récit le prince est attendri :
Tenez, dit-il, je vous rends Favori,
Il est à vous avec son équipage;
Montez dessus, retournez au village :
A pied j'irai jusqu'au palais royal,
Sans que ma fête en soit moins honorée;
Car j'ai bien mieux signalé mon entrée

Par un bienfait que par un beau cheval.
Il dit, descend, et ne veut rien entendre.
Sanchette alors monta, sans plus attendre,
Sur Favori, qui, content désormais,
Gagna la ferme, et n'en sortit jamais.

LE TOURTEREAU.

CONTE.

LORSQUE j'ai dit que le bonheur suprême
Est d'habiter un champêtre séjour,
D'y vivre en sage, en paix avec soi-même,
C'est à dessein que j'oubliai l'amour.
L'amour lui seul peut charmer notre vie,
Ou la flétrir : triste choix ! j'en conviens;
Des maux qu'il fait ma mémoire est remplie,
De ses plaisirs fort peu je me souviens.
Je vous connais, mesdames les coquettes,
Et je me tiens loin des lieux où vous êtes;
Et vous aussi, dont l'ingénuité
Trompe si bien notre crédulité;
Et vous surtout, prudes graves, austères,
Dont la constance et les tendres colères
Tourmentent plus que l'infidélité :
Je vous connais, et, sans fiel, sans satire,
Sous d'autres noms, je veux ici traduire
Vos grands secrets que j'ai su pénétrer,

Vos mauvais tours qui m'ont tant fait pleurer,
Et dont je veux faire un conte pour rire.

Un tourtereau, qui du nid paternel
Faisait encor sa retraite chérie,
Se vit ravir par un milan cruel
Les deux auteurs de sa naissante vie.
Seul, sans parens, à quel triste destin
Le pauvre oiseau ne doit-il pas s'attendre !
On ne sent pas dans un âge si tendre
Tout le malheur de rester orphelin.
Après deux jours, pressé par la famine,
Il sort du nid. D'abord c'est en tremblant
Qu'il met un pied sur la branche voisine;
La branche plie, et l'oiseau chancelant
Perd l'équilibre, et, tombant et volant
Arrive à terre et tristement chemine.
A chaque oiseau qui passe auprès de lui
Notre orphelin croit voir des tourterelles,
Leur tend le bec en agitant ses ailes,
Et, par ses cris implorant leur appui,
Il leur disait : Soulagez ma misère;
C'est moi, c'est moi; n'êtes-vous pas ma mère?
Chez les oiseaux, hélas! comme chez nous,
Chacun pour soi : c'est la grande science.
Notre orphelin en fait l'expérience.
Nul ne répond à ses accens si doux :
Il reste seul; mais, grâce à la nature,
Il sut trouver lui-même sa pâture,

Il apprit l'art de supporter ses maux :
C'est le malheur qui forme les héros.
L'été s'écoule, et déjà la verdure
Jaunit et meurt; l'hiver se fait sentir.
Le tourtereau souffrit de la froidure,
Car ici-bas nous sommes pour souffrir :
Mais tous les maux qu'en un mois l'on endure
Sont effacés par un jour de plaisir;
Et l'important c'est de ne pas mourir.
Le jeune oiseau voit le printemps renaître,
L'air s'épurer, les fleurs s'épanouir :
Autour de lui tout prend un nouvel être;
Les rossignols, les oiseaux d'alentour,
Font retentir l'écho de leur ramage;
Et les ramiers agitent le feuillage.
Témoin discret des plaisirs de l'amour,
Le tourtereau regarde, observe, admire;
Il s'inquiète, il sent un vide affreux :
Eh quoi! dit-il, je me croyais heureux,
Et malgré moi cependant je soupire!
Ah! ces oiseaux sont plus heureux que moi :
Le tendre hymen les retient sous sa loi;
Ils ont chacun leur épouse chérie :
Je suis tout seul, c'est pourquoi je m'ennuie.
Mais dès demain je vais faire comme eux,
Je vais chercher et trouver une amie,
Car on n'est bien qu'en étant deux à deux.
Plein du projet de séduire une belle,
Il va lissant les plumes de son aile,
Dans les ruisseaux on le voit se mirant,

Se rengorger, et tout bas admirant
Son bec de pourpre et son joli corsage,
Et son collier dont l'ébène foncé
Tranche si bien sur son cou nuancé,
Et son œil vif, tendre à la fois et sage :
Tout lui promet un triomphe éclatant.
Certain de plaire, il part au même instant.
Ainsi partit de la rive troyenne
Le beau Pâris allant séduire Hélène.
Notre héros a bientôt mis à fin
Son grand projet. Non loin de sa retraite
Il aperçoit une jeune alouette,
Belle, brillante, à l'œil vif, à l'air fin,
Qui dans un pré courait dessus l'herbette
Sans que ses pieds fissent plier le brin.
A l'aborder aussitôt il s'apprête,
Et par ces mots ouvre le tête-à-tête :
Gentil objet, je suis un étranger
Qui, jugeant bien qu'il nous est nécessaire
Pour être heureux et d'aimer et de plaire,
Dans ce dessein s'est mis à voyager.
Je sens qu'aimer est bien en ma puissance,
Je l'ai senti d'abord en vous voyant :
Plaire est un point qui de moi ne dépend,
Je n'en demande, hélas ! que l'espérance.
Lors il se tait. A ce doux compliment,
Les yeux baissés, répondit l'alouette,
Sans se fâcher, et presque tendrement,
Comme répond une habile coquette
Qui, sans l'aimer, veut garder un amant

Notre héros est admis à sa suite :
Mais tout à coup l'alouette dans l'air
S'élève, plane, et puis, comme un éclair,
Va, vient, descend; monte, se précipite.
Le tourtereau veut la suivre, il la perd;
Il la retrouve, et la reperd encore :
Ah! par pitié, dit-il en haletant,
Arrêtez-vous, cher objet que j'adore,
Je n'en puis plus; ce n'est pas en courant
Qu'on fait l'amour : je ne m'y connais guère,
Mais le bonheur et le tendre mystère
Ne doivent pas nous quitter d'un moment;
Et le bonheur va toujours doucement.
  Cela se peut, lui répond l'alouette,
Mais nous avons chacun notre plaisir;
Me regarder, chanter, plaire et courir,
Tel est l'emploi pour lequel je suis faite :
Je le remplis, et c'est là mon bonheur.
Elle parlait, quand aux yeux de la belle
Brille un miroir qu'un perfide oiseleur
Faisait tourner au bout d'une ficelle.
Pour s'y mirer l'alouette descend.
Le tourtereau tout effrayé lui crie
De prendre garde au filet qui l'attend :
Mais c'est en vain, et, dans le même instant,
Le filet part, et prend notre étourdie.
  Son tendre amant venait la secourir;
Il évita la machine mortelle,
Non sans laisser des plumes de son aile;
Et, ne pouvant que la plaindre et s'enfuir,

Sur une branche il alla réfléchir.
Me voilà veuf avant d'être en ménage!
Se disait-il; je serais bien peu sage
De retourner encore m'essouffler
En poursuivant les folles alouettes.
Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes;
Ces oiseaux-là ne savent que voler.
Je veux chercher une épouse solide,
Point trop jolie, et partant moins perfide,
Qui ne saura rien que me rendre heureux.
L'esprit est bon; mais le repos vaut mieux.
Il dit, et part. A ses yeux se présente
Dans un blé vert une caille pesante
Que l'embonpoint fait marcher lentement.
Son air naïf et sa mine innocente
Charment l'oiseau qui descend promptement,
S'abat près d'elle, et fait son compliment.
Ah! vous m'aimez? vraiment j'en suis ravie,
Lui dit la caille; eh bien! restez ici,
Nous passerons ensemble notre vie,
Tous deux contens, car je vous aime aussi.
Disant ces mots, elle en donne la preuve.
Quel naturel! s'écriait notre oiseau;
Comme elle est simple! et que mon sort est beau
De posséder cette âme toute neuve!
A ce propos la caille n'entend rien,
Lui répond mal, mais le caresse bien;
Et son époux n'en veut pas davantage.
La paix, l'amour régnaient dans le ménage,
Quand vers le soir notre heureux tourtereau

Voit arriver d'abord un cailleteau,
Puis deux, puis trois, et puis un roi de cailles.
D'un air surpris il les regarde tous,
Court à sa femme, et lui dit d'un ton doux :
Ces messieurs-là sont à nos fiançailles
Comme parens ? — Non, ce sont mes époux. —
Comment ! — Sans doute. — Ils sont sept ! — Le huitième,
Ce sera vous, s'il vous plaît, désormais ;
Tous sont heureux, tous sont traités de même ;
Par ce moyen je les maintiens en paix :
C'est fatigant, mais je me sacrifie.
— Et moi je pars, et je reprends ma foi ;
Tout votre bien n'était pas trop pour moi ;
Je n'en veux point la huitième partie.
Lors il s'envole, et, plein de son dépit,
Au fond d'un bois il va passer la nuit.
  On dort bien mal quand on est en colère.
Le tourtereau s'éveille avant le jour :
Je fus, dit-il, malheureux en amour ;
Mais c'est ma faute, et je prétends mieux faire
Dorénavant ; je veux voir, réfléchir,
Examiner avant que de choisir,
Et m'assurer surtout avec adresse
Des bonnes mœurs de ma chère maîtresse.
Si l'on m'attrape il faudra qu'on soit fin.
  Bien résolu de suivre ce dessein,
En philosophe il parcourt le bocage,
Se livre peu, mais, toujours écoutant,
Fait son profit de tout ce qu'il entend.
Bientôt il sait que dans le voisinage

Est une prude encor dans le bel âge,
Et possédant honnêtement d'appas;
Elle passait pour être un peu revêche :
C'était tout simple, elle était pigrièche.
Le tourtereau ne s'en alarme pas :
Il va la voir. La première visite
Fut un peu froide, ensuite on s'adoucit,
Puis on s'aima, bientôt on se le dit :
Plus tôt qu'une autre une prude est séduite.
La pigrièche adore son amant;
Aucun rival ne partage sa flamme,
Il règne seul. Mais la jalouse dame
De son époux fait bientôt le tourment.
Elle l'accuse, elle gronde sans cesse,
Le suit, l'épie, et, toujours en fureur,
A coups de bec lui marquant sa tendresse,
Elle le bat pour s'attacher son cœur :
Puis elle pleure, et veut qu'il rende hommage
Exactement à ses tendres appas,
Disant toujours qu'elle fait peu de cas
De ces plaisirs, mais qu'il faut en ménage,
Par ce moyen honnête autant que doux,
Tous les matins s'assurer son époux,
Et le forcer à n'être point volage.
Le tourtereau, lassé de l'esclavage,
Battu, plumé, maigre à faire pitié,
Saisit l'instant où sa chère moitié
A ses côtés dort la tête sous l'aile :
A petit bruit il se lève en tremblant,
Sort de son nid, et va toujours volant

Sans autre but que de s'éloigner d'elle.
En peu de temps il fit bien du chemin ;
Il voulait fuir jusqu'au bout de la terre.
Dans un désert s'abattant à la fin,
Il se cacha sous un roc solitaire.
Me voilà bien, dit-il, je n'en sors plus ;
Ici du moins la caille et l'alouette
N'approcheront jamais de ma retraite,
Je serai loin de la dame aux vertus ;
Je vivrai seul, puisqu'il est impossible
De rencontrer une épouse sensible,
Douce, modeste, et dont on soit aimé
Sans compagnon, ou sans être assommé :
Je méritais une telle maîtresse ;
Jusqu'au tombeau j'aurais su la chérir :
Un tourtereau qui donne sa tendresse
Ne change plus, il aime mieux mourir ;
Mais il n'est point d'oiseau de mon espèce,
Vous vous trompez, lui répond doucement
Une gentille et blanche tourterelle ;
Tout comme vous je suis tendre et fidèle.
Peut-être aussi mérité-je un amant :
Je n'en ai point, tenons-nous compagnie.
L'oiseau l'observe, et, la trouvant jolie,
Il s'en approche, il parle ; on lui répond :
La tourterelle a son esprit, son ton,
Son humeur douce et sa grâce ingénue.
Ils étaient nés pour se plaire tous deux ;
La sympathie agit bientôt sur eux.
Déjà chacun sent dans son âme émue

Un feu secret; et, dès ce même jour,
Le tendre hymen vint couronner l'amour.
Cette union dura toute leur vie :
Toujours s'aimant avec la même ardeur,
Rien n'altéra leur paisible bonheur;
Et notre oiseau, près de sa bonne amie,
Convint enfin qu'on peut trouver un cœur.

LA POULE DE CAUX.

CONTE.

Plusieurs Français ont la triste manie
D'aller toujours rabaissant leur patrie,
Pour exalter les coutumes, les mœurs
D'autres pays qui ne sont pas meilleurs.
Je l'avoûrai, cette extrême injustice
Plus d'une fois excita mon courroux :
Non que mon cœur, par un autre caprice,
N'ait d'amitié, d'estime que pour nous.
Loin, loin de moi ces préjugés vulgaires,
Sources de haine et de divisions !
En tous pays tous les bons cœurs sont frères.
Mais, sans haïr les autres nations,
On peut aimer et respecter la sienne;
On peut penser qu'aux rives de la Seine
Il est autant de vertus et d'honneur,
D'esprit, de grâce, et même de bonheur,
Que sur les bords de la froide Tamise,

De l'Éridan, ou du Tage, ou du Rhin.
Vous le prouver, voilà mon entreprise.
Chemin faisant, si quelque trait malin
Vient par hasard égayer ma franchise,
Italien, Ibère, Anglais, Germain,
Que d'entre vous nul ne se formalise;
De vous fâcher je n'ai pas le dessein.

Près Caudebec, dans l'antique Neustrie,
Pays connu dans tous nos tribunaux,
Certaine poule avec soin fut nourrie.
C'était l'honneur des volailles de Caux.
Imaginez un plumage d'ébène
Parsemé d'or, une huppe d'argent,
La crête double et d'un rouge éclatant,
L'œil vif, l'air fier, la démarche hautaine:
Voilà ma poule. Ajoutez-y pourtant
Un cœur sensible et d'amitié capable,
De la douceur, surtout de la bonté,
Assez d'esprit pour savoir être aimable,
Et pas assez pour être insupportable.
Son seul défaut, c'était la vanité:
Las! sur ce point qui de nous n'est coupable?
Ma poule, à peine au printemps de ses jours,
Des coqs voisins tournait toutes les têtes:
Mais, dédaignant ces faciles conquêtes,
Elle voulait se soustraire aux amours.
C'est bien en vain qu'attroupés autour d'elle,
Les tendres coqs, dans leurs désirs pressans,
Le cou gonflé, sur leurs pieds se haussans,

Vont balayant la terre de leur aile :
Froide au milieu de ces nombreux amans,
Ma belle poule écoute leur prière
D'un air distrait, murmure un dur refus,
S'éloigne d'eux ; et lorsqu'un téméraire
Ose la suivre, ou veut hasarder plus,
D'un coup de bec lui marquant sa colère,
Dans le respect elle le fait rentrer.
Ainsi jadis cette reine d'Ithaque,
Que sa sagesse a tant fait admirer,
Des poursuivans sut éviter l'attaque.

L'orgueil toujours nous conduit de travers ;
Il n'est pas gai, de plus, et nous ennuie :
Des passions la plus triste en la vie
C'est de n'aimer que soi dans l'univers.
Bien l'éprouva notre Normande altière :
Elle tomba bientôt dans la langueur ;
Elle sentit le vide de son cœur,
Et soupira. Mais, hélas ! comment faire ?
Se corriger ? se montrer moins sévère ?
Des jeunes coqs ce serait bien l'avis :
Mais que diraient les poules du pays ?
On connaît trop leur caquet et leur haine.

Notre héroïne était donc fort en peine,
Lorsqu'un Anglais, qui toujours voyageait
Pour éviter l'ennui qui le suivait,
En reprenant le chemin d'Angleterre,
Vit notre poule et l'acheta fort cher,
Avec grand soin lui fit passer la mer,
Et l'établit dans sa nouvelle terre,

Au nord de Londres, auprès de Northampton.
Notre Cauchoise, à peine en Albion,
Se dit : Voici le moment favorable
Pour me montrer moins fière et plus traitable,
Pour radoucir ma morale et mon ton.
Jusqu'à présent je fus beaucoup trop sage ;
C'est une erreur pardonnable à mon âge :
Corrigeons-nous. Je veux, dans ce canton,
Prendre un époux jeune, aimable et sincère :
Pour être heureuse il faut que je sois mère ;
Au fond du cœur certain je ne sais quoi
M'a toujours dit que c'était mon emploi.
Parlant ainsi, notre belle héroïne
Voit arriver plusieurs coqs du pays :
Ils sont tous grands, beaux, fiers ; mais à leur mine
On peut juger de leur profond mépris
Pour tout poulet qui n'est pas d'Angleterre.
D'un air hautain ils tournent à l'entour
De la Française ; et, sans autre mystère,
Le plus joli lui parle ainsi d'amour :
Écoute, miss, tu vois en moi ton maître,
Mais tu me plais : je suis sultan ici,
Et je veux bien dans mon sérail t'admettre ;
Viens donc m'aimer, je te l'ordonne ainsi.
A ce propos de gentille fleurette,
Notre Cauchoise, immobile et muette,
Ne sait comment répondre à tant d'honneur ;
Quand un des coqs, regardant l'orateur :
Goddam ! dit-il, vous avez bonne grâce !
Vous, maître ici ! vous, sultan ! ces deux mots

Dans notre langue eurent-ils jamais place?
Nous sommes tous Anglais, libres, égaux.
Et de quel droit vous seul feriez-vous fête
A cette poule? elle est de vos rivaux,
Comme de vous, la commune conquête.
Voici mon droit, répond le premier coq;
Et de son bec il vient frapper la crête
De l'opposant, qui, ferme comme un roc,
Soutient l'effort, sur ses ergots se dresse
En reculant, et revient en fureur,
Le cou tendu, fondre sur l'agresseur.
La troupe alors tout autour d'eux s'empresse
Et prend parti; l'on se mêle, on se bat,
On se déchire : et, pendant le combat,
Notre Française effrayée, interdite,
S'échappe et fuit à travers bois et champs,
Courant, volant, pour s'éloigner plus vite.
Ah! quel pays! dit-elle; quelles gens!
La liberté chez eux n'est que la guerre :
Jusqu'à l'amour, ils font tout en colère.
Fuyons, fuyons. Elle arrive à ces mots
A la Tamise, et découvre un navire,
Non loin du bord, qui sillonnait les flots.
Elle s'élance; et matelots de rire
En la voyant près d'eux tomber dans l'eau :
Mais aussitôt un grappin la retire,
Et la voilà saine et sauve au vaisseau.
Ce bâtiment allait droit en Espagne.
En peu de jours il relâche à Cadix;
Et notre poule aussitôt en campagne

S'échappe, et court visiter le pays.
Elle aperçoit dans les riches vallées
L'or des épis, la pourpre des raisins:
Ici l'olive et la mûre mêlées,
Là l'oranger bordant les grands chemins;
Le citronnier qui, fécond dès l'enfance,
Parfume l'air de ses douces odeurs,
Et, près des fruits poussant encor des fleurs,
Donne l'espoir avec la jouissance;
Et les brebis paissant sur les coteaux,
Et les coursiers se jouant près des eaux;
Partout enfin la corne d'abondance
Versant ses dons sur ces heureux climats.
Ce long détail peut-être vous ennuie:
Passez-le-moi, j'aime l'Andalousie.

Ma poule aussi lui trouva des appas;
En admirant, elle disait tout bas:
Ce pays-ci vaut bien la Normandie;
Il me plaît fort, ne le quittons jamais.
Dans le moment elle voit à sa suite
Un jeune coq saluant ses attraits.
Ce jeune coq avait bien son mérite;
Il n'était pas beau comme un coq anglais,
Mais il avait certain air de noblesse
Fort séduisant; ajoutez-y deux yeux
Brillans d'esprit et remplis de tendresse.
A notre poule, en langage pompeux,
Très gravement ce discours il adresse:

Reine des coqs, ornement de ces lieux,
Soleil nouveau de notre heureuse terre,

Vous allez voir vos sujets amoureux
Quitter pour vous leur poule la plus chère.
Eh ! qui pourrait, hélas ! nous en blâmer?
Nos yeux ont pu s'être laissé charmer
Pour des beautés bien au-dessous des vôtres ;
Mais si nos cœurs ont soupiré pour d'autres,
C'était afin d'apprendre à vous aimer.

Ainsi parla le coq d'Andalousie ;
Et son discours, quoiqu'un peu recherché,
Ne déplut point : la Française attendrie
Y répondit d'un air doux et touché.
Les voilà donc marchant de compagnie,
L'amour en tiers, lorsque certaine pie,
A l'œil hagard, au manteau noir et blanc,
Vint à passer : Ah ! dit le coq tremblant,
Je suis perdu, c'en est fait de ma vie !
— Que dites-vous ? et d'où vient cet effroi ?
— De cet oiseau. — Vous craignez une pie ?
A coups de bec je la plumerais, moi.
— Gardez-vous-en ! — Pourquoi donc? je vous prie.
— Je le vois bien, vous ignorez nos maux :
Apprenez donc que ces cruels oiseaux,
Qu'on hait ici, mais pourtant qu'on caresse,
Sous les dehors d'une douceur traîtresse
S'en vont partout guettant ce que l'on dit,
Ce que l'on fait, ce qu'on a dans l'esprit ;
Puis, le tournant en cent mille manières,
En rendent compte ; et d'après leurs rapports,
Tout aussitôt cuisiniers, cuisinières,
Nous font rôtir sans le moindre remords.

— Rôtir! — Et oui : nous sommes sans reproche,
Assurément : mais je vous parlais bas,
Vous écoutiez : cela suffit, hélas!
Pour que ce soir on nous mette à la broche.
Oui! dit la poule en gagnant le vaisseau;
Dès ce moment je vais changer de route.
Votre pays est superbe sans doute;
Mais il y fait pour nous un peu trop chaud.
Je vous chéris, et vous plains, je vous jure :
Vous êtes doux, spirituels, galans;
Mais tous les dons que vous fit la nature
Deviennent nuls avec vos noirs et blancs.
Délivrez-en, croyez-moi, votre empire.
Disant ces mots, elle rentre au navire,
Qui de Livourne allait chercher le port.
  Le trajet fait, on débarque; et d'abord
Voilà ma poule à courir sur la plage.
Elle aperçoit, assez près du rivage,
Un poulet gras, qui, d'un air doux et fin,
Tourne, salue, aborde l'étrangère,
Salue encore, et, d'un ton patelin,
Lui dit ces mots avec une voix claire :
Suave objet, si votre cœur bénin
Daigne choisir un poulet d'Italie
Pour Sigisbé de votre seigneurie,
J'ose briguer ce glorieux destin :
Je ne veux plus vivre qu'à votre suite.
Las! je connais mes imperfections;
Mais mon respect et mes soumissions
Remplaceront mon manque de mérite.

Il dit, et baisse, en soupirant, les yeux.
Notre Normande écoutait en silence,
Et se sentait certaine répugnance
Pour ce monsieur si gras, si mielleux,
Pour son discours, surtout pour sa voix claire.
Elle retourne aussitôt en arrière
Sans lui répondre; et, voyant près de là
Une autre poule, elle l'interrogea :
Expliquez-moi, s'il vous plaît, ma commère,
D'où peut venir ma prompte aversion
Pour ce poulet? — Hélas! d'une raison
Triste, cruelle, et pourtant à la mode
Dans ce pays, où l'on a pour méthode
De préférer une brillante voix
A d'autres dons qui ne me touchent guères,
Mais qui pourtant deviennent nécessaires
Dans certains cas. On prétend qu'autrefois
Nos coqs étaient les plus beaux de la terre,
Vifs en amour, terribles à la guerre :
Tout change, hélas! ici nous l'éprouvons
Bien plus qu'ailleurs; nos coqs sont des chapons.
Je vous plains fort, dit ma poule en colère :
J'ai parcouru déjà bien des pays;
On a pensé me battre en Angleterre,
Puis me rôtir aux rives de Cadix;
Mais vivre ici me paraît encor pis.

Disant ces mots, elle joint la voiture
D'un voyageur, et, je ne sais comment,
Grimpe dessus, puis la voilà courant,
Sans savoir où, pour sortir d'Italie.

Ce voyageur était un Allemand,
Qui la conduit bientôt en Germanie;
Dans son château de Kursberchtolfgaxen,
Près de la Drave, entre Inspruck et Brixen.
Ma poule à peine est dans cette contrée,
Que de cent coqs on la voit entourée.
Mais, avant tout, de ces nouveaux amans
Elle étudie un peu le caractère :
Et sur ce point tout doit la satisfaire.
Ces bons Germains sont doux, sensibles, francs,
Aimant l'honneur, et non les complimens,
Et préférant au grand art de paraître
L'art bien plus sûr et moins facile d'être.
A se fixer parmi ces bonnes gens
Voilà ma poule enfin déterminée.
Elle choisit le plus aimable époux,
Et lui déclare, en présence de tous,
Qu'ils vont serrer les doux nœuds d'hyménée.
Ah! quel bonheur! lui répond tendrement
Le jeune coq; mais parlez franchement :
Vous savez bien que, dans cette journée,
Il faut d'abord, pour articles premiers
Què vous puissiez fournir seize quartiers.
Seize quartiers! dit la poule étonnée.
— Oui, c'est le taux; rien de fait sans ce point.
— Expliquez-vous, je ne vous entends point :
Quartiers de quoi? — Mais vraiment, de noblesse :
Nous la cherchons bien plus que la tendresse
Dans nos hymens; et, sans cela, jamais
Nous ne pourrions faire entrer nos poulets.

Dans certains lieux nommés ménageries,
Où, bien à l'aise, et sans servir à rien,
De la patrie ils vont manger le bien;
Tandis qu'ailleurs nos poulettes nourries
S'en vont jouir d'un état respecté,
Qui leur permet pendant toute leur vie
Mêmes plaisirs et même oisiveté.

A ce discours, notre poule ébahie
Ouvre le bec, écoute, et réfléchit,
Puis tout à coup, sans se fâcher, lui dit :
Mon cher ami, je n'ai point de noblesse,
Et vos grands mots me sont peu familiers :
Mais je connais l'amour et la sagesse,
Et les préfère à vos seize quartiers.
Voilà ma dot, qui suffira, j'espère.
En attendant, je quitte cette terre,
Où je croyais trouver plus de bon sens.
Mais, je le vois, chacun a sa folie :
Et, sans juger les pays différens,
Où j'ai passé, j'aime mieux ma patrie.

Après ces mots elle part brusquement,
Pour retourner au bon pays normand.
Là, son projet était, dit-on, de faire
Un beau traité bien abstrait et bien long,
Surtout obscur, pour qu'il parût profond,
Comme on les fait, sur la cause première
Des lois, des mœurs, des droits des nations;
Semant partout force réflexions.
Un tel ouvrage aurait charmé sans doute;
Mais le renard mangea l'auteur en route.

LE CHIEN DE CHASSE.

CONTE.

Je me souviens qu'autrefois, quand j'aimais,
J'étais souvent trahi par ma maîtresse :
Lors furieux, j'abjurais ma tendresse,
Je renonçais à l'amour pour jamais.
Je me disais : Quittons ce vain délire;
Qua ma raison reprenne son empire;
Soyons heureux et libre désormais;
Brisons, brisons une importune chaîne
Qui m'avilit, et me lasse et me gène;
Vivons pour nous, vivons pour les beaux-arts,
Et livrons-nous tout entier à l'étude.
Quand c'était dit, je portais mes regards
Autour de moi; tout était solitude,
Rien ne pouvait m'inspirer de désir,
Tout augmentait ma vague inquiétude :
Pour un cœur vide il n'est point de plaisir.
Bientôt quittant mes projets de sagesse,
Ayant besoin d'aimer ou de mourir,
Bien humblement aux pieds de ma maîtresse
Je revenais me faire encor trahir.

Tant de faiblesse est pour vous incroyable;
Vous en riez, vous semblez en douter :
Pour vous convaincre il faut vous raconter
D'un épagneul l'histoire véritable.

Un jeune chien, qui s'appelait Médor,
Bien reconnu pour chien de bonne race,

Marqué de feu, plein d'ardeur et d'audace,
D'un bon vieux garde était le seul trésor
Tous les matins il le suit à la chasse;
Au bois, en plaine, également savant,
Le nez en l'air, il va prendre le vent :
Tout à la fois il court, sent et regarde,
Quête toujours sous le fusil du garde;
Et, ramenant le gibier sous ses pas,
De plus d'un lièvre il cause le trépas.
Il va suivant la caille fugitive,
Ou le faisan, ou la perdrix craintive
Qui trotte et fuit à travers le guéret;
Médor l'atteint, et demeure en arrêt:
La patte en l'air et l'oreille dressée,
L'œil sur sa proie, immobile, il attend
Que la perdrix, par le chasseur poussée,
Parte, s'élève, et retombe à l'instant :
Sur elle alors il court avec vitesse,
Sans la meurtrir entre ses dents la presse,
Et la rapporte à son maître en sautant.

Tant de talens rendent Médor utile :
Mais de vertus ils sont accompagnés;
Médor, aimable autant qu'il est habile,
Possède un cœur qui vaut mieux que son nez :
Il est soumis, doux, caressant, docile,
Surtout fidèle. Hélas! au cœur du chien
Cette vertu choisit son domicile;
Au cœur de l'homme elle n'a plus d'asile,
J'en suis fâché, car nous y perdons bien.
Non-seulement Médor aime son maître,

Mais son épouse et les petits enfans,
Et les voisins, les amis, les parens.
Il se disait : Je dois bien reconnaître
Les soins de ceux qui daignent me nourrir :
Combien pour moi leurs cœurs ont de tendresse!
Si par malheur je venais à mourir,
Je suis bien sûr qu'ils mourraient de tristesse :
Aussi toujours je prétends les servir.
Du tendre chien tels étaient le langage
Et le projet. Mais dans le voisinage
Était alors un jeune grand seigneur,
Riche, brillant, déterminé chasseur,
Pour ses perdrix ruinant son village,
Laissant mourir de faim ses paysans,
Mais nourrissant dans l'hiver ses faisans,
Et se plaignant qu'aux moissons, aux semailles,
Les laboureurs venaient troubler ses cailles.
Il voit Médor, il veut l'avoir soudain :
Garde, dit-il, une bourse à la main,
Ton chien me plaît, prends cet or à sa place.
— Ah! monseigneur, mon chien est trop heureux :
Ici, Médor! il a l'air tout joyeux
De tant d'honneur. Médor, l'oreille basse,
A pas comptés arrive tristement;
Aux pieds du garde il se couche en tremblant;
Son air soumis semble demander grâce :
Mais c'est en vain. Loin de le caresser,
Le garde, au cou lui passant une chaîne,
Sans être ému, sans partager sa peine,
A coups de pieds ose le repousser

Vers le seigneur, qui sur-le-champ l'emmène.
Quoi, c'est ainsi qu'il m'aimait! dit Médor;
Un seul moment suffit pour qu'il m'oublie!
Hélas! pour lui j'aurais donné ma vie;
Et cet ingrat me donne pour de l'or!
La pauvreté l'y contraignait sans doute :
Aimer un chien est un plaisir qui coûte;
Le sentiment n'est pas fait pour les gueux.
Las! je les plains, ils sont bien malheureux!
Attachons-nous à notre nouveau maître;
Le servant bien, je lui plairai peut-être;
Et mon bonheur sera sûr dans ce cas,
Car il est riche, il ne me vendra pas.
Dès ce moment le beau chien ne respire
Que pour complaire à son nouveau seigneur.
Il y parvient : patience et douceur
Font obtenir tout ce que l'on désire.
Bientôt Médor du maître est favori,
Le suit partout, est admis à sa table :
Auprès du chien personne n'est aimable,
Autant que lui personne n'est chéri;
Et monseigneur hautement le préfère
A ses amis, à sa famille entière,
Même à sa femme; et l'on m'en croira bien,
Pour ces messieurs leur épouse n'est rien.
L'heureux Médor excite un peu l'envie :
Tel est le sort de tous les grands talens.
Dans la maison, valets et courtisans
L'abhorrent tous, et tous passent leur vie
A cajoler, à caresser Médor :

Qu'il est charmant! il vaut son pesant d'or,
S'écriaient-ils; et puis, tournant la tête,
Disaient tout bas : Oh ! l'incommode bête !
Quand serons-nous délivrés de ce chien !
Un an s'écoule, et Médor, qui croit être
De plus en plus adoré de son maître,
Mange, dort, boit, et ne redoute rien.
Mais certain jour que monseigneur le mène,
Selon l'usage, à ses nobles travaux,
Soit négligence ou bien faiblesse humaine,
Le grand Médor passe sur des perdreaux
Sans les sentir. Monseigneur en colère
A coups de fouet vient corriger Médor.
Médor battu chasse plus mal encor,
Prend de l'humeur, et finit par déplaire
Complètement à son maître offensé.
Dans le moment l'arrêt est prononcé :
Chassez Médor. Aussitôt la canaille,
Avec transport, à grands coups de bâton,
Au beau Médor fait vider la maison.
Et notre chien, qui sort de la bataille
Borgne, boiteux, et le corps tout meurtri,
Commence à voir que ces grands que l'on vante
N'ont pas toujours une amitié constante,
Et quelquefois changent de favori.
Allons, dit-il, ceci me rendra sage :
Par un seigneur cruellement battu,
Et par un garde indignement vendu,
Je ne veux plus d'un si dur esclavage.
Je fuirai l'homme : il est dur et méchant.

Les femmes sont sans doute moins cruelles;
Elles ont l'air aussi douces que belles :
Éprouvons-les. Il dit : dans le moment
Notre Médor voit une belle dame
Qui se promène avec son jeune amant.
Un doux espoir s'empare de son âme;
Il s'en approche, et, d'un air suppliant,
De leurs souliers vient baiser la poussière,
Puis les regarde, et leur dit tendrement :
N'aurez-vous pas pitié de ma misère?
Les amoureux ont toujours le cœur bon.
Tout aussitôt cette dame attendrie
Du pauvre chien se déclare l'amie,
Et sur-le-champ le mène à sa maison.
Le bon Médor lui marque sa tendresse
Par plus d'un saut, par plus d'une caresse;
Et, rencontrant en chemin le mari,
Il aboya, soit hasard, soit adresse.
Ce dernier trait enchanta sa maîtresse;
Et dès ce jour Médor fut favori.
Voilà Médor menant joyeuse vie;
Et, plus heureux que chez le grand seigneur,
Il suit partout sa maîtresse chérie,
Le jour, la nuit, vigilant défenseur,
Couche auprès d'elle; et, sûr d'avoir son cœur,
Il ne craint plus ni le sort ni l'envie.
Tout allait bien. Une nuit, par malheur,
L'amant pour qui cette dame soupire,
Sans doute ayant quelque chose à lui dire
De très secret, se lève doucement;

Et, vers minuit, tandis que tout repose,
Dessus l'orteil marchant légèrement,
Il va gratter à la porte mal close
De la beauté qui ne dort pas encor.
Au premier bruit, le vigilant Médor
S'élance, jappe, et ses cris effroyables
Font que les gens se pressent d'accourir :
Notre amoureux n'a que le temps de fuir,
Donnant tout bas le chien à tous les diables,
Et jurant bien qu'il en serait vengé.
La dame aussi le jurait dans son âme :
Et, le matin, la charitable dame
Vient annoncer que Médor enragé
Depuis trois jours n'a ni bu ni mangé ;
Qu'à la douleur son âme était en proie,
Mais que pourtant, songeant au commun bien,
Et par raison sacrifiant son chien,
Elle consent aussitôt qu'on le noie.
Dans le moment, bâtons, broches, épieux,
Sont préparés au chien qu'on abandonne.
Médor le voit, Médor quitte ces lieux,
Et fuit la mort qui de près le talonne.
Il court bien loin, et dans d'épais taillis
Va se cacher loin de ses ennemis.
Allons, dit-il, pour peu que ceci dure,
Tous mes chagrins seront bientôt finis :
Jusqu'à présent tout va de mal en pis ;
La mort bientôt doit faire la clôture.
Mais je mourrai libre, ou je ne pourrai.
Je ne veux plus voir ni servir personne :

A mes besoins tout seul je pourvoirai;
J'irai, viendrai, resterai, chasserai,
Sans qu'un tyran à son gré me l'ordonne :
De tout péril je serai dégagé,
Et n'aurai plus à craindre qu'une belle
Dise partout que je suis enragé,
Lorsque je suis courageux et fidèle.
C'est décidé, je veux vivre pour moi.
Il le croyait; mais cette triste vie
En peu de temps le fatigue et l'ennuie :
Vivre en autrui, c'est la première loi
Des malheureux capables de tendresse.
Médor bientôt, accablé de tristesse,
Songe au passé, regrette jusqu'aux coups
Que lui donnaient son maître et sa maîtresse :
Il sent contre eux expirer son courroux,
Et va chercher jusque dans son village
Son premier garde, avec lui se rengage
Dans ses premiers, dans ses plus chers liens;
Et, tout honteux devant les autres chiens,
Il leur disait : J'ai tort, je le confesse;
Mais vous voyez jusqu'où va ma faiblesse
Pour ces humains qui ne nous valent pas.
Accordez-moi le pardon que j'implore.
Il est affreux de chérir des ingrats;
Mais n'aimer rien est cent fois pis encore.

A UN AMANDIER.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

Le triste hiver durait encore,
A peine un timide zéphyr
Des beaux jours si lents à venir
Nous annonçait de loin l'aurore;

Quand je t'ai vu, pâle amandier,
Déployant ta douce verdure,
Solliciter de la nature
L'honneur de fleurir le premier.

Tu fleuris : rien n'osait éclore;
Levant seul un front couronné,
Tu te crus le plus fortuné
Des fils de Pomone et de Flore.

Pauvre amandier, ta vaine erreur
Ne fut pas de longue durée;
Hélas! un souffle de Borée
Emporta tes fruits et ta fleur.

Comme toi, ma folle imprudence
A trahi mes plus tendres vœux ·
Trop tôt je voulus être heureux,
Et perdis pour toujours Hortense.

EPISODIO
DE IGNEZ DE CASTRO,

NO POEMA

OS LUSIADAS DE CAMOENS.

Canto III. oit. 118.

PASSADA esta tão prospera victoria,
Tornado Afonso à Lusitana terra,
A se lograr da paz com tanta gloria,
Quanta soube ganhar na dura guerra :
Oh caso triste, e digno da memoria,
Que do sepulchro os homens desenterra!
Aconteceo da misera e mesquinha,
Que despois de ser morta foi rainha.

TU sò, tu, puro Amor, com força crua
Que os coraçoens humanos tanto obriga,
Deste causa à molesta morte sua,
Como se fora perfida, inimiga :
Se dizem, fero Amor, que a sede tua
Nem com lagrimas tristes se mitiga,
He porque queres, aspero e tyrano,
Tuas aras banhar em sangue humano.

ESTAVAS, linda Ignez, posta em socego,
De teus annos colhendo doce fruto,
Naquelle engano da alma, ledo, e cego,
Que a fortuna não deixa durar muto;

EPISODE

D'INEZ DE CASTRO,

TRADUIT

DE LA LUSIADE DE CAMOENS.

Chant III. oct. 118.

VAINQUEUR du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tant de combats,
Croyait goûter au sein de ses États
La douce paix que donne la victoire :
O vain espoir, d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

CRUEL Amour, toi seul commis le crime.
La tendre Inez ne vivait que pour toi :
Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi;
Et tu la fis expirer ta victime!
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes;
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Avec leur sang arroser tes autels.

LE front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur,
Tu jouissais de ce calme trompeur,
Toujours, hélas! si voisin de l'orage.

Nos saudosos campos do Mondego,
De teus formosos olhos nunca enxuto,
Aos montes ensinando, e às hervinhas,
O nome, que no peito escrito tinhas.

Do teu principe alli te respondiam
As lembranças que na alma lhe moravam;
Que sempre ante seus olhos te traziam,
Quando dos teus formosos se apartavam;
De noite, em doces sonhos que mentiam,
De dia, em pensamentos que voavam;
E quanto em fin cuidava e quanto via
Eram tudo memorias de alegria.

De outras bellas senhoras e princezas
Os desejados thalamos engeita:
Que tudo emfin tu, puro Amor, desprezas,
Quando hum gesto suave te sugeita.
Vendo estas namoradas estranhezas
O velho pai sisudo, que respeita
O murmurar do povo, e a phantasia
Do filho que casar-se não queria,

Tirar Ignez ao mundo determina,
Por lhe tirar o filho que tem preso;
Crendo co'o sangue sò da morte indina,
Matar do firme amor o fogo acceso.
Que furor consentio, que a espada fina
Que pode sustentar o grande peso
Do furor Mauro, fosse levantada
Contra huma fraca dama delicada?

Du Mondégo, témoin de ton ardeur,
Tu parcourais les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'Amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage ;
Le jeune Pèdre est digne de tes feux :
Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image :
Pendant la nuit, en songe il est heureux,
Pendant le jour il cherche ta présence :
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

À ses sermens Pèdre toujours fidèle
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour ! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus son vieux père irrité
Apprend bientôt que le peuple en murmure :
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt : ce fer qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Traziam-na os horrificos algozes
Ante o rei, jà movido a piedade;
Mas o povo, com falsas e ferozes
Razões, à morte crua o persuade.
Ella, com tristes e piedosas vozes,
Sahidas sò da magoa, e saudade
Do seu principe, e filhos que deixava,
Que mais que a propria morte a magoava.

Para o ceo cristalino levantando
Com lagrimas os olhos piedosos,
Os olhos, porque as mãos lhe estava atando
Hum dos duros ministros rigorosos:
E despois nos meninos attentando,
Que tão queridos tinha, et tão mimosos,
Cuja orfandade como mãi temía,
Para o avò cruel assi dizia:

Se jà nas brutas feras, cuja mente
Natura fez cruel de nascimento,
E nas aves agrestes, que sòmente
Nas rapinas aerias tem o intento,
Com pequenas crianças vio a gente,
Terem tão piedoso sentimento,
Como co a mãi de Nino jà mostràram,
E co'os irmãos que Roma edificàram:

O, tu, que tens de humano o gesto, e o peito,
(Se de humano he matar huma donzella
Fraca, e sem força, sò por ter sugeito
O coracão à quem soube vencella)

Par des soldats indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort.
Le roi la plaint, et diffère sa mort :
Mais par le peuple elle était condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblans,
Sur son péril témoignaient leurs alarmes ;
C'était pour eux qu'elle versait des larmes,
Non pour ses jours moins chers que ses enfans.

Leur désespoir, leurs prières plaintives,
Ont des bourreaux suspendu les fureurs.
Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux... les fers tenaient ses mains captives.
Elle regarde, en poussant des sanglots,
Ces orphelins dont le sort l'épouvante :
Et, d'une voix affaiblie et tremblante,
A leur aïeul elle adresse ces mots :

Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
Près d'un enfant oublier ses fureurs ;
Si l'on a vu ces oiseaux ravisseurs
Qui sont toujours altérés de carnage
Aimer, nourrir la mère de Ninus,
Comme l'on dit qu'une louve attendrie
Avec son lait soutint la faible vie
Des deux jumeaux Romulus et Rémus :

Vous, qui d'un homme avez la ressemblance
(Si l'on est tel quand on prive du jour,
Pour n'avoir pu résister à l'amour,
Un être faible et qu'on voit sans défense),

A estas criancinhas tem respeito,
Pois o não tens à morte escura della;
Mova-te a piedade sua, e minha,
Pois te não move a culpa que não tinha.

E se, vencendo a maura resistencia,
A morte sabes dar com fogo e ferro;
Sabe tambem dar vida clemencia
A quem para perdella não fêz erro:
Mas se to assi merece esta innocencia,
Poemme em perpetuo e misero desterro,
Na Scythia fria, ou la na Libya ardente,
Onde em lagrimas viva eternamente:

Poemme onde se use toda a feridade,
Entre leoens e tigres; e verei
Se nelles achar posso a piedade,
Que entre peitos humanos não achei:
Alli co'o amor intrinseco, e vontade,
Naquelle por quem mouro, criarei
Estas reliquias suas que aqui viste
Que refrigerio sejam da mãi triste.

Queria perdoar-lhe o rei benino,
Movido das palavras que o magoam;
Mas o pertinaz povo, e seu destino,
(Que desta sorte o quiz) lhe não perdôam.
Arrancam das espadas de aço fino,
Os que por bom tal feito alli pregôam;
Contra huma dama, ô peitos carniceiros;
Ferozes vos mostrais, e cavalleiros!

Oserez-vous montrer tant de rigueur
A ces enfans qui demandent ma vie?
Regardez-moi, je suis assez punie
D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

Vous qui savez d'une main triomphante,
Avec ce glaive à qui tout est soumis,
Exterminer un peuple d'ennemis,
Sachez aussi sauver une innocente.
Si de don Pèdre il faut me séparer,
Exilez-moi dans la froide Scythie,
Dans les déserts brûlans de la Libye,
Partout, hélas! où je pourrai pleurer.

Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
Chez les lions, capables d'amitié,
Je trouverai sans doute la pitié
Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
De mes amours ces fruits tristes et doux
Rempliront seuls mon âme désolée;
Et de mes maux je serai consolée,
En leur voyant les traits de mon époux.

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur;
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre....
Ciel! arrêtez! vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux!

Qual contra a linda moça Policena,
Consolação extrema da mãi velha,
Porque a sombra de Achilles a condena,
Co'o ferro o duro Pyrrho se aparelha:
Mas ella os olhos, com que o ar serena,
(Bem como paciente e mansa ovelha)
Na misera mãi postos, que endoudece,
Ao duro sacrificio se offerece.

Taes contra Ignez os brutos matadores,
No collo de alabastro, que sostinha
As obras com que amor matou de amores
A' quelle que dsepois a fez rainha,
As espadas banhando, e as brancas flores
Que ella dos olhos seus regadas tinha,
Se encarniçavam fervidos e irosos,
No futuro castigo não cuidosos.

Bem puderas, ò sol, da vista destes,
Teus raios apartar aquelle dia,
Como da seva mesa de Thyestes,
Quando os filhos por mão de Atreo comia!
Vòs, ò concavos valles, que pudestes
A voz extrema ouvir da boca fria,
O nome do seu Pedro, que lhe ouvistes,
Por muito grande espaço repetistes.

Assi como a bonina, que cortada
Antes do tempo foi, candida e bella,
Sendo das mãos lascivas mal tratada,
Da menina, que a trouxe na capella,

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector
Le seul enfant qui lui restait encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire,
Et, ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Telle est Inez; le glaive l'a frappée :
Ce sein d'albâtre, où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,
Est déchiré par la tranchante épée;
Ses yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le coupable Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah! tu devais reprendre ce chemin,
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix en mourant dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
En longs accens répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraiche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée :

O chéiro traz perdido e a cor murchada :
Tal està morta a pallida donzella ;
Seccas do rosto as rosas, e perdida
A branca e viva cor, co' a doce vida.

As filhas do Mondego a morte escura
Longo tempo chorando memoràram ;
E, por memoria eterna, em fonte pura
As lagrimas choradas transformàram :
O nome lhe pozeram, que inda dura,
Dos amores de Ignez, que alli passàram :
Vede, que fresca fonte rega as flores,
Que lagrimas são agua, e o nome amores.

De même Inez, à peine en ses beaux ans,
A descendu dans la nuit éternelle;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printemps.

Le Mondégo, dans sa course lointaine,
N'entend partout que de tristes regrets;
Tout est en deuil : des nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour,
Dans tous les temps mille fleurs l'environnent,
Et ce beau lieu que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la fontaine d'amour.

Inez, chargée de fers, sous le glaive des bourreaux, et s'efforçant d'émouvoir la pitié de son juge, ne devrait peut-être pas commencer son touchant discours en rappelant l'histoire de Sémiramis nourrie par des oiseaux de proie (que presque tout le monde ignore), et celle de Romulus et Rémus allaités par une louve : mais on s'est attaché dans tout ce morceau à être de la plus scrupuleuse fidélité ; et cette attention, qui ne peut être sentie que par ceux qui savent le portugais, les rendra peut-être plus indulgens sur les défauts de cette traduction, surtout s'ils veulent considérer qu'à la difficulté extrême de traduire en vers l'inimitable Camoëns s'est jointe celle de le rendre octave par octave, et presque vers par vers.

LAMENTATION OF QUEEN MARY.

I sigh and lament me in vain,
These walls can but echo my moan :
Alas! it increases my pain,
When I think of the days that are gone.
Thro' the grate of my prison I see
The birds as they wanton in air :
My heart how it pants to be free,
My looks they are wild with despair.

Above tho' oppressed by my fate,
I burn with contempt for my foes :
Tho' fortune has alter'd my state,
She ne' er can subdue me to those.
False woman, in ages to come
Thy malice detested shall be;
And when we are cold in the tomb,
Some heart still will sorrow for me.

Ye, roofs where cold damps and dismay
With silence and solitude dwell,
How comfortless passes the day!
How sad tolls the evening bell!
The owls from the battlements cry,
Hollow winds seem to murmur around :
O Mary, prepare thee to die.
My blood it runs cold at the sound.

COMPLAINTE DE LA REINE MARIE.

En vain de ma douleur affreuse
Ces murs sont les tristes échos :
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
A travers ces grilles terribles
Je vois les oiseaux dans les airs ;
Ils chantent leurs amours paisibles,
Et moi je pleure dans les fers.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée, et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
Perfide et barbare ennemie,
On détestera tes fureurs,
Et sur la tombe de Marie
La pitié versera des pleurs.

Voutes sombres, séjour d'alarmes,
Lieux au silence destinés,
Ah ! qu'un jour passé dans les larmes
Est long pour les infortunés !
Les vents sifflent, le hibou crie,
J'entends une cloche gémir ;
Tout dit à la triste Marie :
Ton heure sonne, il faut mourir.

A L'IMAGINATION.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

O TOI qui, souvent insensée,
Fais chérir jusqu'à tes erreurs,
Toi dont la robe nuancée
Brille de toutes les couleurs;

FILLE charmante du génie,
Divine mère des désirs,
De l'espoir qui soutient la vie,
Des chagrins mêlés de plaisirs;

SOIT que, de la mélancolie
Empruntant les pensifs attraits,
Tu livres mon âme attendrie
Aux souvenirs, aux doux regrets;

SOIT que, rallumant sous la cendre
Un feu qui s'éteint chaque jour,
Tu ranimes mon cœur trop tendre
En lui parlant encor d'amour;

NE me quitte point dans mes songes,
Sois ma seule divinité,
Préserve-moi, par tes mensonges,
De la cruelle vérité.

A UN LIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

O LIS, combien j'aime ta fleur !
Simple et modeste avec noblesse,
Elle convient à la jeunesse,
Elle couronne la pudeur.

QUAND le zéphyr vient avec l'ombre
Ranimer l'arbrisseau mourant,
Je vois ton calice odorant
Se fermer devant la nuit sombre.

JUSQU'AU matin n'osant s'ouvrir,
Ta chaste fleur ainsi resserre
Les larmes, les sucs de la terre,
Qui doucement vont te nourrir.

DÈS que l'orient se colore,
Brillant de leurs attraits nouveaux,
Tes boutons plus frais et plus beaux
S'épanouissent à l'aurore.

COMME toi, baigné dans les pleurs,
La nuit je languis solitaire ;
Mais, hélas ! jamais la lumière
Ne vient suspendre mes douleurs.

XIMENA Y EL CID.

ROMANCE.

La noble Ximena Gomes,
Hija del conde Loçano,
Con el Cid marido suyo
Sobre mesa estava hablando.
Triste, quexosa, y corrida,
En ver que el Cid aya dado
En despresciar su compana,
Por preciar se de soldado...
Y con este sentimiento,
Tiernamente suspirando,
Con lagrimas amorosas,
Assi le dixo llorando:

Desdichada la dama cortesana,
Que casa la mejor que casar puede!
Y dichosa en extremo la aldeana,
Pues no ai quien de su bien la desherede;
Pues, si amanece sola a la manana,
No ai successo a la tarde que la vede
De anochecer al lado de su cuyo,
Segura del ausencia y dana suyo.

CHIMÈNE ET LE CID. (1)

ROMANCE.

Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs;
Et tout à coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleurs :

Ah! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux,
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein.

---

(1) Cette romance est très ancienne, et se chante en Espagne depuis plusieurs siècles. Dans l'original, les premier et dernier couplets ne sont pas rimés ni mesurés comme les autres. Ces deux couplets sont traduits librement, mais tout ce que dit Chimène est à peu près littéral.

No la despiertan sueños de pelea,
Sino el sediento hijuelo por el pecho,
Con darsele y brincarle se recrea,
Dexandole dormido y satisfecho:
Piensa que todo el mundo esta en su aldea;
Y debaxo un pajizo y pobre techo,
De dorados palacios no se cura,
Que no consiste en oro la ventura.

Viene el disanto, muda se camisa,
Y la saya de boda alegremente,
Corales y patena, por divisa
De gozo y libertad que el alma siente.
Va se al solaz, y en el con gozo, y risa;
A la venina encuentra o al pariente,
De cuyas rudas platicas se goza:
Y en anos de vejez la juzgan moça.

No quiso el Cid que Ximena
Se le aquexe y duela tanto;
Y en la cruz de su Tizona,
Espada que ciñe al lado,
Le jura de no bolver
Mas al fronterizo campo,
Y vivir gozando d'ella
Y de su noble condado.

PAISIBLEMENT elle sommeille
Sans voir en songe des combats;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras.
Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement;
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

CHAQUE dimanche elle s'habille
Et prend ses beaux ajustemens :
Douce gaîté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine,
Pressant son fils contre son cœur;
Elle rencontre sa voisine,
Et lui parle de son bonheur.

SUR le pommeau de son épée
Le Cid appuyé tristement,
De ces accens l'âme frappée,
Répond à Chimène en pleurant :
Va, rassure-toi, ma Chimène;
Nos deux cœurs ont même désir;
Peu d'instans finiront ta peine,
Je vais voir, vaincre, et revenir,

MUSETTE

IMITÉE DE MONTE-MAYOR.

L'AUTRE jour, sous l'ombrage,
Un jeune et beau pasteur
Racontait ainsi sa douleur
A l'écho plaintif du bocage :
(1) BONHEUR d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite ?

Ma bergère m'oublie ;
Amour, fais-moi mourir :
Quand on cesse de nous chérir,
Quel cruel fardeau que la vie !
BONHEUR d'être aimé tendrement,
Que de chagrin marche à ta suite !
Pourquoi viens-tu si lentement,
Et t'en retournes-tu si vite ?

---

(1) Contentamientos de amor,
Que tan cansados llegays,
Si venis, paraque os vays ?
MONTE-MAYOR, Diana, lib. II.

TRADUCTION

DE L'ODE XXXIII D'ANACRÉON.

QUAND le printemps se renouvelle,
Je te vois, aimable hirondelle,
Au nid qu'avec art tu bâtis
Revenir faire tes petits,
Et t'en retourner quand il gèle.
Dans mon cœur l'amour, en tout temps,
Établit son nid, sa demeure;
Ses petits naissent à toute heure,
Et l'heure d'après ils sont grands.
L'un n'a point de duvet encore,
Déjà son frère est près d'éclore,
Celui-ci demande à couver,
Celui-là sort de la coquille,
Ses aînés viennent l'élever,
Les plus forts ont déjà famille;
Tous ont besoin d'être nourris:
Pour peu que je les fasse attendre,
Ce sont des pleurs, ce sont des cris....
Je ne sais plus auquel entendre.

PIÈCES FUGITIVES.

A L'ÊTRE SUPRÊME

ET

A LA NATURE.

Qui déploya des cieux la tenture étoilée?
Aux astres éclatans dont leur voûte est peuplée
Qui donne la vie et la loi?
Qui suspendit la terre à la chaine des mondes?
Qui resserra la mer dans ses digues profondes?
Âme de l'univers, c'est toi.

L'ombrage renaissant, la moisson nourricière,
La fraicheur du ruisseau, la paix de la chaumière,
Et le faste de la cité,
Étalent tour à tour ta splendeur bienfaisante.
L'auteur de la nature en tous lieux se présente,
Il occupe l'immensité.

Trop long-temps des mortels les aveugles hommages
De leurs vices grossiers ont chargé tes images.
Grand Dieu! pourquoi le souffres-tu?
L'erreur te méconnaît, l'imposture t'insulte.
L'homme que tu créas te doit sans doute un culte;
Et ce culte, c'est la vertu.

VERS SUR ANET.

VALLON délicieux, asile du repos,
Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots,
Et vient mêler son doux murmure
Aux tendres concerts des oiseaux,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
J'aime à me rappeler, sous ces rians berceaux,
Qu'en tout temps Anet eut pour maîtres
Ou des belles ou des héros.
HENRI bâtit ses murs (1), monumens de tendresse:
Il y grava partout le nom de sa maîtresse:
Chaque pierre offre encor des croissans, des carquois,
Et nous dit que DIANE ici donna des lois.
VENDÔME (2), couronné des mains de la victoire,
Sous ces antiques peupliers
A long-temps reposé sa gloire,
Et lorsque de Philippe il guidait les guerriers,
Qu'il faisait fuir l'Anglais et soumettait l'Ibère,
Accablé sous le poids des grandeurs, des lauriers,

---

(1) On sait que Henri II bâtit Anet pour Diane de Poitiers: leurs chiffres sont partout dans le château.

(2) Le grand Vendôme a possédé et embelli Anet. Ce fut d'Anet qu'il partit pour aller mettre Philippe V sur le trône d'Espagne.

Vendôme, seul soutien d'une cour étrangère,
A regretté d'Anet le vallon solitaire.
Du Maine vint après (1); Du Maine, nom fameux,
Qui rappelle les arts, l'esprit, la politesse :
Sur les gazons d'Anet, théâtre de leurs jeux,
Des immortelles sœurs la troupe enchanteresse
Suivit et chanta sa princesse.
Enfin de ces beaux lieux Penthièvre est possesseur.
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance
Dans le palais d'Anet habitent en silence :
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'invite pas les folâtres bergères
A s'assembler sous les ormeaux;
Il ne se mêle point à leurs danses légères;
Mais il leur donne des troupeaux.
Que ton orgueil, Anet, sur ces titres se fonde :
D'avoir changé de maître, eh quoi! te plaindrais-tu?
Toi seul tu possédas tous les biens de ce monde,
Amour, gloire, esprit, et vertu.

---

(1) Madame la duchesse du Maine, si célèbre par son esprit et par son goût pour les lettres, tenait sa cour à Seaux et à Anet.

AU PRINCE
HENRI DE PRUSSE

Visitant, avec MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE, la pyramide élevée par ce prince à Ivri, à l'endroit du champ de bataille où s'assit Henri IV après sa victoire.

Une jeune paysanne donna ces vers au héros prussien, en lui présentant une branche de laurier.

Ici se reposa des rois le plus aimable,
Le héros des Bourbons, l'idole des Français,
Comme César et vous aux combats redoutable,
Comme vous seul sensible et tendre dans la paix.
On doit aimer ceux qu'on imite.
A la place où s'assit cet illustre guerrier
Daignez enfoncer ce laurier :
Planté de votre main, il y croîtra plus vite,
O campagne d'Ivri, de ce nouvel honneur
Ne perdez jamais la mémoire ;
Un si beau jour vaut bien celui de la victoire.
Henri, de ses sujets le père et le vainqueur,
Reparaît à nos yeux sous une double image :
BOURBON, né de son sang, a ses vertus, son cœur;
Et d'OELS (1) a son nom et sa gloire en partage.

---

(1) M. le prince Henri avait pris le nom de COMTE D'OELS.

VERS

Gravés sur un rocher, à l'endroit du jardin d'Étupes où madame la duchesse de Wirtemberg, mère de madame la grande duchesse de Russie, a ressemblé tous ses enfans.

Ici la plus heureuse et la plus tendre mère
Réunit onze enfans, idoles de son cœur,
Et voulut consacrer cette époque si chère
De son amour, de son bonheur.
Passant, repose-toi sous cet épais feuillage;
Et si tu chéris tes enfans,
Respire ici quelques instans,
Tu les aimeras davantage.

AUTRES

SUR LE MÊME SUJET.

Ici, dans la même journée,
Onze enfans, fruit chéri du plus tendre hyménée,
Dispersés par l'amour sur des trônes divers,
Vinrent tous, au sein de leurs modèles,
Reprendre des vertus nouvelles
Pour le bonheur de l'univers.

EXPLICATION

D'UNE MÉDAILLE GRECQUE.

Quand la belle Vénus sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule avec l'univers :
Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;
Et, se reconnaissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Voyez-les s'approcher ensemble du rivage :
L'Amour impatient s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant : terre ! terre !
Que faites-vous ? lui dit sa mère.
Maman, lui répond-il, j'entre dans mes États.

RÉPONSE

A des vers de M. DIDOT, *fils aîné, sur* GALATÉE.

DIDOT, je sais pourquoi vous chérissez ma fille;
C'est que les mœurs de mes bergers
Sont les mœurs de votre famille.
Mais je devais trembler en songeant aux dangers
Qu'allait courir ma Galatée :
Heureusement votre nom l'a dotée.
Si le sien peut aller à la postérité,
Ce sera par vos soins et par votre suffrage.
Je compte plus, pour l'immortalité,
Sur DIDOT que sur mon ouvrage.

---

(1) Ces vers se trouvent à la page 88 d'un ouvrage intitulé, ESSAI DE FABLES NOUVELLES, dédiées au Roi, suivies de POÉSIES DIVERSES, et d'une ÉPITRE SUR LES PROGRÈS DE L'IMPRIMERIE, par Didot, fils aîné. Paris, 1786, *in*-12.

RÉPONSE

DE GALATÉE A DES VERS DE M. DE FONTANES.

Le curé de notre village
Nous répète souvent qu'une bergère sage
Ne doit point écouter les propos enchanteurs
De ces beaux messieurs de la ville.
Ce langage leur est facile,
Dit-il; gardez-vous bien de tous ces séducteurs:
Le doux parler, l'esprit, les manières gentilles,
Ils ont tout ce qu'il faut pour attraper les filles.
Notre curé dit vrai, vous me le prouvez bien.
Vos vers seront toujours gravés dans ma mémoire ;
Mais jamais je ne croirai rien
De ce qu'ils disent à ma gloire.
J'aimerais à vous voir habitant de nos bois;
Mais je craindrais que ma musette
Ne pût accompagner votre brillante voix.
Mon père dit que la trompette
Célèbre dans vos mains les héros et les rois.
Et que votre muse savante,
Expliquant en beaux vers d'utiles vérités,
Embellit la raison, et, toujours triomphante,
Prouve que tout est bien (1), du moins quand vous chantez.

---

(1) Tout le monde connaît la traduction que M. de Fontanes a faite, en beaux vers français, de l'ESSAI SUR L'HOMME, de Pope, in-12.

En myrtes seulement notre vallon fertile
Produit peu de lauriers ; vous devez vivre ailleurs.
Nous vous applaudirons, de notre obscur asile ;
Et, quand nous irons à la ville,
Je vous apporterai des couronnes de fleurs.

AU MÊME.

Vous me louez, et je vous loue ;
Un pareil commerce est fort doux ;
Mais les méchans et les jaloux
Pourraient fort bien, je vous l'avoue,
Tant soit peu se moquer de nous.
Critiquez-moi plutôt, de peur que l'on ne pense
Que j'aime par reconnaissance
Le talent dont le ciel a voulu vous douer.
J'aime mieux renoncer, d'une âme généreuse,
A votre louange flatteuse,
Qu'au doux plaisir de vous louer.

A MADAME DE....

En lui envoyant un exemplaire de NUMA.

J'AI voulu dans ce faible ouvrage,
Présenter la vertu sous les traits les plus doux :
J'aurais dû peindre votre image,
Et je sens qu'Anaïs est encor loin de vous.
Aussi modeste et plus habile,
Mieux qu'elle vous savez régler tous nos désirs :
Ce qui coûte à son cœur pour le vôtre est facile ;
Et ses devoirs sont vos plaisirs.

A MADAME GONTHIER,

Après lui avoir vu jouer LA MÈRE CONFIDENTE.

QUE j'aime à t'écouter, quand d'un accent si tendre
Tu dis que la vertu fait seule le bonheur !
Ton secret pour te faire entendre,
C'est de laisser parler ton cœur.
Mais, en blâmant l'amour, ta voix trop séduisante
Vers l'amour, malgré moi, m'entraîne à chaque instant ;
Et depuis que j'ai vu LA MÈRE CONFIDENTE,
J'ai grand besoin d'un confident.

RÉPONSE

A une lettre anonyme d'une demoiselle de 18 ans.

Vous daignez lire mes romans,
Vous désirez de me connaître;
Mais à vos yeux de dix-huit ans
Je risquerais trop à paraître.

Moins fortuné que mes héros,
Je n'en aurais que la constance;
Et je souffrirais tous leurs maux,
Sans espérer leur récompense.

En m'écrivant, du nom d'ami
Votre aimable bonté m'honore;
En vous lisant, j'ai pressenti
Qu'il me faudrait un titre encore.

Pour punir ma témérité,
Vous fuiriez l'auteur et l'ouvrage;
Mes vers perdraient votre suffrage,
Mon cœur perdrait sa liberté.

POUR LE PORTRAIT DE CARLIN.

Il jouit du rare avantage
De conserver toujours ses amis, ses talens:
Son hiver reproduit les fleurs de son printemps;
Il est ce qu'il était: les Grâces n'ont point d'âge.

ÉPITAPHE

DE MA BONNE CHIENNE.

Ci gît Diane. O vous que le sort a fait naître
Pour aimer et servir, prenez ses sentimens.
Fidèle à ses devoirs jusqu'aux derniers momens,
Elle est morte à la chasse en regardant son maître.

LE PONT DE LA VEUVE. [1]

ROMANCE.

De la mère la plus tendre
Je vais chanter les malheurs :
Bons fils, venez sur sa cendre
Répandre avec moi des pleurs ;
Vous qui, toujours en alarmes,
Vivez pour vos seuls enfans,
Bonnes mères, que vos larmes
Se mêlent à mes accens.

---

(1) Le sujet de cette romance est un fait arrivé dans le royaume de Valence. A trois quarts de lieue de S. Philippe, sur la route de Valence à Alicante, on passe le Pont de la Veuve, et tous les habitans du pays savent l'anecdote qui l'a fait bâtir.

Au royaume de Valence
Une veuve avait un fils;
Amour, bonheur, espérance,
Sur lui s'étaient réunis.
Jeune, riche, aimable et belle,
A l'hymen se refusant,
Peut-on aimer, disait-elle,
Un autre que son enfant?

Un beau tournois dans Valence
Attirait maint chevalier;
L'enfant meurt d'impatience
D'y montrer son beau coursier.
Sa mère y consent, et pleure,
Et lui dit en l'embrassant :
Si tu ne veux que je meure,
Ne sois pas trois jours absent.

L'enfant part avec sa suite :
Bientôt il trouve un torrent;
Son coursier l'y précipite,
Les flots emportent l'enfant.
Pour le ramener à terre
Efforts et secours sont vains.
Ah! trop malheureuse mère,
C'est toi surtout que je plains!

Un saint pasteur va chez elle
Pour l'instruire de son sort;
A cette âme maternelle
Il donne le coup de mort.

Elle demeure accablée
Par l'excès de ses douleurs;
Sa vue est fixe et troublée,
Et ses yeux n'ont point de pleurs.

SANS proférer une plainte,
Renfermant tout dans son cœur,
Enfin d'une voix éteinte
Elle dit au saint pasteur :
J'irai bientôt, je l'espère,
Près de ces funestes eaux;
Vous m'y conduirez, mon père,
J'y trouverai le repos.

LA, que ma fortune entière
D'un pont devienne le prix,
A l'endroit de la rivière
Où j'ai perdu mon cher fils :
Et qu'au moins dans ma misère
Ce pont trop tard élevé
Préserve toute autre mère
Du malheur que j'éprouvai.

JE veux qu'on porte ma bière
Parmi ces tristes roseaux,
Qu'on la couvre d'une pierre
Où l'on gravera ces mots :
« Dans cette demeure affreuse
« De mon corps sont les débris;
« Mais mon âme, plus heureuse,
« Mon âme est avec mon fils. »

Elle dit, et tombe morte.
On suivit sa volonté :
Près du torrent on la porte ;
Un pont s'élève à côté.
Ce pont, non loin de Valence,
Se fait encore admirer :
On le traverse en silence,
Et jamais sans y pleurer.

LE NOVICE DE LA TRAPPE.

ROMANCE.

Lainval aimait Arsène,
Et ne put l'obtenir.
Traînant partout sa chaîne,
Il cherchait à mourir.
A la Trappe il espère
Terminer son ennui :
Il entre au monastère ;
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire,
Qu'il reçoit à genoux,
L'abbé lui dit : Mon frère,
Quel nom porterez-vous ?
Ah ! qu'on m'appelle Arsène,
Ce nom qui fit mon sort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort.

Frère Arsène est novice,
Et sert d'exemple à tous;
Discipline et cilice
Lui paraissent trop doux.
Pour éteindre sa flamme,
Il fait de vains efforts :
On ne guérit point l'âme
En déchirant le corps.

Il s'écoule une année
Sans qu'il soit plus heureux.
Enfin vient la journée
De prononcer ses vœux :
Il hésite, il chancelle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur sera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

Le désespoir l'emporte;
Mais, dans l'instant fatal,
Un homme est à la porte
Qui demande Lainval.
On le refuse. Il crie :
Lainval, mon doux ami,
Ton amante chérie
Vient t'arracher d'ici.

Au fond du monastère
Cette voix retentit;
Du pied du sanctuaire
Le frère l'entendit.

Il court, hors de lui-même,
A des accens si doux;
Il voit l'objet qu'il aime,
Et tombe à ses genoux.

Son amante adorée
Lui présente la main;
Le ciel l'a délivrée
D'un tuteur inhumain.
Ce couple qui s'adore
Fuit loin de ce séjour :
Toux deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

COUPLETS

A madame la duchesse d'Orléans et à monseigneur le prince Henri de Prusse, assistant ensemble à un spectacle de société.

Sur l'air du vaudeville de la Rosière.

Que de ce beau jour à jamais
La mémoire soit honorée!
Il offre à nos yeux satisfaits
Le dieu Mars assis près d'Astrée.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'UN fait admirer ses exploits,
Et rien ne résiste à ses armes,
L'autre nous fait chérir ses lois,
Et rien ne résiste à ses charmes.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'ESPRIT de l'un sait tout charmer,
Au Parnasse il vaincrait encore;
Le cœur de l'autre sait aimer,
C'est son secret pour qu'on l'adore.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

LEUR front modeste s'est baissé
Quand on a joint leurs noms ensemble;
L'un se croit par l'autre effacé,
Dès qu'un même lieu les rassemble.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

A MADAME L. M. D. M.

Couplets chantés par ses enfans le jour de S. Louis, sa fête.

Sur l'air : *Triste raison, etc.*

VOTRE patron, bien moins tendre qu'austère,
Gagna le ciel en quittant ses parens ;
Ah ! puissiez-vous ne trouver au contraire
Le paradis qu'au sein de vos enfans !

SI vous l'aviez suivi dans son voyage,
Quand de l'Égypte il courait les déserts,
Loin d'y trouver comme lui l'esclavage,
Les Sarrasins auraient brigué vos fers.

A SON retour, par de belles sentences,
Du peuple franc il respecta les droits ;
L'esprit à peine entend ses ordonnances,
Le cœur suffit pour comprendre vos lois.

HYMNE A L'AMITIÉ.

FILLE du ciel, source sacrée
Des plaisirs les plus doux, des devoirs les plus saints,
C'est aux premiers malheurs qu'ont soufferts les humains
Que tu volas vers eux de la voûte éthérée.
Consumé de douleurs, accablé de travaux,
L'homme allait accuser la céleste sagesse :
Tu vins secourir sa faiblesse,
Ses biens surpassèrent ses maux.

L'ORPHELIN qui pleure sa mère,
Le jeune époux qui voit à peine en ses beaux jours,
Mourir le chaste objet de ses pures amours,
Auprès de ce cercueil va finir sa carrière.
Il lui reste un ami : cet ami dans son cœur
Fait lentement couler un baume salutaire;
Il vient partager sa misère,
Il en est le consolateur.

LE mortel à qui la fortune
Vendit si chèrement ses trompeuses faveurs,
Solitaire au milieu de ses nombreux flatteurs,
Prodigue ses trésors à leur foule importune.
Il cherche l'amitié : c'est vers son doux lien
Qu'il tourne ses désirs, et non son espérance;
Il en achète l'apparence;
Pour lui ton nom seul est un bien.

AU sein même de la victoire,
Tu charmes le guerrier, qui, dans le champ de Mars
D'un peuple de héros guidant les étendards,
Cueille à la liberté les palmes de la gloire.
Par ses frères vainqueurs lorsqu'il se sent presser,
Des larmes qu'il répand son courage s'honore;
Mais ses pleurs sont plus doux encore
Quand son ami vient l'embrasser.

LE sage dans la solitude,
Libre des passions, dégagé de tout soin,
S'applaudit de sentir l'impérieux besoin
De mêler tes plaisirs aux douceurs de l'étude.

Par toi contre la mort ses sens plus affermis
Des horreurs du trépas soutiennent mieux la vue;
Socrate buvant la ciguë
Sourit à ses jeunes amis.

Le saint amour de la patrie
Par tes divines lois est encore épuré.
Contemplez des amis le bataillon sacré
De l'oppresseur des Grecs affrontant la furie;
Accablés, non vaincus, après un long effort,
Ils meurent.... Voyez-les couchés sur la poussière:
Chacun tient la main de son frère,
Aucun d'eux n'a senti la mort.

Ainsi ta douce et vive flamme
Ajoute à la sagesse, augmente la valeur,
L'innocence et la paix, la force et le bonheur
Accourent à ta voix s'emparer de notre âme.
Relevant les humains par le vice abattus,
Jusqu'au plus haut du ciel avec eux tu t'élances;
Tes devoirs sont des récompenses,
Et tes plaisirs sont des vertus.

LETTRE A M. L. C. D. S. E.

Du château d'Anet, le 3 mai 1779.

Je suis chargé, mon cher pasteur, au nom de tous les habitans d'Anet, de vous adresser des plaintes sur votre départ précipité. Nous sommes tous fâchés contre vous. Le peu de jours que vous avez passés ici va rendre moins agréables ceux que nous devons y passer encore; et à présent que vous n'y êtes plus, nous aimerions mieux que vous n'y fussiez pas venu : car le plaisir ressemble à ce livre de l'Apocalypse qui était si doux dans la bouche, et si amer quand il était mangé.

Depuis votre départ, les bergers de nos bois
Aux sons du chalumeau n'accordent plus leur voix;
On n'entend plus chanter la tendre Philomèle;
Le printemps est fini; déjà la fleur nouvelle,
Qui de l'amant de Flore annonçait le retour,
Se fane et va mourir sans avoir vu le jour.

Si j'osais vous parler de notre prince, je vous dirais qu'il n'est pas le moins chagrin de votre absence; et cela seul vous rend inexcusable.

Quoi! vous quittez sans murmure
D'Anet le charmant séjour,

Ce vallon où la nature
Epuise ses trésors pour contenter l'amour !
Vous fuyez sans regret un prince qui vous aime,
Qui sait fixer ici le volage bonheur,
Et veut déposer sa grandeur
Pour être chéri pour lui-même;
Qui se plaît à marquer chaque jour d'un bienfait;
Et dont l'esprit toujours aimable
Egaie avec douceur les propos de la table,
Et sait parler de tout, hors du bien qu'il a fait.

Heureusement pour vous, mon cher pasteur, nous savons votre secret; et, quoique nous y perdions, il faut vous en aimer davantage :

La voix des malheureux vous appelle à Paris :
Vous y courez leur tendre une main secourable;
Et, quittant pour eux vos amis,
Vous aimez encor mieux être utile qu'aimable.

Je finis ma lettre, car je l'avais commencée avec le projet de vous faire des reproches, et je ne sais comment il arrive que je ne puis vous parler que de mon respectueux et très tendre attachement.

L'ÉOCADIE,

Anecdote Espagnole imitée de CERVANTES.

UNE nuit d'été, par un beau clair de lune, vers les onze heures à peu près, un pauvre vieux gentilhomme revenait de se promener hors de la ville de Tolède avec sa femme, dont il tenait le bras, sa fille âgée de seize ans, et une servante qui composait tout son domestique. Ce vieux gentilhomme, indigent et vertueux, s'appelait don Louis; sa femme, dona Maria; sa fille, dont la figure était céleste, et dont l'âme était encore plus belle, se nommait Léocadie.

Dans le même instant sortait de la ville, pour aller à la promenade, un cavalier de dix-huit ans appelé Rodolphe, qui se croyait dispensé d'avoir des mœurs parce qu'il avait de la noblesse et de la fortune. Il venait de quitter la table; il était environné de ses compagnons de débauche, échauffés comme lui par le vin. Bientôt cette troupe bruyante se trouva vis-à-vis du vieux don Louis et de sa famille : c'était la rencontre des loups et des brebis.

Les jeunes gens s'arrêtèrent en regardant d'une manière insolente la bonne mère et sa

fille. L'un d'eux embrasse la servante, le vieux gentilhomme veut dire un mot, il est insulté : sa main tremblante tire son épée; Rodolphe en riant le désarme, saisit la jeune Léocadie; l'enlève dans ses bras, et fuit avec elle vers la ville, escorté de ses coupables amis.

Tandis que le vieux don Louis faisait des imprécations contre sa faiblesse, que dona Maria jetait des cris, et que la servante s'arrachait les cheveux, la malheureuse Léocadie était évanouie dans les bras de Rodolphe, qui, parvenu jusqu'à son hôtel, ouvre une porte secrète, congédie ses amis, et gagne son appartement avec sa victime. Il entre sans lumière, sans être vu de ses valets : il s'enferme dans sa chambre; et, avant que Léocadie ait repris ses sens, il consomme le plus grand crime que puissent faire commettre l'ivresse et la brutalité.

Rodolphe, après avoir satisfait ses désirs infâmes, demeura un moment indécis sur le parti qu'il avait à prendre : il éprouvait sans doute un sentiment de remords, lorsque Léocadie revint à elle. La plus profonde obscurité régnait dans l'appartement. Elle soupire, elle tremble, et s'écrie d'une voix faible : Ma mère! ma mère, où êtes-vous ? Mon père! répondez-

moi. .. où suis-je? quel est ce lit?... O Dieu! ô mon Dieu! m'avez-vous abandonnée? Quelqu'un m'entend-il?... Suis-je dans mon tombeau?.. Ah! malheureuse!... plût au ciel!...

Dans ce moment Rodolphe saisit sa main; l'infortunée jette un cri perçant, s'échappe avec précipitation, et va tomber à quelques pas. Rodolphe la suit. Alors, à genoux, avec des sanglots, avec un accent lamentable : O vous, lui dit-elle, qui que vous soyez, vous qui avez causé tous mes maux, vous qui venez de me rendre la plus malheureuse et la plus méprisable des créatures, s'il reste dans votre âme le moindre sentiment d'honneur, si vous êtes capable de la moindre pitié, je vous supplie, je vous conjure de m'ôter la vie; vous n'avez que ce seul moyen de réparer le mal que vous m'avez fait. Au nom du ciel, au nom de tout ce que vous aimez, si vous aimez quelque chose, égorgez-moi. Vous le pouvez sans courir le moindre péril : nous sommes sans témoins, personne ne saura votre crime; il sera moins grand que celui que vous avez commis; et je crois, oui, je crois que je vous pardonnerai tout, si vous m'accordez cette mort devenue ma seule ressource.

En disant ces mots elle se traînait sur le

carreau pour embrasser les genoux de Rodolphe.

Rodolphe, sans lui répondre, sortit de la chambre, ferma la porte sur lui, et courut sans doute s'assurer que personne dans sa maison ou dans la rue ne pourrait s'opposer au dessein qu'il méditait.

Aussitôt qu'il est sorti, Léocadie se lève, s'approche des murailles, cherche avec ses mains, et trouve une fenêtre qu'elle ouvre pour se précipiter. Une forte jalousie l'en empêche; mais la lune, dans son plein, pénètre par la jalousie et vient éclairer l'appartement. Léocadie demeure immobile, en proie à ses réflexions, et, regardant autour d'elle, examine avec soin cette chambre, observe les meubles, regarde les tableaux, la tapisserie, découvre sur un oratoire un crucifix d'or, s'en empare, et le cache dans son sein. Ensuite refermant la fenêtre, elle attend dans l'obscurité le barbare qui doit décider de son sort.

Rodolphe ne tarde pas à revenir : il était seul, et toujours sans lumière. Il s'approche de Léocadie, lui bande les yeux avec un mouchoir, la prend par la main sans lui dire une seule parole, sans qu'elle ose prononcer un mot, la fait sortir de la chambre, descend avec elle dans la rue, fait plusieurs tours et

détours, arrive près de la grande église, quitte le bras de l'infortunée, et s'enfuit précipitamment.

Léocadie fut quelque temps sans oser ôter le mouchoir qui lui couvrait les yeux. Enfin, n'entendant plus le moindre bruit, elle le détache, et porte ses regards autour d'elle. Se voyant seule près de la grande église, qu'elle reconnut, son premier mouvement fut de tomber à genoux, et d'adresser à Dieu une prière fervente. Sa prière achevée, elle se lève, et gagne en tremblant la maison de don Louis.

Ce malheureux père, avec son épouse désolée, pleurait sa fille dans ce moment. Il entend frapper, il court à la porte, ouvre, voit Léocadie, et s'élance à son cou en poussant un cri de joie.

La mère accourt à ce cri, elle se précipite dans les bras de sa fille; tous deux l'embrassent et lui parlent à la fois; tous deux l'appellent leur enfant chéri, leur unique joie, le seul soutien de leurs vieux jours; tous deux, en la baignant de pleurs, multiplient les questions, et ne lui donnent pas le temps d'y répondre.

La triste Léocadie, après s'être livrée à de si tendres transports, se jette aux genoux de

son père, et, les yeux baissés, la rougeur sur le front, raconte tout ce qui était arrivé. Elle put à peine achever ce récit.

Le vieux don Louis la relève et la presse contre son sein : Ma chère fille, lui dit-il, le déshonneur n'est que dans le crime, et tu n'en as point commis. Interroge ta conscience; peut-elle te reprocher la moindre parole, la moindre action, la moindre pensée? Non, ma fille, tu es toujours la même, tu es toujours ma sage Léocadie; et mon cœur paternel t'estime, te respecte, te vénère peut-être plus qu'avant ton malheur.

Léocadie, soulagée par ces paroles, ose lever les yeux vers son père : elle lui montre le crucifix qu'elle avait emporté dans l'espoir qu'il pourrait un jour lui servir à reconnaître son ravisseur. Le vieillard regarde long-temps ce crucifix, sur lequel tombaient ses larmes : O mon Dieu, lui disait-il, que votre justice éternelle daigne me faire connaître le barbare qui m'a outragé dans la moitié la plus chère de moi-même, qu'elle daigne l'offrir à mes yeux; et, malgré mes cheveux blancs, malgré ma faiblesse, je suis sûr de laver mon outrage dans son coupable sang!

Les transports de don Louis redoublent la douleur de Léocadie; sa bonne mère l'apaise,

arrache le crucifix au vieillard, et celui-ci oublie sa colère pour aller de nouveau consoler sa fille.

Après quelque temps donné aux larmes, la malheureuse Léocadie semblait goûter un peu de calme : elle ne sortait jamais de sa maison; il lui semblait que tout le monde aurait lu son outrage sur son front. Hélas! elle eût bientôt des motifs plus cruels de se cacher.

Léocadie s'aperçut qu'elle était enceinte; et son père et sa mère purent à peine obtenir d'elle qu'elle ne se laissât pas mourir. Elle fut plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture; enfin, pour l'amour de ses parens et par respect pour son état de mère, elle consentit à supporter ses maux.

Dès que le terme approcha, don Louis et sa femme louèrent une petite maison de campagne où ils se rendirent sans domestiques : ils ne voulurent pas même appeler de sage-femme; ce fut dona Maria qui en tint lieu. Avec son unique secours, Léocadie mit au monde un garçon plus beau que le jour. Don Louis le porta sur les fonts de baptême, où il lui donna son nom. Bientôt la mère fut rétablie; et sa tendresse pour son fils fut si vive, la vue de cet enfant devint si nécessaire à son existence, qu'on résolut de garder dans la

maison le petit Louis, en le faisant passer pour un neveu du vieillard.

Ils revinrent tous à Tolède, où personne ne s'était douté du motif de leur absence. L'aventure de Rodolphe n'avait fait aucun éclat; il était parti peu de temps après pour Naples : et Léocadie, respectée, aimée de tout le monde, jouissait du bonheur de l'état maternel et de tous les honneurs de l'état de fille.

Cependant le petit Louis croissait et devenait tous les jours plus aimable et plus charmant. Son esprit, ses grâces devançaient son âge, qui n'était encore que de sept ans, lorsqu'un jour où il devait y avoir un grand combat de taureaux, cet enfant se mit à la porte de la maison de sa mère pour voir passer les jeunes cavaliers qui allaient combattre. Il était seul; il voulut traverser la rue pour voir une troupe de jeunes gens qui venait de l'autre côté : dans le moment un de ces étourdis, emporté par son cheval, vient au grand galop, et passe sur le corps du petit Louis. Le pauvre enfant reste étendu sur le pavé, jetant des cris, perdant beaucoup de sang d'une plaie que le fer du cheval lui avait faite à la tête. Le peuple s'amasse et s'écrie. Tout à coup un cavalier vénérable, suivi de beaucoup de valets, qui passait pour aller aux courses, voit cet

enfant, court à lui, le prend dans ses bras, le baise, le caresse, essuie le sang qui couvrait son visage, envoie un de ses gens chercher le meilleur chirurgien de la ville; et, perçant la foule qui l'environnait, il emporte l'enfant chez lui.

Pendant ce temps, don Louis, sa femme et sa fille, avaient appris l'accident. Léocadie, comme une insensée, courait déjà dans la rue en criant, en demandant son fils. Son père la suivait à peine, et lui recommandait en vain de ne pas l'appeler son fils. Tout le monde les plaignait, et leur indiquait le chemin qu'avait pris le vieux cavalier. Ils courent, ils volent à sa maison; ils montent en jetant des cris jusqu'à la chambre où l'enfant était déjà entre les mains du chirurgien. Léocadie arrive la première, se précipite vers lui, le presse, le serre contre son cœur, le baigne de douces larmes, et demande à voir sa blessure. L'aimable enfant, qui pleurait encore, se met à sourire en voyant sa mère; il la caresse, il l'assure qu'il n'a point de mal. Le chirurgien visite la plaie, et ne la trouve pas dangereuse: Léocadie se le fait répéter cent fois, tandis que don Louis et sa femme rendent grâce au vieux cavalier, lui disent que cet enfant est

leur petit neveu, et cherchent à excuser l'amour extrême que leur fille montre pour lui.

Enfin, lorsque Léocadie eut bien embrassé le petit Louis, lorsqu'elle fut bien certaine qu'il n'y avait aucun danger pour sa vie, elle s'assied au chevet du lit, et jette les yeux sur cette chambre.

Quelle est sa surprise en reconnaissant les mêmes meubles, les mêmes tableaux qu'elle avait observés au clair de la lune! Elle revoit le même oratoire sur lequel elle avait pris le crucifix; la tapisserie est la même, rien n'est changé dans l'appartement: Léocadie ne peut douter qu'elle ne soit dans la maison, dans la chambre où la conduisit son ravisseur.

A cette vue, elle demeure interdite, la pâleur couvre son visage, une vive rougeur lui succède, elle tombe sans connaissance. On s'empresse, on la secourt, on la ramène chez elle: on veut y rapporter l'enfant; mais le vieux cavalier s'y oppose, il demande, il supplie qu'on le lui laisse jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Don Louis, occupé de sa fille, cède aux instances du vieux cavalier, et retourne dans sa maison avec sa femme et Léocadie.

A peine furent-ils seuls, que Léocadie leur déclara ce qu'elle avait vu, et les assura que

cette maison était celle de son ravisseur. Don Louis court sur-le-champ prendre des informations sur celui qu'il a tant d'intérêt de connaître : il savait déjà que le vieux cavalier s'appelait dont Diègue de Lara; il apprend bientôt qu'il a un fils unique nommé Rodolphe, que ce fils est à Naples depuis près de sept ans, et que son séjour en Italie l'a, disait-on, rendu aussi sage, aussi retenu, que jusqu'à son départ il avait été fougueux et déréglé. On ajoute que ce jeune homme est le plus beau, le plus aimable de la ville, et le meilleur parti de Castille.

Don Louis vient rapporter ces nouvelles à sa femme et à sa fille. On ne pouvait douter que ce Rodolphe ne fût celui qui avait déshonoré Léocadie; mais pouvait-on se flatter qu'il réparerait cet outrage en donnant la main à une personne, noble il est vrai, mais la plus pauvre de Tolède? Don Louis ne l'espérait pas, et méditait déjà la vengeance. Léocadie le supplia de lui laisser conduire toute cette affaire, et de ne s'en mêler que lorsqu'elle viendrait recourir à lui. Le vieillard eut de la peine à faire cette promesse; mais enfin il se rendit, et Léocadie fut plus tranquille.

Elle réfléchit mûrement sur le parti qu'elle avait à prendre. Son enfant était toujours

chez don Diègue, où ce bon vieillard lui prodiguait les soins les plus tendres. Sa blessure se guérissait; et sa mère, don Louis et sa femme passaient les journées près du convalescent.

Un jour que Léocadie était seule avec don Diègue, et que ce bon vieillard tenait dans ses bras le petit Louis, le baisait, le caressait, et parlait avec complaisance du sentiment si vif et si tendre qui l'attachait à cet enfant, Léocadie ne put retenir ses larmes, et voulut en vain les cacher. Don Diègue lui en demanda le sujet avec tant d'intérêt et d'amitié, qu'enfin Léocadie, les yeux baissés et avec des sanglots, lui raconta tout ce qui s'était passé dans sa maison, lui montra le crucifix, que don Diègue reconnut; et finissant par tomber aux pieds du vieillard : Votre fils m'a déshonorée, lui dit-elle, et j'embrasse vos genoux; votre fils m'a condamnée à l'opprobre et au malheur, et je ne puis m'empêcher de vous aimer comme le père le plus tendre.

Le petit Louis, qui voit pleurer Léocadie, tombe lui-même aux genoux de don Diègue, lui tend les bras, et lui demande de ne pas affliger sa bonne amie; c'est ainsi qu'il appelait sa mère.

Don Diègue ne put résister à ce touchant

spectacle : il relève en sanglotant Léocadie et son fils, il les serre dans ses bras, et leur jure que jamais Rodolphe n'aura d'autre épouse que Léocadie.

Dès le jour même il écrit à son fils de revenir à Tolède, où il lui avait trouvé un mariage convenable. Rodolphe part, arrive chez son père. Il était convenu que Léocadie, don Louis et sa femme ne se trouveraient pas chez don Diègue à l'instant où Rodolphe arriverait.

Après les premiers momens donnés au plaisir de se revoir, don Diègue parle à Rodolphe du mariage qu'il avait, disait-il, arrêté pour lui. Il s'étend sur les richesses de la future épouse, et finit par lui montrer un portrait épouvantable qu'il avait fait faire à ce dessein. Rodolphe recula d'horreur, et voulut représenter à son père qu'il lui serait impossible d'aimer une pareille femme. Mais don Diègue, d'un ton sévère, lui répondit que la fortune était le seul point qu'il fallait envisager dans le mariage. Alors Rodolphe, avec beaucoup d'éloquence, déclama contre ce principe, rappela tous les malheurs qu'il avait causés, ajoutant qu'il n'avait jamais demandé au ciel que de trouver une épouse sage et belle dont

il pût faire la fortune, et près de laquelle il trouvât le bonheur.

Don Diègue, dissimulant sa joie, feignait de combattre l'avis de son fils, quand on annonça Léocadie, sa mère et le petit Louis, qui venaient souper chez don Diègue.

Jamais Léocadie n'avait été si belle : il semblait que, par une permission divine, sa grâce et sa beauté fussent dans tout leur éclat. Elle éblouit les yeux de Rodolphe, qui demande avec empressement quelle est cette charmante personne. Son père ne fait pas semblant de l'entendre, court aux deux dames, et s'aperçoit avec douleur que le visage de Léocadie se couvrait d'une pâleur mortelle, que ses mains tremblaient dans les siennes, et que la vue de Rodolphe allait lui ôter l'usage de ses sens. Malgré ses efforts, malgré son courage, la sensible Léocadie tombe bientôt sans mouvement, et Rodolphe court à son secours avec une ardeur, avec un intérêt qui charment le bon vieillard.

Enfin elle revient à elle : on se met à table; et, pendant tout le souper, les yeux de Rodolphe ne quittent point Léocadie. Elle le voit, et baisse les siens : elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit a une grâce touchante et une empreinte de mélancolie qui ajoutent en-

core au charme que Rodolphe trouve à l'entendre. Le petit Louis, placé près de son père, le regardait sans cesse involontairement, lui parlait, le caressait; et, s'attirant son attention et son amitié, il faisait dire à Rodolphe que le père d'un tel enfant devait s'estimer bien heureux.

On sort de table. Rodolphe, épris des charmes de Léocadie, tire son père en particulier, et lui dit d'un ton respectueux, mais décidé, que rien ne pourra le forcer à épouser celle dont il a vu l'horrible portrait. Il le faudra pourtant, répond le vieillard, à moins que tu ne préfères cette jeune et noble personne avec qui tu viens de souper. Ah! Dieu! s'écria Rodolphe, je serais le plus heureux des hommes si elle daignait accepter ma main!..... Et moi le plus heureux des pères, si mon fils, par cet hyménée, réparait le crime dont il s'est souillé!

Alors il raconte à Rodolphe tout ce qu'il sait; et tirant de son sein le crucifix d'or: Voilà, mon fils, lui dit-il, voilà le témoin et le juge de l'horrible attentat que vous avez commis; voilà celui qui ne vous le pardonnera que lorsque Léocadie vous l'aura pardonné.

Rodolphe écoute, rougit, et court se jeter

aux pieds de Léocadie. J'ai mérité votre haine et votre mépris, s'écrie-t-il ; mais si l'amour le plus respectueux, si le repentir le plus vrai sont dignes de quelque grâce, ne me refusez pas la mienne. Songez qu'un mot de votre bouche va me rendre pour jamais le plus vil, le plus malheureux des hommes, ou le plus tendre et le plus heureux des époux.

Léocadie le regarde un moment en silence avec des yeux remplis de larmes ; puis se tournant vers le petit Louis, elle le prend dans ses bras, et le porte dans ceux de son père : Voilà ma réponse, dit-elle avec une voix entrecoupée : puisse cet enfant vous donner autant de bonheur que vous avez causé de peine à sa mère !

Aussitôt on envoie chercher un prêtre, un alcade et deux témoins : cet heureux hymen est terminé le soir même ; et Rodolphe, rendu pour toujours à la vertu, éprouva qu'il n'est de bonheur que dans un amour légitime.

FIN.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES EN VERS.

IMITATIONS ET TRADUCTIONS.

PIÈCES FUGITIVES.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES
DE FLORIAN.

NOUVEAUX-MÉLANGES.

En conséquence du Décret Impérial du premier germinal an XIII, relatif aux droits des propriétaires d'Ouvrages posthumes, je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout contrefacteur et débitant d'éditions contrefaites des OEuvres posthumes de Florian, qui sont : *Guillaume Tell*, *Éliezer*, *Don Quichotte*, *les Nouveaux Mélanges*, et *la Jeunesse de Florian*, ou *Mémoires d'un jeune Espagnol*.



Les gens d'Amrou enlèvent Amela

NOUVEAUX MÉLANGES

DE POESIE

ET DE LITTÉRATURE.

PAR FLORIAN.

On peut donner du lustre a leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
LA FONT. II, I.



PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,
rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.
M. DCCC. XII.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Plusieurs des pièces dont se compose ce recueil de Nouveaux Mélanges auraient pu être réparties parmi les autres volumes contenant des ouvrages analogues, les pièces dramatiques avec le théâtre, et ainsi des autres; mais on a préféré continuer de les imprimer séparément pour la commodité des personnes qui, ayant acquis plus ou moins de volumes de toute autre édition antérieure, voudraient se compléter avec celle-ci.

L'ENFANT D'ARLEQUIN,

PERDU ET RETROUVÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

IMITÉE DE L'ITALIEN.

AVERTISSEMENT.

Tout le monde connaît le fameux Canevas des Italiens, intitulé *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. J'ai toujours regretté que M. Goldoni, auteur de ce sujet si intéressant, n'ait pas pris la peine de le dialoguer et d'en faire une véritable comédie. Il est vrai que ce célèbre auteur, riche déjà de tant d'ouvrages, a pu négliger d'en acquérir un de plus.

J'ai osé essayer ce que j'aurais voulu qu'il eût fait. Je me suis permis quelques changemens au fonds de la pièce; j'ai donné, par exemple, un autre motif à la jalousie d'Arlequin que l'horoscope d'un astrologue. J'ai totalement supprimé tout ce qui n'avait pas rapport aux amours de Silvia et de Camille. Il était tout simple que, ne me sentant pas les talens de l'auteur du Canevas, je fisse tous mes efforts pour simplifier mon action.

Je n'ignore pas combien il est dangereux de traiter un sujet déjà connu. Si l'on réussit, tout ce que l'on applaudit était dans le premier ouvrage ; si l'on échoue, tous les défauts que l'on critique vous appartiennent à vous seul. Cette vérité n'est pas encourageante, mais elle ne peut arrêter que l'homme qui a plus d'amour-propre que de véritable amour pour son art.

PERSONNAGES.

PANDOLFE, riche négociant de Bergame.
SILVIA, fille de Pandolfe.
LELIO, amant de Silvia.
ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
CAMILLE, femme d'Arlequin.
SCAPIN, valet de Pandolfe.
TRIVELIN, valet de Lelio.

La scène est à Bergame.

L'ENFANT D'ARLEQUIN PERDU ET RETROUVÉ, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la promenade de Bergame; l'on voit des deux côtés des arbres et des maisons. Celle d'Arlequin doit être sur une petite colline dominant le cours. Arlequin en sort, tenant dans ses bras un enfant au maillot. Cet enfant doit avoir à la tête un ruban bleu céleste.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul; il parle à l'enfant.*

Allons, paix, taisez-vous : vous faites un tapage terrible, il n'y a que pour vous à parler. Je vous ordonne de vous taire; je suis votre père, moi, et vous devez m'obéir. Croyez-vous qu'il soit beau de toujours crier, de toujours dire la même chose? Vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant de quatre jours. Songez, monsieur, que demain vous aurez

trois semaines ; à cet âge-là, il n'est plus permis de faire l'enfant. Devenez raisonnable, entendez-vous ; réfléchissez avant de parler..... tenez, il ne dit plus rien, il réfléchit. Oh! il n'y a rien de tel que de parler raison aux enfans ; j'ai toujours eu ce principe-là, moi ; aussi vous voyez comme il est docile. Allons, assieds-toi sur mes genoux. *(Il s'assied par terre et pose son enfant sur ses genoux.)* La, sois sage, et causons. *(Camille sort de la maison, et voyant Arlequin avec son fils, elle sourit et vient se mettre tout doucement derrière Arlequin, de manière qu'elle est tout près de lui, sans pouvoir en être aperçue.)*

SCÈNE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *sans voir sa femme.*

COMME il est joli ! il ressemble à sa mère : il fait bien ; s'il m'avait demandé mon avis sur une ressemblance, je lui aurais indiqué celle-là L'aimes-tu bien ta maman ?

CAMILLE, *contrefait sa voix.*

Oui, papa.

ARLEQUIN, *lazzi.*

Oh oh ! il parle ! il répond ! à trois semaines !....... ce sera un prodige. Comment !

tu parles ! dis-moi donc bien vite si tu aimes ton papa.

CAMILLE, *avec sensibilité.*

Oh ! oui, papa.

ARLEQUIN *l'embrasse.*

Tu es charmant, tu parles déja comme ta mère ; tu as même beaucoup de sa voix. Ah çà, écoute : c'est sûrement moi qui t'ai enseigné à parler, car ta première parole a été que tu aimais bien ta maman ; c'est moi qui t'ai appris cela.

CAMILLE, *elle embrasse son mari.*

Oui, mon bon ami, et.....

ARLEQUIN.

Ah ! si tu viens écouter mes conversations avec mon fils, je ne pourrai donc jamais avoir rien de particulier avec lui. Que diable ! on croit être seul, et point du tout, l'on vous épie. *(Il se relève.)*

CAMILLE, *riant.*

Pourquoi choisis-tu la promenade publique pour dire des secrets à ton fils ?

ARLEQUIN.

Je serais bien resté chez nous ; mais cet enfant criait, tu dormais, j'ai eu peur qu'il ne t'éveillât, je l'ai porté ici : je ne savais pas ce qu'il avait à crier, c'est qu'il voulait causer avec moi.

CAMILLE.

Il t'a dit des choses bien raisonnables.

ARLEQUIN.

Bah, raisonnables ! il m'a dit des choses tendres, cela vaut mieux.

CAMILLE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il est fort avancé pour son âge ; mais dans la famille des Arlequins nous venons au monde tout savans : cela est si vrai, que nous ne prenons jamais la peine de rien apprendre ; aussi je ne veux pas que nous le tourmentions pour son éducation. Non, mon ami, sois tranquille, je veux que tu ries aussitôt que les autres pleurent, et pourvu que tu sois un honnête homme et que tu aimes bien tes parens, tu seras encore plus habile que beaucoup d'enfans plus grands que toi.... Mais il s'est endormi ; voilà ce que c'est que de leur faire des sermons ; je vais le rapporter dans son berceau ; viens, rentrons.

CAMILLE.

Encore un moment, mon cher Arlequin, il y a si long-temps que je suis renfermée.

ARLEQUIN.

Non, point du tout, tu n'es pas encore bien rétablie, tu pourrais prendre quelque froid, ce

froid-là me tuerait tout de suite; rentrons, rentrons.

CAMILLE.

Allons, tu sais bien que j'aime à t'obéir. *(Arlequin donne le bras à sa femme, et s'en va chantant* dodo, l'enfant dort : *dans l'instant arrive Silvia avec Scapin.*)

SCÈNE III.

SILVIA, SCAPIN.

SCAPIN.

Nous y voici, mademoiselle, et vous voyez là-bas la maison de la nourrice de monsieur votre fils.

SILVIA.

Quelle imprudence! comment, tu sais l'intérêt que nous avons à cacher cet enfant, et tu vas le mettre en nourrice à deux pas de chez moi, sur le cours encore, dans l'endroit le plus fréquenté de Bergame? et mon père, qui passe ici vingt fois par jour, comment veux-tu qu'il ne découvre pas.....

SCAPIN.

Mademoiselle, il n'en est que mieux caché, votre enfant. La meilleure des finesses, c'est de faire comme si l'on n'était pas fin; c'est

mon principe à moi ; et si j'habitais un pays de fripons, je crois que je me ferais honnête homme, pour être le mieux déguisé.

SILVIA.

Lelio ne vient point, je meurs d'impatience d'embrasser mon fils ; mais je veux l'attendre, j'aurai bien plus de plaisir à l'embrasser avec lui. Regarde donc, ne le vois-tu pas ? lui as-tu bien dit l'heure ?

SCAPIN.

Mon Dieu, mademoiselle, je la lui ai dite, votre billet la lui disait, il me l'a répétée au moins dix fois, il n'y a que l'horloge qui ne l'a pas dite encore.

SILVIA, *sans l'écouter.*

Je ne le vois point, Scapin ; sait-il bien que c'est ici ?

SCAPIN.

S'il le sait, mademoiselle ! il y vient plus de dix fois par jour, et c'est une des raisons qui nous ont fait choisir cet endroit. Les personnes qui auraient vu passer et repasser M. Lelio dans quelque rue détournée se seraient doutées de quelque chose : vos amours avec M. Lelio ont fait du bruit ; on sait que monsieur votre père s'est servi de toute son autorité pour vous empêcher de vous voir....

SILVIA.

Hélas! Lelio n'a jamais demandé qu'à m'épouser.

SCAPIN.

Et voilà justement ce que ne voulait point M. Pandolfe; ces négocians riches ne prennent point leurs gendres parmi les pauvres militaires; et si vous n'aviez pas pris le parti d'épouser secrètement M. Lelio, je vous réponds bien que jamais vous n'auriez été sa femme.

SILVIA.

C'est ma tante qui a tout fait : et cela n'empêche pas que l'idée d'avoir trompé mon père n'empoisonne tout mon bonheur.

SCAPIN.

Du courage, mademoiselle, et surtout de la prudence. Voici le moment où elle vous est plus nécessaire que jamais. Tout le monde a les yeux sur vous dans ce moment. Personne n'ignore que madame votre tante protégeait M. Lelio; on sait que vous venez de passer trois mois à la campagne chez cette tante : si malheureusement on venait à découvrir que M. Lelio prend soin d'un enfant de trois semaines, on devinerait qu'il est à vous. On se garderait bien de deviner que vous êtes mariée; l'on ne parlerait que de l'enfant, car on

dit le mal, même sans le penser, au lieu qu'on pense le bien sans le dire.

SILVIA.

Ah! le voici....

SCÈNE IV.

SILVIA, LELIO, SCAPIN.

SILVIA, *elle court à Lelio.*

Enfin, vous voilà, mon ami; ne me dites jamais l'heure à laquelle je dois vous voir. Cette heure-là est toujours plus lente que les autres.

LELIO.

Ma chère Silvia, je suis honteux de m'être fait attendre, mais si je n'avais été arrêté en chemin....

SILVIA.

As-tu besoin de te justifier? Allons vite embrasser notre fils, ce cher enfant que je n'ai pas vu depuis l'instant de sa naissance; allons.

LELIO.

Vous n'y pensez pas, mon amie; gardez-vous bien de paraître devant la nourrice, encore moins dans sa maison. Les caresses d'une mère se déguisent mal, Silvia, et le silence de ces gens-là tient toujours à si peu de chose!

SILVIA.

Hélas ! tout ce que j'ai souffert pour cet enfant ne me sera donc jamais payé par la moindre de ses caresses !

LELIO.

Pardonne la sévérité de mes précautions ; mais tu n'as pas oublié ce que nous avons promis à ta tante : c'est chez elle et par son secours que tu as joui du doux nom de mère ; méritons du moins ses bontés par notre prudence.

SCAPIN.

Mais, monsieur, il n'y a que vous et moi de connus chez la nourrice ; je vais demander votre enfant, mademoiselle l'embrassera, et sur-le-champ je le reporterai.

SILVIA, *vivement.*

Oui, Scapin, cours le chercher.

(Scapin sort.)

SCÈNE V.

LELIO, SILVIA.

LELIO.

Tu n'es pas prudente, mon amie, tu ne penses pas au danger....

SILVIA.

Je ne pense qu'à mon amour ; j'en ai si bien

pris la douce habitude, que j'ai perdu le don de pouvoir m'occuper d'autre chose. Tu dois du moins pardonner les fautes que tu fais faire.

LELIO.

Voilà ton fils : Scapin, veille à ce que personne ne nous surprenne. (*Scapin apporte un enfant au maillot, pareil à celui d'Arlequin; celui-ci a un ruban rose à la tête, pour que les spectateurs puissent les distinguer.*)

SCÈNE VI.

SILVIA, LELIO, SCAPIN.

SILVIA, *elle prend l'enfant dans ses bras et l'embrasse avec transport.*

AH! cher enfant, mon cher enfant, que mon bonheur surpasse mes peines! mon fils! mon cher fils (*elle l'embrasse*) : mon ami (*à Lelio*), c'est ton portrait.

(*Elle l'embrasse plus vivement.*)

LELIO.

Ma chère Silvia, comme je jouis de toutes les caresses que tu lui fais! tu es plus belle encore quand tu l'embrasses! Mais tu pleures....

SILVIA.

Oui, je pleure de joie et d'amour. La vue de cet enfant me rappelle toutes les époques

de mon cœur; je me revois au jour, au beau jour, tu ne l'as pas oublié, où, n'espérant plus fléchir mon père, ma tante nous unit en secret. Je me rappelle toutes nos peines pour cacher notre bonheur, et la joie et les chagrins que nous a donnés ce gage de notre amour. Mon imagination va plus loin, mon ami; je songe que quelque jour mon père saura notre mariage, qu'il nous pardonnera, que notre fils, échappé à tous les dangers de l'enfance, fera notre félicité commune. Alors que me manquera-t-il? Mon père ne me haïra plus, mon fils m'aimera, toi... Ah! toi tu seras toujours le même, je serai heureuse par tout ce qui m'est cher, et, à la fleur de mon âge, je rassemblerai le bonheur de tous les âges.

LELIO.

Tu le mérites si bien, ma Silvia; mais regarde ton fils, comme il est beau! c'est l'amour qui veille sur lui, et ce qu'il garde est si bien gardé!

SILVIA.

Ne sois donc jamais inquiet de sa mère. *(Lelio lui baise la main avec transport; Scapin, qui a fait le guet, arrive tout effrayé.)*

SCAPIN.

Monsieur, tout est perdu, voilà M. Pandolfe.

SILVIA.

Ah! qu'il ne te voie pas.

LELIO *s'enfuit.*

Adieu, mon amie.

(Silvia reste avec l'enfant dans ses bras.)

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, SCAPIN.

PANDOLFE.

Je vous cherche partout, ma fille.... et l'on m'avait dit.... Qu'est-ce donc que cet enfant? A qui appartient-il?

SILVIA, *très troublée.*

Mon père, il est.... il est....

SCAPIN, *vivement.*

A M. Arlequin; vous ne savez pas que sa femme est accouchée depuis quinze jours?

PANDOLFE.

Cela est vrai, il est venu chez moi m'en faire part; je lui dois même ma visite. *(Il prend l'enfant.)* Il est joli cet enfant; pardi j'aurais deviné que c'était le sien; il a tout-à-fait de son air.

SCAPIN.

Oh! il ressemble à son père à s'y méprendre. Nous avons passé devant sa porte; et j'ai voulu que mademoiselle Silvia vît ce joli mar-

mot. Si vous aviez été témoin de toutes les caresses qu'elles lui a faites... Ah! quand elle en aura, elle les aimera bien.

PANDOLFE.

Allons le rendre à son père, Silvia; nous lui ferons en même temps notre visite.

SCAPIN, *voulant reprendre l'enfant.*

Eh non, monsieur, je vais vous éviter cette peine-là.

SILVIA.

Scapin le reportera, mon père; donnez-moi le bras, je vous en prie, et allons-nous-en, je me sens beaucoup de malaise.

PANDOLFE.

Voilà ce que c'est que toutes vos promenades. Vous vous plaignez de votre santé, et n'en avez aucun soin; retournez bien vite à la maison, je ne serai qu'un instant chez Arlequin... Eh! le voilà.

SCÈNE VIII.

PANDOLFE, SILVIA, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, M. Pandolfe, je vous ai vu par ma fenêtre, ainsi que mademoiselle votre fille, et je viens vous demander de vos nou-

velles. Ma maison a cela de commode, je vois passer tout Bergame.

PANDOLFE.

Bonjour, mon cher ami, j'allais chez toi te faire mon compliment : il est charmant ton fils; comme il est gros et gras! jamais enfant de trois semaines n'a été si bien nourri.

ARLEQUIN.

Est-ce que c'est lui, cela?

PANDOLFE, *riant.*

Comment! tu ne reconnais pas ton fils?

ARLEQUIN.

Ma foi, écoutez donc, il n'y a pas longtemps que nous vivons ensemble. Mais réellement est-ce lui?

PANDOLFE.

Eh oui; je l'ai trouvé dans les bras de ma fille, qui le caressait de tout son cœur, j'allais te le rendre.

ARLEQUIN.

Tenez, voyez ce petit bon homme-là, je l'ai couché dans son berceau il n'y a pas une demi-heure. Il a fait semblant de dormir pour qu'on le laissât tranquille; et tout cela, c'était pour se lever et venir joindre mademoiselle votre fille. Peste, quel égrillard!

PANDOLFE.

Je te conseille de le gronder.

ARLEQUIN.

Donnez-le-moi, que je lui fasse sa petite leçon. *(Lazzi avec l'enfant; pendant ce temps Scapin, qui a parlé bas toute la scène avec Silvia, lui dit:)*

SCAPIN, *bas à Silvia.*

S'il rentre chez lui, tout est découvert; je vais enlever le fils d'Arlequin, je trouverai bien les moyens de les retroquer ensuite.

(Il va dans la maison d'Arlequin.)

SCÈNE IX.

SILVIA, PANDOLFE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A PROPOS, mademoiselle Silvia, je vous demande bien pardon si je n'ai pas eu l'honneur d'aller vous rendre mes devoirs; mais il n'y a pas long-temps que vous êtes de retour; et puis ma femme est accouchée, cela m'a donné un tracas du diable; quand une femme accouche, tout est sens dessus dessous dans une maison. Mais avez-vous été malade pendant votre absence? je vous trouve pâle et maigre.

SILVIA, *troublée.*

Vous êtes bien bon, M. Arlequin; et madame Camille comment se porte-t-elle?

ARLEQUIN.

A merveille; oh! les couches sont toujours heureuses quand le ménage s'aime bien. Ma femme sort déjà; elle se promène... Mais qu'avez-vous, mademoiselle? vous n'êtes pas bien. *(Silvia a toujours regardé du côté de la maison d'Arlequin; Scapin en est sorti avec l'enfant au ruban bleu sous son manteau; dès que Silvia l'a vu passer, elle fait semblant de se trouver mal.)*

SILVIA.

Non, je ne sais pas ce que j'ai; je suis sur le point de me trouver mal.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, entrez chez nous, je vous en prie, vous prendrez un peu de fleur d'orange.

PANDOLFE.

Non, mon ami, nous sommes à deux pas. Je vais la ramener. Scapin, Scapin; où est-il donc?

SILVIA.

Je l'ai envoyé faire une commission.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, si vous voulez quelque chose, je suis le domestique de tous ceux qui ont besoin de moi.

PANDOLFE.

Bien obligé, mon ami. Allons, venez, ma

fille, et une autre fois croyez ce que je vous dirai. Adieu, Arlequin.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Adieu, M. Pandolfe; et toi, petit drôle, tu t'émancipes déjà; tu sors sans la permission de ta mère. Allons, monsieur, aux arrêts dans votre chambre, et jusqu'à nouvel ordre.

(*Il emporte l'enfant de Silvia qui a le ruban rose.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, CAMILLE.

CAMILLE.

Mais je n'ai pas besoin de toi pour aller chez ma mère.

ARLEQUIN.

Je te conduirai seulement jusqu'à la porte, et je reviendrai tout de suite.

CAMILLE.

Et notre enfant va rester seul pendant ce temps-là.

ARLEQUIN.

Il dort, il n'a besoin de personne, et moi j'ai besoin d'être avec toi.

CAMILLE.

Allons donc. (*Cette scène doit se faire en marchant et en traversant le théâtre; ils sortent d'un côté, Pandolfe arrive de l'autre avec une lettre à la main et Trivelin qu'il tient à la gorge.*)

SCÈNE II.

PANDOLFE, TRIVELIN.

PANDOLFE.

VIENS ici, viens, tu ne m'échapperas pas.

TRIVELIN.

Oh! j'en serais bien fâché, monsieur.

PANDOLFE.

Réponds-moi, et prends bien garde à ne pas mentir.

TRIVELIN.

J'aimerais mieux mourir, monsieur, que de manquer de respect à la vérité et à un homme comme vous.

PANDOLFE.

Tu es le valet de M. Lelio?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

PANDOLFE.

Il t'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelque femme?

TRIVELIN.

Il m'a chargé de porter cette lettre sans adresse à quelqu'un.

PANDOLFE.

A qui?

TRIVELIN.

C'est le secret de mon maître, monsieur; si c'était le mien, je n'aurais rien de caché pour vous.

PANDOLFE.

Le maraud! mais ne l'ai-je pas surpris tout à l'heure ouvrant la porte de ma maison?

TRIVELIN.

Oui, monsieur; il faut bien entrer par la porte.

PANDOLFE.

Tu entrais donc chez moi? tu portais donc cette lettre chez moi? elle est donc pour ma fille?

TRIVELIN.

Ah! monsieur, pour un homme d'esprit comme vous, tous vos *donc* ne sont pas justes. Mon maître m'a donné cette lettre à porter à quelqu'un, j'ai passé devant votre maison, j'y suis entré pour savoir des nouvelles de mon ami Scapin, dont la santé m'inquiète, en vérité, depuis quelques jours; vous vous êtes trouvé là, vous avez vu ma lettre et me l'avez arrachée avec une violence, une fureur qui m'ont étonné dans un homme doux et respectable comme vous; j'ai tout souffert avec la tranquillité de l'innocence, et j'attends que,

revenu à vous-même, vous me rendiez ma lettre et la liberté de faire ma commission.

PANDOLFE.

Tu es le plus tranquille fourbe que je connaisse.

TRIVELIN.

Je ne répondrai point à cela, ce n'est pas une question.

PANDOLFE.

Je suis bien bon de garder des ménagemens avec M. Lelio. J'ai sa lettre, j'en vais rompre le cachet.

TRIVELIN.

Ah! monsieur, c'est une insulte que mon maître ne mérite pas de votre part; il a eu le malheur d'aimer mademoiselle Silvia, mais depuis que vous le lui avez défendu, il s'est bien gardé de continuer.... Cette lettre n'est pas pour elle, je vous en réponds, je vous en donne ma parole d'honneur.

PANDOLFE.

Pourquoi la portais-tu chez moi? Pourquoi t'avises-tu de mettre les pieds dans ma maison?

TRIVELIN.

Je n'espérais pas vous trouver, monsieur.

PANDOLFE.

La lettre éclaircira mes soupçons.

(Il veut rompre le cachet, Trivelin l'arrête.)

TRIVELIN.

Arrêtez, monsieur, je vais tout vous dire.

PANDOLFE.

Parle donc.

TRIVELIN.

Ecoutez : la lettre est pour une femme de votre voisinage dont mon maître est passionnément amoureux.

PANDOLFE.

Depuis quand ?

TRIVELIN.

Oh! il y a long-temps ; c'est depuis qu'il a perdu l'espoir d'épouser mademoiselle votre fille.

PANDOLFE.

Consens-tu à recevoir cent coups de bâton si tu me trompes ; et dix louis si tu me dis vrai ?

TRIVELIN.

Quoique la proportion n'y soit pas, j'accepte le marché.

PANDOLFE.

Raconte-moi donc bien exactement la nouvelle intrigue de ton maître, et quelle est cette femme de mon voisinage à qui tu dois porter ce billet. Prends bien garde à ce que tu vas dire ; car, si tu mens d'un mot, sur-le-champ tu reçois tes cent coups de bâton.

(A ce couplet, Arlequin, qui revient de conduire sa femme, entre sur la scène, et entendant les dernières paroles de Pandolfe, il s'arrête.)

SCÈNE III.

PANDOLFE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! M. Pandolfe va faire une libéralité ; voyons cela.

TRIVELIN.

Monsieur, je vais vous parler avec toute la franchise de mon caractère. Lorsque vous défendîtes à M. Lelio de songer à mademoiselle votre fille, il s'occupa d'éteindre une passion qui ne pouvait plus que le rendre malheureux ; et pour cela il se servit d'un moyen qui réussit presque toujours, il s'attacha à une autre femme.

PANDOLFE.

Quelle est cette femme ?

TRIVELIN.

Cette femme....... C'est une femme qui demeure dans votre voisinage......

PANDOLFE.

Qui est-elle ?

TRIVELIN.

C'est... Convenez que je suis bien bon de vous révéler ainsi tous les secrets de mon maître.

PANDOLFE.

Réponds - moi, quelle est la maîtresse de ton maître?

TRIVELIN.

C'est....

PANDOLFE.

Eh bien?

TRIVELIN.

C'est madame Camille.

PANDOLFE.

Madame Camille? la femme d'Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *à part.*

Ceci me regarde.

PANDOLFE.

Monsieur Lelio en est amoureux?

TRIVELIN.

Oui, monsieur, et la lettre est pour elle.

PANDOLFE.

Cela n'est pas possible : Camille est une honnête femme.....

TRIVELIN.

Vous verrez que les honnêtes femmes n'ont point d'amant. Il est vrai que madame Camille fut plus difficile qu'une autre; mais mon maître est jeune, bien fait, aimable; à force de temps et de soins il en vint à bout. Le mari,

qui, comme vous savez, est le plus grand benêt de Bergame, ne s'aperçut de rien ; nos deux amans ont vécu tranquilles jusqu'à présent : cependant ils ne peuvent pas toujours se voir ; ils s'écrivent quelquefois, comme aujourd'hui, par exemple. Vous voilà satisfait, je vous ai tout dit, rendez-moi ma lettre et ne me retenez plus, à moins que ce ne soit pour ces dix louis dont vous m'avez parlé.

PANDOLFE.

Attends, attends, tu auras les dix louis, si tu ne m'as pas menti, et je vais m'en assurer en décachetant la lettre.

(Il rompt le cachet.)

TRIVELIN.

Ah! monsieur, vous m'aviez promis....

PANDOLFE.

Nous allons voir si elle se rapporte avec ce que tu m'as dit.

TRIVELIN, *à part.*

Je suis perdu....

PANDOLFE.

Viens ici, viens la lire avec moi, viens, et puis tu seras payé selon tes mérites.

(Il lit la lettre.)

« Je suis dans l'inquiétude la plus vive, ma tendre amie.... »

TRIVELIN.

« Ma tendre amie.... » Vous voyez bien que c'est à madame Camille.

PANDOLFE, *continuant.*

« Je n'ai pas cessé de trembler depuis que je t'ai quittée ; et dans quel moment ai-je été forcé de t'abandonner !.... »

TRIVELIN.

Ah ! ceci mérite explication ; c'est que...... Je vais tout vous dire, moi : ce matin, monsieur Lelio était avec madame Camille, quand le mari est revenu ; M. Lelio s'est sauvé bien vite ; voilà pourquoi il tremble en pensant au moment où il l'a laissée.

PANDOLFE, *continuant.*

« Au nom de l'amour, tire-moi de peine.... »

TRIVELIN.

Voyez-vous, « tire-moi de peine » ; c'est qu'il est en peine.

PANDOLFE, *continuant.*

« Ecris-moi pour me dire ton état; ta santé est encore si faible !..... »

TRIVELIN.

Vous savez bien qu'elle est accouchée depuis un mois : vous ne pouvez pas le nier.

PANDOLFE, *continuant.*

« Les caresses de notre enfant t'avaient déjà tant émue ».... (*à part.*) De notre enfant !

TRIVELIN.

Sans doute, M. Lelio est le père.... oui.... le père de cet enfant, de l'enfant que vient d'avoir madame Camille. N'en dites rien.

ARLEQUIN.

Ouf!

PANDOLFE.

« La frayeur peut-être a achevé de t'accabler.... »

TRIVELIN.

La frayeur d'être surprise par son mari.

PANDOLFE, *continuant.*

« Écris-moi bien vite ; je ne vivrai pas d'ici au moment où j'aurai de tes nouvelles. »

TRIVELIN.

Cette phrase-là est toute simple. Est-ce tout ?

PANDOLFE.

Oui.

TRIVELIN, *à part.*

Ah! je respire..... Eh bien, monsieur, osez-vous encore soupçonner ma sincérité? Quand j'aurais moi-même écrit cette lettre, se serait-elle mieux rapportée avec ce que je vous ai dit ?

PANDOLFE, *relisant.*

« Notre enfant.... » Je vois clairement que

cette lettre ne peut pas être pour ma fille, et voilà ce qui m'importait le plus.

TRIVELIN.

Mais croyez donc ce que j'ai l'honneur de vous dire. Je ne sais point mentir, moi, et votre défiance m'a blessé.

PANDOLFE.

La femme d'Arlequin !..... cela m'étonne toujours. Je croyais Camille si sage.... Allons, il ne faut répondre de personne. Voilà ta lettre, recachète-là, si tu peux, et suis-moi, je vais te donner tes dix louis.

TRIVELIN, *en sortant.*

Ma foi, je les ai bien gagnés.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul et immobile.*

Je ne sais pas si je dors ou si je suis éveillé: mais si je dors, je fais un vilain rêve, et si je suis éveillé..... Oh! je le suis. Comment! ma femme.... ma femme que j'ai tant aimée, elle m'a trompé! ma femme qui me parlait toujours de sa tendresse pour moi, qui était toujours pendue à mon bras ou à mon cou; elle faisait semblant de m'aimer pour mieux me trahir; elle m'embrassait pour m'empêcher d'y voir clair. O rage! ô fureur!... je suis hors de

moi.... Il faut me venger, j'en mourrai, mais il faut me venger. Et comment pourrai-je lui rendre le chagrin, la douleur, le mal que j'éprouve.... Quittons-la, quittons le pays : elle n'en sera pas punie, puisqu'elle ne m'aime plus..... Eh bien..... ôtons-lui cet enfant, emportons-le, qu'elle le croie perdu, qu'elle gémisse. Non !... ce n'est pas assez; il faut qu'elle le croie mort, il faut qu'elle le pleure, que son M. Lelio le pleure aussi, leur peine me vengera. Comment faire ?..... Emportons l'enfant, et mettons le feu à ma maison; ils le croiront brûlé, et leur douleur approchera de ce qu'ils me font souffrir! Ah! perfide épouse! scélérat de Lelio, vous n'avez pas craint de déchirer mon cœur; je ne ménagerai pas le vôtre. Allons chercher du feu.

(Il sort. Scapin entre avec l'enfant d'Arlequin au ruban bleu.)

SCÈNE V.

SCAPIN, *seul.*

J'AI vu sortir M. Arlequin, madame Camille n'y est pas, profitons de l'instant pour leur rendre leur enfant et reprendre celui de monsieur Lelio.

(Scapin entre dans la maison, y laisse l'enfant au ruban bleu, et emporte celui de Lelio.)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *un flambeau à la main.*

Quand on ira l'avertir que le feu est à sa maison, elle en mourra peut-être sur-le-champ. Que je suis bête, cette idée me fait pleurer...... Allons..... (*Il s'arrête.*) Je ne sais quelle voix me dit que je vais commettre une mauvaise action...... Et ma femme, a-t-elle écouté la voix qui lui disait que j'étais son mari? Faisons comme elle, et vengeons-nous. (*Il entre dans la maison, prend son enfant dans ses bras et met le feu. Il la regarde brûler un instant, et s'en va en disant*) : Fuyons bien vite, car j'ai envie de l'éteindre. (*La maison brûle.*)

(*Camille arrive sans regarder du côté de la maison.*)

SCÈNE VII.

CAMILLE, *seule.*

Je suis bien étonnée que mon mari ne soit pas venu me chercher. Pour cette fois-ci l'enfant lui a fait oublier la mère; je le lui pardonne de bon cœur. (*A ce mot la maison croule, Camille se retourne, ne voit que des flammes*

jette un cri perçant, s'élance à la porte, voit la chambre consumée, tombe évanouie, revient à elle, et parcourt le théâtre en jetant des cris de désespoir.) Mon fils! mon fils! mon cher fils! et je l'ai perdu, et que deviendrai-je? Mon fils, mon enfant, mon cher enfant!

(Arlequin arrive avec l'enfant.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *vivement.*

TENEZ, le voilà, ne criez plus, car votre douleur me tue.

CAMILLE, *se précipitant sur l'enfant qu'elle prend dans ses bras.*

Ah! mon fils, mon cher fils! mon enfant, c'est toi! c'est lui, c'est bien lui. Quel miracle! quel bonheur! mon fils, mon cher fils! *(Elle l'accable d'embrassemens. Arlequin la regarde attentivement. Ces deux scènes dépendent absolument de l'actrice. Si elle s'abandonne entièrement à la nature, elles produiront de l'effet; si elle y met de l'art, elles seront ridicules. Il ne faut pas que Camille apprenne par cœur le peu de mots que j'ai écrits. Il faut qu'elle dise tout ce que son cœur lui inspirera, mais surtout qu'elle se garde bien de rien préparer. Après les pre-*

miers transports de joie, qui ne doivent pas être trop longs, elle se retourne vers Arlequin, et c'est ici que commence la scène.) Ah! mon ami, tu l'as donc sauvé! c'est à toi que je le dois; c'est toujours à toi que je dois le bonheur de ma vie.

ARLEQUIN.

Je n'ai pourtant pas suffi à votre bonheur; et vous m'avez donné un compagnon pour vous rendre heureuse.

CAMILLE.

Tu me glaces d'épouvante : eh! de quoi parles-tu?... Te fais-tu un jeu cruel de m'alarmer? Hélas! mon cœur n'a-t-il pas souffert assez? J'ai cru ton enfant dans les flammes....

ARLEQUIN.

Mon enfant? Est-il possible que la fausseté ait ce visage-là? Allez, laissez-moi, je sais tout.

CAMILLE.

Vous savez tout! Eh! que pouvez-vous savoir?

ARLEQUIN.

Je sais que cet enfant n'est pas le mien; je sais que vous m'avez trahi; que vous avez fait semblant de m'aimer pour mieux me tromper; pour mieux tromper celui qui vous adorait, celui qui ne vivait que pour vous : voilà ce

qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

CAMILLE.

Moi, vous avoir trahi !...

ARLEQUIN, *avec fureur.*

Oui, j'en suis sûr, j'en suis certain : dans le premier moment de ma fureur, j'avais résolu de vous enlever cet enfant, et pour vous faire pleurer sa perte, j'ai mis le feu à ma maison ; c'est moi, moi-même qui l'ai brûlée ; voilà où vous m'avez conduit ; mais ma fureur est passée, je suis de sang-froid à présent, je viens vous dire adieu, je viens vous dire adieu pour toujours ; et comme je n'ai jamais emporté le bien d'autrui, je vous rends votre enfant ; gardez-le ; gardez le peu de bien que je possède, vous en rebâtirez cette maison, que j'ai eu tort de brûler ; moi, je n'ai besoin de rien, je ne vous demande rien, je ne veux emporter que moi, que moi et mon cœur ; et comme, si je vous parlais plus long-temps, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour toujours. (*Il sort précipitamment sans la regarder.*)

SCÈNE IX.

CAMILLE, *seule.*

Il m'abandonne! il me croit coupable!... malheureuse!.. que deviendrai-je?.. Tâchons de le rejoindre et de lui prouver mon innocence.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

Mais, dis-moi donc ce qui s'est passé.

SCAPIN.

Je vous le dis, monsieur : j'étais à la maison lorsque M. Pandolfe a surpris votre lettre dans les mains de Trivelin; M. Pandolfe l'a poursuivi jusqu'ici; et j'ai été prévenir mademoiselle Silvia du malheur qui vous arrivait.

LELIO.

Eh bien?

SCAPIN.

Mademoiselle Silvia s'est trouvée mal.

LELIO.

Ah dieux! il ne fallait lui rien dire.

SCAPIN.

Je l'ai secourue du mieux que j'ai pu. M. Pandolfe est arrivé, il a pris sa fille dans ses bras, et m'a dit de sortir; j'ai profité de ce moment pour venir rendre à M. Arlequin son enfant, et reprendre le vôtre.

LELIO.

Mon fils est donc chez sa nourrice?

SCAPIN.

Oui, monsieur, heureusement; car le feu a pris à la maison de M. Arlequin un moment après que votre enfant en a été sorti. J'ignore s'ils auront sauvé le leur.

LELIO.

Que de dangers! que de peines!... Mais voici ma chère Silvia..

SCÈNE II.

LELIO, SILVIA, SCAPIN.

LELIO.

Eh, mon amie! qu'est-il arrivé?

SILVIA.

Le bonheur que nous désirions. Laisse-moi respirer, laisse-moi reprendre haleine, je ne me possède pas de joie.

LELIO.

Je brûle d'apprendre....

SILVIA.

Mon ami, c'est parce que j'ai cru tout perdu que tout est gagné. Écoute-moi. Scapin est venu m'avertir que mon père avait surpris une de tes lettres : à cette nouvelle je suis

tombée sans connaissance; et en revenant à moi, je me suis trouvée dans les bras de mon père; sa vue m'a rendu tout mon courage; je me suis précipitée à ses pieds, et avec l'accent de la douleur et de l'amour, je me suis écriée : Oui, mon père, oui, je l'ai épousé, je suis sa femme... La femme de qui? m'a-t-il dit en me repoussant. La femme de Lelio. A cette parole, mes forces m'ont encore abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains tremblaient, et il n'osait pas presser les miennes; il semblait avoir peur de me pardonner : j'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué. Je lui ai dit qu'un fils était venu sceller notre union; que ce fils était le sien, que toi-même l'étais devenu, et qu'en me refusant mon pardon il donnait la mort à trois de ses enfans. Mon ami, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire; mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force, je le regardais sans parler, il me regardait de même; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner; je me suis élancée à son cou; et les premiers mots que sa bouche a prononcés en se pres-

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN.

D'ou venez-vous avec cet enfant? où allez-vous ?

SCAPIN.

Monsieur... je vais... je vais... cela ne vous regarde pas.

ARLEQUIN.

Comment! cela ne me regarde pas! c'est mon fils que vous tenez là; qu'en voulez-vous faire ?

SCAPIN.

Non, monsieur, ce n'est pas votre fils....

ARLEQUIN.

Comment, insolent! ce n'est pas mon fils! je le sais bien, mais je donne cent coups de bâton à ceux qui osent me le dire. Drôle que tu es, prends-garde de répéter encore une fois la vérité; car je t'assomme. Allons, donne-moi cet enfant, et tourne-moi les talons, je ne suis pas de bonne humeur. (*Il veut prendre l'enfant.*)

SCAPIN.

Mais, monsieur.....

ARLEQUIN.

Tais-toi.

SCAPIN.

Mais, monsieur, je vous dis que cet enfant n'est pas à vous; il est à monsieur Lelio.

ARLEQUIN.

Comment, impertinent! tu oses me le répéter! tu oses me parler en face de monsieur Lelio! (*Il tire sa batte et frappe Scapin.*) Tiens, porte cela à monsieur Lelio, et dis-lui de venir lui-même me redemander son fils. Entends-tu? (*Il le frappe.*) Entends-tu bien? (*Scapin s'enfuit.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Où en suis-je à présent? il n'y a pas jusqu'aux valets qui ne viennent me conter les belles actions de ma femme. Oh! il faut quitter Bergame; demain l'on m'y montrerait au doigt. Mais que voulait-il faire de cet enfant? et moi, qu'en ferai-je?

SCÈNE VI.

CAMILLE, ARLEQUIN.

(Camille arrive avec son enfant au ruban bleu dans ses bras ; Arlequin, qui a celui au ruban rose dans les siens, s'arrête vis-à-vis de sa femme : ils se regardent tous les deux, et demeurent stupéfaits.)

ARLEQUIN.

COMMENT ! vous avez encore un enfant ? et à qui appartient celui que vous tenez ?

CAMILLE.

Répondez vous-même : à qui appartient celui que vous portez dans vos bras ?

ARLEQUIN.

Celui-ci ? c'est le mien, c'est-à-dire le vôtre, celui que je croyais à moi.

CAMILLE, *elle le regarde.*

Jamais cet enfant ne m'a appartenu ; l'œil d'une mère ne se trompe pas. Voici mon fils, voici le premier et l'unique fruit de notre mariage, le seul reste de mon bonheur passé. Puisse-t-il me consoler un jour des injustices de son père !

ARLEQUIN.

Mais un moment, expliquons-nous. Je viens de prendre cet enfant dans les bras de

Scapin, qui m'a dit que M. Lelio était son père ; voilà pourquoi je n'ai pas douté que ce ne fût votre fils.

CAMILLE.

Je ne répondrai plus à vos humilians reproches ; je vous les ai pardonnés dans les premiers momens de votre fureur ; mais cette fureur doit être passée ; et mon cœur ne vous pardonnera pas de m'avoir crue coupable plus d'une heure. Voilà mon enfant, voilà votre fils ; il ne m'a pas quittée, il ne me quittera jamais ; on ne me l'arrachera qu'avec la vie : c'est à lui que je veux donner tous les sentimens dont je suis capable. Il héritera de toute la tendresse que j'avais pour un ingrat qui m'a jugée sans m'entendre, qui m'a crue coupable du dernier crime.

ARLEQUIN.

Allez, laissez-moi ; votre perfidie est prouvée ; j'ai entendu moi-même de mes oreilles, ici, le domestique de M. Lelio qui disait à M. Pandolfe que son maître vous aimait, que son maître....

CAMILLE.

M. Lelio ? Mais il n'a jamais aimé que mademoiselle Silvia. Vous le savez bien ; vous savez que M. Pandolfe s'est toujours opposé à leurs amours, et vous n'avez pas imaginé que

le valet de M. Lelio pouvait chercher à tromper M. Pandolfe ?

ARLEQUIN.

Il est vrai que M. Pandolfe avait l'air en colère, et que l'autre voulait l'apaiser... Cependant il lui a montré une lettre que M. Lelio vous écrivait après avoir eu un rendez-vous ce matin avec vous.

CAMILLE.

Ce matin ? et vous ne m'avez pas quittée. (*Arlequin demeure interdit.*) Mon ami, daignez me croire : je n'ai jamais aimé, chéri, regardé que vous seul. Mon amour pour vous a été l'unique sentiment de mon âme, l'unique règle de ma vie. Il est peut-être possible qu'une femme trompe son mari, mais peut-on tromper son amant ? l'amour n'est-il pas une sauvegarde encore plus sûre que la vertu ? Mon ami, je suis innocente puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton abandon.... Réponds-moi, à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

CAMILLE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur, reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé

de te chérir. Tiens ; je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné. (*Elle tombe à ses pieds.*)

ARLEQUIN.

(*Il se met à genoux à côté de sa femme.*)

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

CAMILLE.

(*Elle l'embrasse avec transport.*)

Enfin me voilà heureuse. (*Ils se relèvent.*) A présent, mon ami, allons chez M. Lelio pour t'en éclaircir.

ARLEQUIN.

Oh! non, tu m'as embrassé, tout est éclairci. Eh mais ! que veut tout ce monde-là ?

SCÈNE VII.

PANDOLFE, SILVIA, LELIO, CAMILLE, ARLEQUIN, SCAPIN.

PANDOLFE.

J'AI tout quitté pour venir vous raccommoder, mes chers amis ; mon gendre est au désespoir d'être la cause de votre rupture : nous venons tout vous expliquer.

SILVIA.

Et vous demander mon fils.

ARLEQUIN.

Entendons-nous : vous venez nous raccom-

moder, M. Pandolfe, cela est fait; ainsi voilà votre affaire finie. Vous, mademoiselle, vous demandez un enfant, nous en avons un de trop, et nous vous le donnerons quand nous aurons choisi.

SILVIA.

Voilà mon fils.

PANDOLFE.

(*Il le prend et l'embrasse.*)

Cher enfant, qu'il est beau à ton âge de faire autant d'heureux! car je le suis autant que vous.

SILVIA.

Mon père, daignez l'aimer, nous lui montrerons comme on vous aime.

ARLEQUIN.

Un moment, il semble que c'est ici la foire des enfans; expliquez-nous pourquoi...

LELIO.

Mon ami, pardon mille fois; je viens d'apprendre qu'une fourberie de Trivelin...

PANDOLFE.

Vous lui raconterez tout cela. Mon cher Arlequin, voilà le fils de Lelio et de ma fille; ils étaient mariés depuis long-temps, et c'était pour me le cacher que Trivelin a calomnié madame Camille. Pardonnez-lui comme je leur ai pardonné; j'approuve aujourd'hui leur

mariage; la noce va se faire chez moi : notre bonheur ne serait pas complet, mon ami, si vous et madame Camille ne veniez pas le partager. D'ailleurs tu as brûlé ta maison, il faut rester chez nous jusqu'à ce que nous l'ayons fait rebâtir.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. Nous danserons; quand je suis avec ma femme, et que j'entends un violon, il me semble toujours que c'est ma noce. Allons, M. Pandolfe, vous êtes un brave homme, vous aimez bien vos enfans. Quant à vous, monsieur le marié, vous m'avez donné bien du chagrin, et je ne vous le pardonnerais pas, si j'avais eu besoin de votre justification pour me raccommoder avec ma femme. Heureusement je ne vous ai pas attendu, ainsi tout est oublié : aimez bien la vôtre, et dites à M. Trivelin de ne jamais mentir lorsque cela pourra faire chagrin à quelqu'un.

FIN DE L'ENFANT D'ARLEQUIN.

ARLEQUIN
MAÎTRE DE MAISON,
COMÉDIE ÉPISODIQUE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARGENTINE, sa femme.
Le chevalier DE VALCOURT.
GRANO.
DURVAL, ami d'Arlequin.
La comtesse DE NERVILLE.
CONCERTINI, compositeur de musique.
LA BRIE, domestique d'Arlequin.

ARLEQUIN
MAÎTRE DE MAISON,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon richement meublé, dans lequel on voit un clavecin et plusieurs instrumens de musique. La Brie range les meubles et met tout en ordre, lorsque le chevalier de Valcourt arrive en uniforme d'infanterie.

SCÈNE I.

LA BRIE, LE CHEVALIER.

LA BRIE.

MONSIEUR demande-t-il quelqu'un?

LE CHEVALIER.

J'aurais voulu parler à monsieur Arlequin.

LA BRIE.

Il n'y est pas, monsieur, je suis étonné que le Suisse vous ait laissé monter.

LE CHEVALIER.

Il me l'a dit; mais comme je suis déjà venu plusieurs fois sans trouver monsieur Arlequin,

je serais bien aise de parler à son valet de chambre; je crois que c'est vous?

LA BRIE.

Oui, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

LE CHEVALIER.

Auriez-vous la complaisance de satisfaire ma curiosité sur deux ou trois points?

LA BRIE.

Vous n'avez qu'à parler, monsieur.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que fort peu de temps, je crois, que monsieur Arlequin est le maître de cet hôtel, et qu'il jouit d'une grande fortune?

LA BRIE.

Il y a environ deux mois.

LE CHEVALIER.

Serait-ce une indiscrétion de vous demander quel est le caractère de monsieur Arlequin?

LA BRIE.

Oh! monsieur, nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. Monsieur Arlequin est le meilleur et le plus honnête homme du monde; il nous traite comme ses enfans, et c'est toujours nous qui nous souvenons avant lui qu'il est notre maître. Il fait beaucoup de bien, parce que c'est là son

grand moyen de s'amuser. Ses amis lui reprochent d'être trop généreux; mais il dit qu'il n'aime l'argent que parce que cela se donne. Il est toujours de bonne humeur : rire et donner, voilà sa vie; enfin, monsieur, ses domestiques sont heureux de le servir, ses amis de le connaître, et lui n'est heureux que du bonheur de tout ce monde-là.

LE CHEVALIER.

Le portrait que vous en faites est d'un homme d'esprit et d'un bon serviteur.

LA BRIE.

Monsieur, quand on est bon serviteur, on a toujours de l'esprit en parlant de son maître.

LE CHEVALIER.

Vous savez sûrement par quel hasard il possède une fortune si considérable.

LA BRIE.

Comment! regardez-vous comme un hasard qu'un homme de bien soit fort riche?

LE CHEVALIER.

Non, assurément; mais je sais que M. Arlequin n'était pas né dans la classe des gens riches, et l'on dit que c'est par un testament qu'il se trouve dans l'opulence.

LA BRIE.

On dit vrai, et il ne s'en cache pas. M. Arlequin était un pauvre bourgeois de Bergame,

lorsqu'un certain monsieur le comte de Valcourt, qui voyageait en Italie, fit connaissance avec lui, le prit en amitié, et l'engagea à venir passer quelque temps en France. M. Arlequin le suivit, et six mois après leur arrivée à Paris, monsieur le comte de Valcourt est mort, et a laissé tout son bien à M. Arlequin, qui en fait un excellent usage.

LE CHEVALIER.

Voilà ce dont je voulais être sûr. Et avez-vous appartenu à ce comte de Valcourt?

LA BRIE.

Oui, monsieur; j'ai été long-temps son domestique.

LE CHEVALIER.

Dites-moi, ne lui avez-vous jamais entendu parler de ses parens, et n'a-t-il pas eu quelque scrupule de laisser toute sa succession à un héritier, de préférence à sa famille?

LA BRIE.

Ah! je vous réponds que ce scrupule l'a peu tourmenté. Je l'ai entendu quelquefois parler de cette famille.

LE CHEVALIER.

Eh bien, que disait-il?

LA BRIE.

Il en disait le diable, et il avait raison, parce que tous ses parens se sont fort mal con-

duits avec lui. Au reste, il ne s'est jamais expliqué avec nous sur tous les mauvais tours qu'ils lui ont joués; mais nous bénissons Dieu de ce qu'il a eu l'esprit de donner tout son bien à un homme qui l'aimait véritablement, et que nous aimons tous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a rien à répondre. Croyez-vous que M. Arlequin tarde à revenir?

LA BRIE.

Oh! oui; il est parti ce matin pour aller sur la route d'Italie au-devant de sa femme qui doit arriver aujourd'hui, et il nous a dit qu'il irait toujours jusqu'à ce qu'il l'eût rencontrée; ainsi peut-être ne reviendra-t-il que demain avec elle, peut-être aussi reviendra-t-il ce soir. Si monsieur est pressé de lui parler, il n'a qu'à se donner la peine de repasser vers les neuf heures.

LE CHEVALIER, *tirant sa montre.*

Il n'est que six heures, je repasserai; vous voudrez bien lui dire qu'un officier, parent de quelqu'un qui l'a beaucoup aimé, est venu pour causer avec lui d'affaires très intéressantes.

LA BRIE.

Un officier, parent de quelqu'un qui a beaucoup aimé M. Arlequin; monsieur, il y a

une grande quantité de personnes qui l'ont beaucoup aimé. Ainsi, si vous vouliez dire votre nom, cela serait plus sûr.

LE CHEVALIER.

Non ; je ne peux dire mon nom qu'à lui, je reviendrai plus tard. Bien obligé de votre complaisance, monsieur; je suis fâché de vous avoir fait perdre tant de temps.

LA BRIE.

Oh, monsieur! je suis votre serviteur; si mon maître revient, il vous attendra sûrement.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE II.

LA BRIE, *seul.*

Il est poli cet officier, et d'une jolie figure... Ah ça, il me semble qu'il n'y a plus rien à faire à ce salon. J'ai rangé le grand appartement pour madame, je n'ai plus qu'à attendre monsieur.. Pardi, il faut que je joue un peu du violon ; il y a long-temps que je néglige ce talent-là. Voyons. *(Il prend le violon et joue faux.)* Ah! comme je suis rouillé! je pourrais à peine jouer dans les concerts.... J'entends des voitures; oui, c'est sûrement mon maître; allumons vite. *(Il allume les bras.)* Je suis bien curieux de voir notre maîtresse, courons. *(Il*

prend les deux bougies pour aller au-devant d'Arlequin qui entre avec Argentine, à qui il donne la main. Arlequin a un habit et une veste noirs sur sa culotte d'Arlequin; il a une perruque très bien frisée, et sa batte à son côté en guise d'épée, avec un crêpe à la poignée, un chapeau sous le bras. Plusieurs domestiques le suivent.)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

ARLEQUIN.

Voici mon salon, ma chère amie; tu vois que ma maison est fort jolie : quand je dis ma maison, c'est la tienne, car je suis le maître de tout; mais comme tu es ma maîtresse, tout est à toi. (*Argentine regarde avec surprise.*) Bonjour, La Brie. Eh bien, voilà ma femme : elle est gentille au moins. Ah çà, laissez-nous, mes amis, parce que je suis mieux quand je suis tête à tête avec ma femme. (*La Brie et les autres sortent.*) Eh bien, que dis-tu?

ARGENTINE.

Je crois rêver, mon cher Arlequin : comment, tous ces domestiques, ce beau palais, tout cela est à toi! mais tu es donc bien riche, mon ami?

ARLEQUIN.

Oh! je le suis trop; mon argent m'ennuie, je n'ai plus l'agrément de désirer rien; sitôt que je veux quelque chose, crac, en payant je l'ai tout de suite; cela ne me fait pas tant de plaisir que quand je l'attendais long-temps, et qu'il fallait le gagner. Mais je pardonne à mon argent, puisqu'il t'a fait venir en poste.

ARGENTINE.

Mon ami, je n'ai pas perdu un instant, et j'ai quitté Bergame vingt-quatre heures après ta lettre. Mais juge de ma surprise en recevant cette lettre. J'étais chez notre voisine Olivette, avec plusieurs de nos amis, et je me plaignais de ce que tu m'avais quittée pour aller courir la France avec ce seigneur français qui t'aimait tant, et qui ne t'aimait pas tant que moi.

ARLEQUIN.

Ah! ma chère femme, tu te souviens que je t'en demandai la permission; nous n'étions pas riches; M. le comte de Valcourt me promettait une bonne pension si je voulais le suivre un an; tu me conseillas toi-même d'accepter.

ARGENTINE.

Sans doute; mais cela empêche-t-il de se plaindre? Tous nos amis te regrettaient aussi.

Le facteur entre, et me donne une lettre timbrée de Paris. J'ouvre bien vite ; et imagine mon étonnement en lisant : *Ma chère femme, je suis devenu un grand seigneur : aussitôt ma lettre reçue, prends la poste et viens descendre à l'hôtel d'Arlequin, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain, à Paris.* Je crus, mon ami, que la tête t'avait tourné ; et comme je n'étais qu'avec des personnes qui t'aiment, je lus tout haut ma lettre : ils en rirent beaucoup sans vouloir te croire ; mais en retournant la page j'aperçus une lettre de change de mille écus : ah ! tu aurais ri à ton tour de voir leur figure changer ; il y en eut même qui sur-le-champ prirent un air de respect, tous me conseillèrent de partir ; c'était pour te venir joindre, je fus bientôt prête ; mon voyage s'est fait très promptement, j'arrive, et mon étonnement redouble.

ARLEQUIN.

Ceci est pourtant très simple ; je n'ai rien voulu te dire avant de t'avoir montré ma maison ; mais voici l'histoire : ce monsieur le comte de Valcourt qui m'emmena avec lui, il y a six mois, est mort, et il m'a fait son héritier.

ARGENTINE.

Son héritier ! cela n'est pas croyable ; et ses parens ? 6.

ARLEQUIN.

Bah, ses parens.... il n'en avait point, ou, s'il en avait, ce n'étaient pas de bons parens; il n'en parlait jamais qu'avec colère, lui qui était pourtant le meilleur homme du monde; ce pauvre monsieur de Valcourt n'aimait que moi dans la nature; et il l'a prouvé, car je suis son légataire universel, et je me trouve maître de cette maison, qui était la sienne, de tous ses meubles, et de deux cent mille livres de rente. Es-tu encore fâchée que je l'aie suivi?

ARGENTINE.

A présent que je suis avec toi, j'ai oublié que tu m'as quittée; mais ne nous séparons plus.

ARLEQUIN.

Sango di mi! tu es mon grand trésor, tu seras contente de l'ordre que j'ai mis dans mes affaires: j'ai conservé tous les anciens domestiques de mon maître, parce qu'entre camarades on se doit ces attentions-là; et puis, comme je ne m'entends pas trop bien aux finances, j'ai pris un intendant à qui je donne un quart de mon revenu pour qu'il ne me friponne rien. J'aime mieux cela, et être sûr de lui, moyennant quoi je me trouve cinquante mille écus de rente, une fort bonne maison,

et je donne à souper sept fois par semaine à des personnes choisies, des connaisseurs, des musiciens, des amateurs, des compositeurs; car, depuis que je suis riche, j'aime beaucoup les gens d'esprit. Je me souviens d'avoir ouï dire à M. le comte de Valcourt que les gens riches étaient obligés d'aimer les gens d'esprit, pour qu'on leur pardonnât d'être riches; d'ailleurs cette société-là t'amusera, toi, car tu es une savante; et à Bergame tu passais tes journées à lire.

ARGENTINE.

Mon ami, si tu es heureux, si tu es content, je vais l'être aussi, et nous le serons bien davantage ensemble. Mais pourquoi t'es-tu habillé de noir?

ARLEQUIN.

Je ne pouvais pas m'en dispenser, et tu auras la bonté de t'y mettre aussi; c'est le deuil de monsieur le comte de Valcourt; je le porterai toute ma vie : oh! les gens qui nous font du bien sont nos plus proches parens.

ARGENTINE.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Ah çà, écoute : tu es peut-être fatiguée; il est sept heures et demie, il peut venir du

monde, si tu es lasse, je vais faire fermer ma porte.

ARGENTINE.

Non, mon ami, je serai enchantée de te voir faire les honneurs de ta maison.

ARLEQUIN.

Dès que cela t'amusera, tout est dit; je vais sonner pour que l'on arrange ton appartement.

ARGENTINE.

Est-ce que nous n'avons pas le même?

ARLEQUIN.

Sango di mi! je l'espère bien; mais il est d'étiquette, dans ce pays-ci, parmi ce que l'on appelle les honnêtes gens....... car je suis du nombre des honnêtes gens; autrefois j'étais bien honnête homme, mais je n'étais pas des honnêtes gens; à présent que j'ai de l'argent, j'en suis, et il est d'étiquette parmi nous que madame ait son appartement, et monsieur le sien; c'est l'usage; et, pour arranger l'usage avec l'amour, vois-tu, je n'habiterai jamais le mien. (*Il sonne.*)

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur a sonné?

ARLEQUIN.

Ecoute, La Brie, fais arranger le bel appartement pour ma femme, et puis tu iras courir chez une trentaine de marchandes de modes, une trentaine de marchands d'étoffes, une trentaine de bijoutiers, enfin une trentaine de tout ce qui travaille pour les dames, et que toutes ces trentaines-là se trouvent demain dans son antichambre avant qu'elle soit éveillée, entends-tu; va, mon ami, je t'en prie; et puis tu diras à la porte qu'on laisse entrer à l'ordinaire; je te serai bien obligé de faire ce que je te dis.

LA BRIE.

Monsieur, le grand appartement est prêt, je l'ai arrangé pendant votre absence. Et puis j'ai oublié de vous dire qu'il est venu un officier, parent d'un de vos amis, à ce qu'il dit, qui n'a pas voulu laisser son nom, et qui doit revenir ce soir.

ARLEQUIN.

Il faudra le laisser entrer, moi j'aime les

officiers ; j'ai eu un frère qui était presque officier, il est mort soldat : recommande bien à la porte qu'on le laisse entrer, et va faire toutes mes commissions.

LA BRIE.

Si monsieur le permet, je vais y envoyer Champagne, et je resterai, selon la coutume, pour annoncer.

ARLEQUIN.

Comme il te plaira, mon ami ; ce que tu jugeras le mieux. (*La Brie sort.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

JE leur parle toujours très poliment, parce que je me souviens du plaisir que me faisait une politesse, et cela coûte encore moins que les gages.

ARGENTINE.

Dis-moi, mon ami, j'ai peur de ne pas avoir le ton qu'il faudrait au milieu de ton monde ; je paraîtrai peut-être ridicule.

ARLEQUIN.

Oh ! que non ; si je voyais du grand grand monde, ce serait différent, on n'est sûr de rien avec ce monde-là ; mais je ne vois que des

gens d'esprit, et rien n'est si aisé que d'être de leurs amis : tu n'as d'abord qu'à leur faire voir que tu leur trouves de l'esprit, ensuite disputer un peu avec eux, et les bien écouter quand ils te prouveront que tu as tort, convenir bien doucement qu'ils ont raison ; tout de suite ils te trouveront charmante : d'ailleurs tu es maîtresse de maison, toi, et ce titre augmente beaucoup le mérite d'une femme.

ARGENTINE.

Tu ne me rassures guère, mon cher ami.

ARLEQUIN.

Allons donc, tu es trop jolie pour avoir peur ; les jolies femmes sont comme les grands seigneurs, elles n'ont qu'à vouloir pour plaire à tout le monde.

LA BRIE, *annonçant.*

Monsieur Grano.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Le diable m'emporte si je sais qui c'est.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, GRANO.

GRANO.

Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous, monsieur, mais le motif qui m'amène vous fera excuser la liberté que je prends. Je

m'appelle Grano ; j'ai consacré ma vie à la recherche de tout ce qui pouvait être utile à l'humanité et me valoir un peu d'argent. Je suis enfin parvenu à découvrir un secret qui doit faire régner l'abondance dans tout le royaume et m'enrichir à jamais.

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous en fais mon compliment; quant à moi, grace à Dieu, je suis à mon aise, et votre projet ne peut me regarder en rien.

GRANO.

Pardonnez-moi, monsieur; sur le bruit de votre probité, c'est vous que j'ai choisi pour mon associé; je veux tripler votre fortune, tandis que je ferai la mienne, et vous allez convenir que rien n'est plus sûr. Puis-je m'expliquer devant madame ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, monsieur, c'est ma femme.

GRANO, *saluant.*

J'espère que madame sera la première à vous engager à l'entreprise; je vous demande d'avance le secret à tous deux; vous allez savoir en un instant ce qui m'a coûté des années de recherches et de peines. Il y a vingt ans que je me fatigue, que je me tourmente pour imaginer le moyen de faire de la farine sans blé, et je l'ai trouvé.

ARLEQUIN.

Vous l'avez trouvé ?

ARGENTINE.

Cela me paraît une fort belle découverte.

GRANO.

Oui, madame, je l'ai trouvé, et le pain que je fais avec ma farine est cent fois meilleur, plus sain et plus léger que le pain ordinaire. Ajoutez à cela que dans ma farine il n'y a point de son, et que la livre de pain ne reviendra pas à un sou.

ARLEQUIN.

Et avec quoi faites-vous donc ce pain-là ?

GRANO.

Avec des noyaux de cerises.

ARGENTINE.

Comment donc ?

GRANO.

Oui, madame, par le moyen d'un petit moulin que j'ai inventé, et que je porte toujours dans ma poche; tenez, le voilà. *(Il tire un petit moulin qu'Arlequin regarde attentivement.)* En moins d'une demi-heure je mouds une livre de noyaux de cerises; cette livre de noyaux me donne juste une livre de farine, parce que avec ma mouture il n'y a rien de perdu; et vous remarquerez que l'on peut avoir toujours sur soi un de ces petits mou-

lins, sans que cela gêne beaucoup ; de sorte que toutes nos dames, tous nos jeunes gens, au lieu de faire du filet, de la tapisserie ou des nœuds, peuvent, en s'amusant, moudre dans leur après-midi deux ou trois livres de farine. Vous conviendrez que cette occupation est aussi agréable et plus utile que tous leurs petits ouvrages ; qui ne servent qu'à les distraire. Par-là, tous les citoyens s'occuperont de l'agriculture, et pour peu que l'on ait soin de faire des plantations de cerisiers, afin que les noyaux ne manquent point, on ne pourra plus dire de personne qu'il a de la peine à gagner son pain, puisqu'au contraire tout le monde fera du pain pour se délasser. Le peuple sera dans l'abondance, le pays s'enrichira, l'agriculture sera honorée, et vous jugez que l'auteur des moulins à noyaux sera récompensé.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela me paraît fort bien vu. Moi, je n'aurais jamais cru que l'on pût faire du pain de noyaux : c'est clair pourtant ; et en quoi puis-je vous être utile ?

GRANO.

Monsieur, quoique j'aie découvert le secret d'enrichir le royaume, il s'en faut bien que je sois à l'aise. Je n'ai pas de quoi acquérir

le fonds de cerises nécessaire pour commencer mon entreprise : si vous aviez la bonté de vous associer avec moi, alors nous pourrions tailler dans le grand et acheter d'abord toute la vallée de Montmorency ; vous voudriez bien avancer l'argent, et je vous rendrais ma part aux cerises prochaines.

ARGENTINE.

Monsieur, nous vous sommes fort obligés, mais mon mari n'est pas assez riche pour faire ce que vous désirez. Nous admirons votre projet, mais l'association nous est impossible.

GRANO.

Je répondrais pourtant bien à madame qu'avant deux ans nous aurions un million de produit net.

ARLEQUIN.

Oh, dès qu'elle ne le veut pas, tout est dit; je ne voudrais pas déplaire à ma femme pour un million. Mais, écoutez monsieur Grano, vous n'êtes pas riche; en attendant votre pain de noyaux, il faut que vous ayez recours aux boulangers de blé; permettez-moi de vous prêter quelques louis d'or, que vous me rendrez quand votre pain aura la vogue. Tenez, mon ami, avec cela commencez toujours par une livre de cerises; ce n'est pas cher; faites

du pain, et de livre en livre vous arriverez à la vallée.

GRAND, *prenant l'argent.*

Monsieur, je n'oublierai jamais la marque d'amitié que vous me donnez, et vous pouvez être sûr que cet argent vous sera rendu du premier que je gagnerai. Je suis fâché de n'avoir pas un associé tel que vous. Mais si jamais je deviens riche, ce sera vous qui m'apprendrez quel usage on doit faire de son bien. *(Il salue et s'en va.)*

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme! je lui ai fait plaisir, et c'est là mon plus grand plaisir : que dis-tu de ses noyaux ?

ARGENTINE.

Ma foi, mon ami, j'ai eu de la peine à l'écouter sans rire. C'est une terrible chose que la fureur de trouver des secrets. On aime mieux imaginer quelque chose de parfaitement ridicule que de ne rien imaginer du tout.

LA BRIE, *annonçant.*

Monsieur Durval.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Tiens, voici un de mes meilleurs amis et un homme du plus grand mérite, qui se connaît à tout ce qui se fait dans le monde.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARLEQUIN.

Eh ! bonjour, mon cher monsieur Durval ! que je vous présente ma femme, qui arrive dans l'instant d'Italie.

DURVAL.

Ce pays-ci ne dédommagera sûrement pas madame de tout ce qu'elle a quitté dans le sien.

ARGENTINE.

Je crois, au contraire, monsieur, avoir infiniment gagné à l'échange.

DURVAL.

Madame, nous devons être fiers de la préférence.

ARLEQUIN.

Oh ! mon cher ami, vous connaîtrez ma femme ; elle n'est pas comme moi qui ne sais rien : c'est elle qui a lu tout, elle connaît tout ; elle passait toutes les journées à Bergame à lire des livres français. Oh ! diable ! elle est en état de disputer avec vous. Asseyez-vous donc. *(Ils s'asseyent tous trois, Arlequin continue.)* Et, à propos, comment vont les arts, mon ami ? où en est cette tragédie que vous diri-

gez ? avance-t-elle? je ne me souviens pas de son nom : Na... Na... Na... Nasica, je crois; je n'aime pas ce diable de nom, et je ne sais pas pourquoi votre protégé a été choisir ce Nasica. C'est tiré d'Homère, je crois.

DURVAL.

Eh, non pas; c'est un sujet romain, la conjuration des Gracques.

ARLEQUIN.

Eh bien, oui; mais tous ces noms-là ne sonnent pas bien; Gracques, Nasica, je ne sais pas, si j'étais vous, je leur aurais fait donner d'autres noms. Avance-t-il votre jeune homme?

DURVAL.

Je l'ai abandonné tout-à-fait. Ces jeunes gens qui commencent à tourner des vers sont d'une indocilité, d'une indépendance qui finit par leur casser le cou. Enfin, croiriez-vous, mon ami, que ce jeune homme, à qui je m'intéressais, que je voulais former et faire connaître, dont je corrigeais même les vers, je lui ai demandé un petit service, et il me l'a refusé.

ARLEQUIN.

Oh! ceci est pis que de faire un mauvais Nasica, c'est être ingrat; fi donc! ne me l'amenez plus.

ARGENTINE.

Monsieur, il faut être indulgent pour la jeunesse. Presque toujours à cet âge-là la tête est mauvaise, et le cœur excellent.

DURVAL.

Je vous fais juge, madame, de mes griefs contre mon protégé; autrefois j'ai fait des vers comme un autre, et j'avais même tourné assez joliment l'épisode de Pyrame et Thisbé en grands vers; j'ose même dire qu'il y a du feu, du sentiment; enfin, c'est bien, et monsieur Arlequin vous dira que je m'y connais un peu, et que je suis difficile.

ARLEQUIN.

Eh bien?

DURVAL.

Eh bien, monsieur, cet épisode était mort dans mon portefeuille : vous savez que j'ai toujours négligé de faire imprimer tous ces petits riens qui échappent à ma plume; l'autre jour j'ai relu mon épisode, j'en ai été content, et, pour ne pas le perdre, j'ai prié notre jeune homme de vouloir bien le faire entrer dans sa tragédie de Scipion; il me l'a refusé, mais refusé net.

ARLEQUIN.

Ah! le coquin; il a refusé! c'était tout fait pourtant.

DURVAL.

Je vous dis, j'y avais mis la dernière main.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, il me semble que c'était difficile.

DURVAL.

Point du tout, madame; assurément je me connais en tragédie; je vous en citerai cent où, au milieu du sujet, l'on parle de toute autre chose; je vous dirai même que cette diversité d'aventures repose l'attention du spectateur; on est bien aise de perdre de vue les premiers personnages, de faire connaissance avec d'autres, et puis de venir retrouver les premiers; mais voilà ce que mon jeune homme n'a pas voulu entendre; aussi, monsieur Arlequin, j'ai bien fait le serment de laisser là tous ces petits auteurs qui se croient du mérite, qui prennent le feu de leur jeunesse pour du talent, et leur fougue pour du génie; je vous dirai plus, c'est qu'ils ont un certain mépris pour le sang-froid avec lequel nous écoutons ce qui les enflamme. Je me connais en hommes, mon cher ami, et je vous assure que ces petits messieurs font très peu de cas de nous autres connaisseurs, qui les jugeons pourtant, qui les formons, dont le métier vaut bien le leur; car il y a bien plus de mé-

rite à se placer au bout de la carrière, à avertir ceux qui courent des périls qu'ils rencontreront, à leur donner des avis salutaires, à leur distribuer les couronnes, qu'à les gagner soi-même.

ARLEQUIN.

Oh! vous savez bien, mon cher Durval, que je vous ai promis d'être toujours de votre avis, et je n'ai jamais manqué à ma parole.

DURVAL.

La littérature, mon ami, n'est pas la seule qui me donne du chagrin; vous vous souvenez de ce jeune peintre que je protégeais, dont je voulais faire quelque chose; eh bien! ce petit monsieur veut me quitter; mes lumières ne lui suffisent plus, il veut aller à Rome voir les tableaux de Rome; cependant vous savez que j'ai un cabinet rempli de Bouchers.

ARGENTINE.

Mais, monsieur, s'il veut faire de grands progrès, il est nécessaire qu'il voie l'Italie.

DURVAL.

Je conviens, madame, qu'il y a de beaux tableaux en Italie; mais, à vous parler vrai, ce grand genre ne me plaît point; j'aime mieux nos petits tableaux français où l'on voit une petite paysanne qui porte un pot de lait, ou

bien un petit berger qui joue de la flûte, c'est gracieux, c'est joli; il semble que c'est peint avec du couleur de rose ou du blanc, et mes yeux sont plus flattés d'un petit tableau comme cela que de ces grands sujets de votre pays, où les personnages sont toujours dans de grandes affections, où tous les hommes sont si bruns, si noirs; on voit leurs muscles, leurs nerfs, à en être effrayé; enfin je n'aime pas vos peintres.....

ARGENTINE.

Cependant, monsieur...

LA BRIE, *annonçant.*

Madame la comtesse de Nerville.

ARGENTINE.

Qui est cette dame-là, mon ami?

ARLEQUIN.

Diable! c'est une femme qui a terriblement d'esprit, mais elle est toujours malade.

(*Tout le monde se lève, la comtesse entre.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je suis mourante, monsieur Arlequin, et j'ai pourtant voulu me traîner chez vous, (*Elle salue Argentine.*)

ARLEQUIN.

Madame la comtesse, je suis bien reconnaissant de vos bontés, et j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

LA COMTESSE.

Je suis enchantée de faire connaissance avec madame, mais je lui demande la permission de m'asseoir ; je suis d'une faiblesse à ne pas pouvoir me soutenir. (*Elle tombe dans un fauteuil.*) Bonjour, monsieur Durval, comment vous portez-vous ?

DURVAL.

Madame la comtesse est bien bonne ; mais c'est à elle qu'il faut demander des nouvelles de sa santé.

LA COMTESSE.

Je n'en ai point de santé, vous le savez bien, je n'en ai jamais eu, mes vapeurs m'abîment plus que jamais.

ARLEQUIN.

C'est une terrible maladie que ces vapeurs ; mais, moi, je crois que, si l'on pouvait oublier qu'on est malade, on serait tout de suite guéri.

LA COMTESSE.

Oublier... Voilà bien de vos propos, monsieur Arlequin : puis-je oublier le battement de mes artères temporales, le froid que je

sens au sommet de la tête, mes sifflemens dans les oreilles, mes trémoussemens par tout le corps ; vous êtes excellens, messieurs qui vous portez bien, vous ne voulez pas croire aux maladies ; mais je voudrais vous voir mes suffocations, mon hémoptysie, mes battemens à la céliaque, à la mésentérique supérieure, ou à l'aorte ; car enfin mon pouls est quelquefois si petit, qu'il est effacé dans quelques paroxismes ; et vous ne voulez pas que je sois malade ; et je vous dis, messieurs, que je me meurs. Je le sais peut-être.

ARGENTINE, *à part, à Arlequin.*

Ah ! mon ami, c'est un médecin que cette femme-là.

LA COMTESSE.

Que dit madame ?

ARGENTINE.

Je suis surprise du prodigieux usage que vous avez des mots consacrés à la médecine.

LA COMTESSE.

Eh, madame, c'est le fruit de mes souffrances ; c'est la douleur qui m'a rendue savante bien plus que l'étude ; je n'en souffre pas moins ; mais j'ai le plaisir de savoir le siége et la cause de mes maux. Par exemple, mes vapeurs ; je sais à merveille leur origine ;

je suis convaincue que, si l'on pouvait guérir le racornissement et l'éréthisme de mes nerfs, je n'aurais plus de vapeurs; c'est cet éréthisme qui est cause de tout; j'en ai la preuve trop claire dans la cardialgie, les borborygmes et les coliques que j'éprouve; enfin mes méninges sont affectées, j'ai des suffocations au diaphragme, des palpitations au péricarde; en un mot, je souffre de partout, je suis quelquefois dans une atonie affreuse, je sens des emphysèmes douloureux; j'ai beau employer les carminatifs, madame, si vous voulez que je vous parle vrai, je crains d'avoir une tympanite.

ARLEQUIN.

Oh ! il faut espérer que non, madame la comtesse; qu'est-ce que c'est qu'une tympanite?

LA COMTESSE.

C'est une hydropisie venteuse.

DURVAL.

Madame, il est bien malheureux pour les lettres que vos souffrances vous empêchent de vous y livrer, vous étiez née pour faire un grand chemin, et les premiers vers que vous me fîtes l'honneur de me montrer indiquaient un talent bien marqué pour la poésie.

LA COMTESSE.

Ah, ah, vous vous en souvenez, monsieur Durval.

DURVAL.

Sûrement, madame, et je regrette tous les jours que vous ne vous livriez pas au travail.

ARGENTINE.

Il est difficile de travailler quand on souffre.

ARLEQUIN.

Oh! cela doit être; car, moi, qui me porte bien, j'ai voulu faire une ode l'autre jour, je n'ai jamais pu seulement trouver le premier couplet.

LA COMTESSE.

Malgré mes maux, je fais quelque chose dans ce moment-ci, et même un ouvrage de longue haleine.

DURVAL.

Peut-on vous demander ce que c'est?

LA COMTESSE.

Un poëme épique.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ARLEQUIN.

Y a-t-il un sujet à ce poëme-là?

LA COMTESSE.

Sans doute.

DURVAL.

Ce serait une indiscrétion que de demander....

LA COMTESSE.

Vous voulez que je vous le lise, je vois bien cela; quoique je sois mourante, et que je souffre beaucoup de l'abdomen, je vais vous en montrer un morceau, à condition que vous me direz franchement ce que vous en pensez; car, si vous me flattez, je vous promets de ne pas achever.

ARGENTINE, *à part.*

Je sens que je la flatterai.

DURVAL.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

ARLEQUIN.

Madame.... nous écoutons.

LA COMTESSE.

Voici ce que c'est; le sujet de mon poëme est l'anatomie.

ARGENTINE.

Comment, madame?

LA COMTESSE.

Oui, madame, l'anatomie, c'est le sujet de mon poëme; j'en ai déjà quarante-deux chants de faits. Voici le commencement.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, madame la com-

tesse, je ne sais pas trop bien ma fable, moi; l'anatomie, c'est quelque guerre, quelque chose comme cela.

DURVAL.

Eh, non pas, mon ami, c'est la connaissance du corps humain.

ARLEQUIN.

Ah! c'est vrai; et c'est là le sujet qu'a choisi madame la comtesse? C'est bon, j'écoute.

LA COMTESSE.

Non....

ARLEQUIN.

Comment, non! vous ne voulez pas nous le lire?

LA COMTESSE.

Eh! je commence, écoutez donc: Non....

ARLEQUIN.

Non est donc le commencement?

DURVAL.

Sans doute; taisez-vous donc.

LA COMTESSE.

Non, je n'invoque point les filles du Permesse,
Ce n'est point à Phœbus qu'aujourd'hui je m'adresse.
Assez d'autres sans moi, dans leurs frivoles chants,
Prodiguent à ce dieu leurs vœux et leur encens;
Moi j'invoque la Mort: O déesse homicide!
Toi qui moissonnes tout dans ta course rapide,
O Mort! viens m'animer, di. . . . .

DURVAL.

Ah! que c'est beau!

ARLEQUIN.

Ah! que c'est beau!

ARGENTINE.

C'est trop beau.

LA COMTESSE.

O Mort! viens m'animer, dirige mes travaux,
Conduis mes pas tremblans au milieu des tombeaux.
Viens d'un squelette humain me montrer la structure,
Laisse-moi dans son flanc retrouver la nature;
Laisse-moi distinguer jusqu'à ses moindres traits,
Et, le scalpel en main, t'arracher tes secrets.
O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie,
Et je veux te forcer d'ajouter à la vie.

Voilà l'invocation; qu'en dites-vous?

DURVAL.

Madame, c'est fort beau, c'est sublime.

ARLEQUIN.

Oh! superbe.

DURVAL.

Vous me permettrez pourtant une petite observation : vous finissez là par ce beau vers :

O Mort! à ton flambeau j'allume mon génie.

La Mort a-t-elle un flambeau?

LA COMTESSE.

Sans doute, monsieur, le flambeau de la Mort; mais c'est connu.

ARLEQUIN.

Oui, mais cependant.... je suis de l'avis de M. Durval, moi.

LA COMTESSE.

Je vous assure, messieurs, que je ne m'attendais pas à cette objection; elle n'est pas fondée, c'est un de mes plus beaux vers. Qu'en dites-vous, madame?

ARGENTINE.

Ma foi, madame, les autres me paraissent de la même force.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien honnête; mais cependant celui-là est bien plus fortement créé, et je suis étonnée qu'il ne soit pas du goût de M. Durval.

DURVAL.

Ma foi, madame la comtesse, je vous conseille de l'ôter; ôtez-le, croyez-moi, vous en ferez aisément un autre; mais donnez-moi cette marque d'amitié, je vous en supplie; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, j'ai un épisode tout fait, dans mon portefeuille, que je vous donnerai, vous le mettrez dans votre poëme.

LA COMTESSE.

Il est bien question de votre épisode!

DURVAL.

Madame, c'est l'histoire de Pyrame et Thisbé, et je vous réponds qu'avec quatre vers, deux au commencement, deux à la fin, vous l'encadrerez à merveille.

LA COMTESSE.

Bah, vous ne savez ce que vous dites, et je ne vous acheverai pas mon poëme; en vérité, j'avais meilleure opinion de votre goût. Je n'en puis plus, je me suis épuisée pour vous dire ce peu de vers; j'ai besoin de regagner mon lit. Adieu, monsieur Arlequin; adieu, madame; je me meurs : voilà mes vapeurs qui me prennent.

ARLEQUIN.

Permettez que je vous donne la main.

LA COMTESSE.

Non, non, laissez-moi, au nom de Dieu, laissez-moi m'en aller; je me meurs.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

ARGENTINE.

Elle est en colère contre vous, monsieur Durval; pourquoi aussi vous aviser de la critiquer?

DURVAL.

Vous voyez, madame, l'orgueil des gens de lettres; leur esprit chatouilleux ne peut pas supporter tout ce qui n'est pas louange; aussi je n'en veux plus voir; je ne veux plus m'occuper que de musique : ah! parlez-moi des musiciens, voilà des gens polis, dociles, et qui connaissent le prix du connaisseur qui les encourage. Dernièrement je donnais des avis à un compositeur; il fallait voir avec quelle attention il m'écoutait; et cependant il est convenu depuis qu'il ne me comprenait pas; vous le connaissez peut-être; c'est Concertini.

ARLEQUIN.

Sûrement je le connais.

DURVAL.

Voilà ce qui s'appelle un homme, un grand homme : ah! vous n'avez pas vu son nouvel opéra; c'est là de la musique, une harmonie

douce, tendre et toujours chantante, une mélodie passionnée, une.... Monsieur, nous ne sommes pas encore dignes de cet homme-là.

ARLEQUIN.

Oh! sûrement; il faut qu'il soit bien poli pour avoir la bonté de venir ici.

ARGENTINE.

C'est donc un très grand compositeur?

DURVAL.

Ah, madame! c'est qu'il n'y a pas un seul morceau qui n'attache, qui n'entraîne : c'est toujours un chant doux, gracieux; vous vous sentez enlever de terre sans vous en apercevoir, et votre âme reste suspendue dans la région du plaisir tout le temps que vous écoutez. Le grand malheur, c'est que Paris a les oreilles bien longues pour entendre cette musique-là.

ARLEQUIN.

Oh! c'est superbe! et avec cela une musique toujours gentille, n'est-il pas vrai?

DURVAL.

C'est au-dessus de tout ce que nous connaissons, et ce n'est pas beaucoup dire : vous l'avez donc entendu?

ARLEQUIN.

Non; et vous?

DURVAL.

Je ne l'ai pas encore entendu, mais je tiens tout ce que je vous ai dit d'un des amis de Concertini, chez qui j'ai dîné hier.

ARLEQUIN.

Oh bien, réjouissez-vous, car Concertini doit venir ce soir passer une heure avec moi, pour me montrer plusieurs morceaux de son opéra.

DURVAL.

Ce soir..... ah! quel bonheur!... Permettez que je vous embrasse. (*Il embrasse Arlequin.*) (*A Argentine.*) Pardonnez-moi, madame, si je ne sais pas contraindre mes transports, mais j'ai l'âme sensible, vive, ardente, et je n'entends pas le mot de musique sans répandre des larmes de plaisir. Quelle journée pour moi, j'entendrai Concertini ce soir, et je sors d'une maison où la célèbre Carminette a chanté!

ARLEQUIN.

Ah, ah! cette cantatrice italienne, eh bien, qu'en dites-vous?

DURVAL.

Ah! monsieur, quelle voix! cette femme tenait mon âme sur ses lèvres, rien ne vivait dans moi que mes oreilles. Nos chanteuses de France paraissent ensuite bien misérables.

ARGENTINE, *à Arlequin.*

Par exemple, mon ami, tu aurais bien dû me faire souper avec une compatriote.

ARLEQUIN.

Oh! je ne la connais pas; d'ailleurs elle n'est pas de notre pays.

ARGENTINE.

Et d'où est-elle donc?

ARLEQUIN.

C'est une Italienne de Paris.

ARGENTINE, *riant.*

Comment donc?

DURVAL.

Madame, voici l'histoire : Carminette est Française, mais ses parens, qui étaient du petit nombre des vrais amateurs que la musique avait ici il y a quinze ans, lui ont fait prendre l'accent italien dès son enfance. Elle chante comme une véritable Italienne, avec tous les petits agrémens, les ports de voix, et cette mollesse d'expression qui enchante l'âme; elle prononce les *c* en *tch*, les *u* en *ou*, de sorte que, lorsqu'elle chante des paroles françaises, notre langue y gagne infiniment; elle acquiert dans sa bouche une douceur et une harmonie dont nous ne l'aurions jamais crue susceptible. Vous ne m'entendez peut-être pas.

ARLEQUIN.

Oh! que si; c'est une voix que l'on a arrangée exprès; M. le comte de Valcourt faisait de même; il aimait beaucoup les chevaux anglais, mais, quand il n'en pouvait pas avoir, il faisait couper la queue à des chevaux limousins, puis il la leur faisait tenir en l'air, je ne sais comment, et puis il les croyait des chevaux anglais.

LA BRIE, *annonçant.*

M. Concertini.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL, CONCERTINI.

DURVAL.

Ah! le voilà.

(Tout le monde se lève.)

CONCERTINI.

Monsiou Arliquino, votre servitour; il a fallou m'échapper de trente maisons pour venir vous voir; aussi je n'ai qu'oun petit moment à vous donner. Le douc de Montalto m'attend, et je souis sour qu'il crie après moi. Bonjour, monsiou Dourval.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis très reconnaissant de

toutes vos bontés; et voilà ma femme qui sera ravie de vous applaudir et de faire connaissance avec vous.

CONCERTINI.

J'espère que l'amitié de monsiou Arliquino sera oun titre pour moi auprès de madame; je compte plous sour ce titre que sour mon faible talent. (*Il rit.*)

DURVAL.

Oh! monsieur Concertini, madame arrive d'Italie; elle est de la secte du goût, elle est digne de vous écouter. Tenez, nous ne sommes ici que trois; mais jamais peut-être à Paris vous ne trouverez un auditoire qui sente aussi bien tout ce que vous valez.

CONCERTINI.

Ah! j'aurais tort de me plaindre de Paris, on m'a fort bien traité, et peut-être en Italie on n'aurait pas été si pouli.

DURVAL.

Moi, je trouve que bien peu de gens vous ont rendu justice, monsieur Concertini; combien vous devez souffrir quand vous trouvez sur votre chemin quelques-uns de ces barbares qui osent nier le pouvoir de votre musique, et qui écoutent froidement et sans être émus les sons divins que vous créez.

CONCERTINI, *riant.*

Ah, ah, que voulez-vous; nous voyons tous avec les yous que nous avons; ceux qui n'en ont point d'yous ne comprennent pas que les autres voient. Je ne réponds jamais à ces gens-là.... Mais je souis beaucoup pressé, le douc de Montalto m'attend; avec la permission de madame, je vais vous faire entendre oun morceau de mon opéra.

DURVAL.

Ah! écoutons, écoutons; madame, monsieur, écoutons.

CONCERTINI.

Voici ce que c'est.

(*Il se met au clavecin, et prélude avec beaucoup de mines et de grimaces. Durval s'écrie.*)

DURVAL.

Ah! que c'est beau!

CONCERTINI.

Ce n'est qu'oun accord.

DURVAL.

J'ai cru que c'était la ritournelle.

ARGENTINE, *à part.*

Mais ils sont fous.

CONCERTINI.

Il faut vous expliquer la scène. Moun opéra est l'opéra de Broutous; c'est oun jeune homme qui m'a fait les paroles; on dit qu'elles

ne sont pas bonnes, mais cela m'est fort égal. Il y a des mousiciens qui ne pouvent travailler que sour de bonnes paroles; mais moi, je regarde les paroles comme oun peintre regarde sa toile; la mousique doit couvrir tout cela. Voici pourtant ce que c'est : Broutous vient d'assassiner César; il entre sur la scène avec son poignard tout sanglant; sa mère Servilie, qui a été la maîtresse de César, le trouve et lui demande qui il vient de touer; Broutous lui dit : oun tyran. — Quel tyran? — César, lui dit Broutous. Alors Servilie lui chante ceci.

Barbare, qu'as-tu fait? César était ton père,
Et ton bras lui perce le sein;
Viens combler tes forfaits, assassine ta mère;
Un tel effort est digne d'un Romain.

(Concertini chante ces paroles d'un air très tendre; il s'accompagne lui-même avec beaucoup de véhémence, et toutes les fois qu'il s'arrête, Durval s'écrie : Ah! que c'est beau! Arlequin répète tout de suite : Ah! que c'est beau! et Argentine lève les épaules. Cette scène qui n'est qu'indiquée, dépend principalement des acteurs.)

DURVAL, *s'essuyant les yeux.*

Ah! monsieur Concertini, quel morceau! quel morceau, grands dieux! vous m'avez fait fondre en larmes.

CONCERTINI, riant.

Ah, ah; ne plourez pas, c'est fini; et comme j'ai prévou que cet endroit ferait plourer, j'ai mis là tout de souite oun ballet pour rétablir la gaîté.

ARGENTINE.

Comment, monsieur, un ballet!!

CONCERTINI.

Oui, madame; vous savez qu'à l'opéra on personnifie tout; j'ai ousé de la permission pour faire danser oune petite gavotte à la république romaine et à la liberté, en réjouissance de la mort de César.

ARGENTINE.

Et Servilie, que devient-elle?

CONCERTINI.

Elle se met dans oun coin pour pleurer, tandisque la république et la liberté dansent, et ma mousique exprime plours par ici, gavotte par-là, c'est le plous jouli de l'opéra.

DURVAL.

C'est un trait de génie; ah! monsieur Concertini, je suis encore ivre de ce morceau. Mais, dites-moi, l'avez-vous fait tout de suite comme il est là.

CONCERTINI.

Oh! non, j'y ai beaucoup changé.

DURVAL.

Eh bien, pourquoi ne pas graver à la suite de votre opéra toutes ces variantes ; ces débris de notes sont des chefs-d'œuvre que vous nous dérobez, monsieur Concertini : quand on taille des diamans, l'on recueille jusqu'aux plus petits morceaux.

CONCERTINI, *toujours riant.*

Ah, ah, nous verrons. (*à Arlequin.*) Il a bien de l'esprit, ce monsieur Durval.

ARLEQUIN.

Oh ! votre ariette est magnifique ; il me semble cependant, permettez-moi de vous le dire, monsieur Concertini, il me semble que lorsque vous parlez de forfaits, d'assassinats, il faudrait un peu plus de bruit, là, un peu plus de.... cela fait du bruit d'assassiner, surtout quand ce sont des grands seigneurs qui s'assassinent. Qu'en dites-vous ?

CONCERTINI, *toujours ricanant.*

Ah ! monsiou Arliquino, cette objection n'est guère d'oun connaisseur comme vous. Si je voulais dou bruit, je sais bien où en prendre : mais vous sentez que si ma mousique devient plous forte, elle cesse d'être chantante, et il faut d'abord chanter, pouis l'on exprime si l'on peut.

DURVAL.

Eh, sans doute; et voilà ce qu'ils ne veulent pas comprendre; mais vous nous y amènerez, monsieur Concertini; soyez tranquille, vous nous rendrez musiciens malgré nous, malgré nos oreilles; vous ferez à Paris ce que Orphée fit chez les Thraces, quoique je sois convaincu que les Thraces étaient moins barbares que nous.

CONCERTINI, *toujours riant.*

Allons, allons, ne dites pas de mal de votre nation; ah! qu'il y a encore bien du goût. Si les Français voulaient s'entendre pour admirer tout ce que nous faisons, vous verriez que ce pays-ci vaudrait bien le nôtre; mais..... ils s'attachent aux paroles, ils veulent que les poëmes soient joulis, qu'ils signifient quelque chose, tout cela gêne oun musicien; voulez-vous que je vous dise le grand défaut des Français pour la mousique; c'est qu'ils ont trop d'esprit, et ça tue l'oreille. Mais on m'attend, je vous demande pardon, et je m'enfouis. Adiou, madame; adiou, messiours.

DURVAL, *courant après lui.*

Monsieur Concertini, un mot, s'il vous plaît; demain matin serez-vous chez vous?

CONCERTINI.

Oui, monsiou.

DURVAL.

Eh bien, j'irai vous voir, et je vous porterai un petit épisode de Pyrame et Thisbé, que vous ne trouverez pas mal, et que vous pouvez faire entrer dans votre opéra; je vous montrerai cela.

CONCERTINI.

Monsiou, je vous serai fort obligé; nous le lirons ensemble, et nous verrons: bien obligé, monsiou Dourval. Adiou, monsiou Arliquino.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, DURVAL.

DURVAL.

Quel homme! quel génie!...... Mais, madame, vous devez avoir eu bien plus de plaisir que moi, vous qui avez le bonheur d'être Italienne. Ah! pourquoi ne suis-je pas né dans cette patrie du goût, des talens, de l'harmonie; de l'harmonie, cet art divin, ce don du ciel que les dieux nous ont accordé pour charmer nos peines, pour augmenter nos plaisirs! c'est aux Italiens que la Divinité a confié ce présent céleste; ce sont eux qui viennent nous donner de nouvelles sensations, nous faire connaître de nouveaux plaisirs, adoucir nos mœurs, polir nos âmes et nos oreilles; et

nous, Français, nous, descendans des Goths et des Sicambres, nous avons encore les oreilles sicambres.

ARGENTINE.

Monsieur Durval est sûrement musicien?

DURVAL.

Moi, madame, point du tout; cela m'empêche-t-il de sentir, d'avoir une âme et de me connaître au plaisir que j'éprouve; je serais bien fâché d'être musicien; je perdrais peut-être en sensations ce que je gagnerais en science; la musique est faite pour ceux qui ne la savent pas.

ARLEQUIN.

Oh! c'est si vrai, que moi je n'ai jamais voulu l'apprendre, parce que dès-lors je n'y aurais plus rien compris.

DURVAL.

Madame, c'est avec douleur que j'en conviens; mais notre nation n'est pas faite pour la musique; enfin, nous sommes au moment où, avec quelques efforts de plus, nous sortions de notre barbarie, et ces efforts, nous avons négligé de les faire. Nous qui possédons tant d'hommes distingués par leurs lumières, par leurs talens, croiriez-vous que la musique a eu de la peine à trouver des défenseurs dans

cette classe de gens éclairés ? ils n'ont pas daigné combattre pour elle !

ARGENTINE.

Mais je le crois bien, monsieur. Comment ! vous voudriez que ceux qui nous apprennent à penser, ceux qui tiennent dans leurs mains nos cœurs et nos esprits, descendissent de ce sublime emploi à celui de soldat d'un compositeur ! vous voudriez qu'au lieu de se tenir étroitement unis pour étendre la raison, la vérité, ils abandonnassent cette belle cause pour les intérêts d'un opéra ! Vous n'y pensez pas, monsieur ; ils ne prendront sûrement pas la peine de se haïr pour des prétentions aussi ridicules ; en vérité, si cela arrivait, il me semblerait voir des abeilles quitter leur miel et se tuer entre elles pour faire régner un bourdon.

ARLEQUIN.

Savez-vous bien que ma petite femme a lu, au moins. Oh ! sango di mi ! elle sait tout ; moi je ne sais rien ; mais elle m'aime, et je crois savoir tout.

DURVAL.

Mais vous m'étonnez, monsieur Arlequin, vous ne défendez pas la musique, vous qui l'aimez, qui la soutenez.

ARLEQUIN.

Oh, moi, je l'aime à cause de vous autres, sans cela vous auriez dit que je suis une bête. Il faut avoir de l'esprit comme elle pour avoir un avis à soi. Je n'ose rien dire, parce que vous traitez d'imbéciles tous ceux qui ne pensent pas comme vous.

DURVAL.

Je voudrais avoir le temps de discuter une cause aussi intéressante, je prouverais sûrement à madame combien la musique élève son pays au-dessus de tous les autres. Mais il faut que je coure chez le duc de Montalte; Concertini chante peut-être, et mon cœur vole après lui.

(*Il salue et s'en va.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Mon ami, cet homme de mérite est un peu fou.

ARLEQUIN.

Oh! que non; il s'est rendu comme cela exprès; je t'assure qu'il a bien de la peine à avoir tout le plaisir qu'il nous dit.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur, voilà cet officier qui est déjà venu; il demande à vous parler en particulier.

ARLEQUIN.

Dis-lui d'entrer, je suis tout seul avec ma femme.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Est-ce à monsieur Arlequin que j'ai l'honneur de parler?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; donnez-vous la peine de vous asseoir.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je désirerais beaucoup pouvoir vous entretenir dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est tout comme si vous y étiez; madame est ma femme, et, grâce à Dieu, nous sommes toujours ensemble comme si nous

étions tout seuls ; ainsi imaginez-vous que vous êtes tête-à-tête avec moi.

LE CHEVALIER.

C'est à votre honnêteté que je vais confier le secret de ma vie. Vous êtes l'héritier du comte de Valcourt ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, et malgré cela je le pleurerai long-temps.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis le malheureux fils du comte de Valcourt.

ARLEQUIN.

Vous êtes son fils! mais il n'était pas marié.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur : le comte de Valcourt devint amoureux de ma mère dans une garnison où il était, et voulut l'épouser. Ma mère n'avait ni fortune ni naissance ; la famille du comte s'opposa à son amour, et le comte, à l'insu de tous ses parens, épousa ma malheureuse mère. Voilà le contrat de mariage.

ARLEQUIN.

Oh! je vous crois, car je vous plains déjà.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il, monsieur, que le comte de Valcourt ait donné tout son bien à

mon mari, de préférence à sa femme et à son fils ?

LE CHEVALIER.

Ma malheureuse mère se brouilla avec son époux peu de temps après ma naissance, pour des raisons que je rougirais de rapporter, et que mon respect pour ma mère me force de vous taire. Le comte, indigné, abandonna celle qui l'outrageait, et confondit avec sa coupable femme le malheureux enfant que vous voyez. Ma mère m'éleva et me soutint avec le peu de fortune qui lui resta; elle me plaça dans le service, où j'ai gagné l'amitié de mes chefs, sans pouvoir regagner celle de mon père; il est mort toujours irrité. Ma mère l'a suivi peu de temps après; et ayant appris que vous étiez l'héritier de tous les biens du comte de Valcourt, je viens vous demander, monsieur, si, en mourant, mon père n'a pas pensé que j'existais.

ARLEQUIN.

Non, monsieur, non, mon cher ami. (*Il pleure.*) Il n'a pas dit un mot de vous; mais, grâce à Dieu, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, car je m'en vais vous le rendre, mon cher ami. N'est-ce pas, ma femme, tout lui appartient?

ARGENTINE.

Sans doute, mon ami, il faut tout rendre.

LE CHEVALIER.

Comment! mais la loi est pour vous; le mariage de mon père n'a jamais été déclaré, et je n'ai rien à prétendre. La loi....

ARLEQUIN.

Je n'ai que faire de la loi quand mon cœur et ma femme parlent; vous voyez bien qu'ils me crient tous les deux à la fois que votre bien n'est pas à moi; ainsi, mon cher ami, je vais tout vous rendre : seulement ne me demandez pas ce que j'ai dépensé pour faire venir ma femme, et tout ce que j'ai mangé ici; je ne pourrais pas vous le rendre, parce que nous sommes fort pauvres.

ARGENTINE.

Monsieur, vous êtes trop juste pour ne pas accorder tout ce que mon mari vous demande. Rentrez dans tous vos droits, et nous, mon ami, nous allons retourner à Bergame.

LE CHEVALIER.

Où suis-je donc? Je ne sais si je veille; quoi! vous avez la générosité....

ARLEQUIN.

Mais vous n'avez donc pas vécu avec des honnêtes gens, puisque cela vous étonne. Écoutez, j'ai une prière à vous faire, mon

cher maître; car votre père l'était, et je l'aimais bien; faites-moi le plaisir de conserver tous les domestiques que j'avais conservés, et puis, payez au tailleur cet habit-ci, que je n'ai pas payé; car je veux toujours porter le deuil de mon bon maître.

LE CHEVALIER.

Vous m'attendrissez, mon ami, mon bienfaiteur; j'accepte tous vos bienfaits; mais soyons une même famille : quand vous me connaîtrez, vous m'aimerez peut-être. Je vous estime, je vous respecte, je vous honore comme vous le méritez. Restez avec moi; soyez ma sœur, madame, et vous mon frère, je serai le plus heureux des trois.

FIN D'ARLEQUIN MAÎTRE DE MAISON.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Le duc D'ORMOND.

VALCOURT.

CONSTANCE, sa femme.

MERVILLE.

LE DUC D'ORMOND,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un port sur la rivière ; on voit plusieurs barques.

SCÈNE I.

LE DUC, MERVILLE.

LE DUC.

Êtes-vous sûr que Valcourt soit à Paris ?

MERVILLE.

Oui, monsieur le duc, il est ici depuis six mois, je le vois presque tous les jours.

LE DUC.

C'est sûrement lui que j'ai rencontré hier ; mais il est bien étrange que depuis six mois je n'aie point entendu parler de lui.

MERVILLE.

Il a donc l'honneur d'être connu de vous ?

LE DUC.

Il y a quatre ans que je fis connaissance avec lui dans une maison où nous nous voyions très souvent. Il me parut aimable et

rempli d'honneur ; je désirais de mériter son amitié, et je savais presque mauvais gré à la fortune de l'avoir mis dans le cas de ne pas avoir besoin de moi.

MERVILLE.

Son sort est bien changé.

LE DUC.

Comment, il était riche alors, jeune, à la veille d'avoir un régiment ; il excitait l'envie de tous ceux qui n'étaient pas dignes d'être ses amis.

MERVILLE.

Il n'exciterait plus que la pitié.

LE DUC.

Expliquez-vous.

MERVILLE.

L'amour est la cause de tous ses malheurs. Valcourt aima Constance, la fille d'un simple négociant. Il en fut bientôt aimé ; mais la plus grande partie de la fortune de Valcourt dépendait d'un oncle qui ne voulut jamais consentir au mariage des deux amans. Valcourt épousa Constance en secret. Peu de temps après, une faillite ruina le père de sa femme, et le mit dans le cas de manquer aux engagemens les plus sacrés. Alors Valcourt déclara son mariage, vendit tout ce qu'il possédait pour sauver l'honneur de son beau-père ; et, bravant

l'infortune et la colère de son oncle, sa propre estime et la tendresse de Constance lui tinrent lieu de tout ce qu'il perdait.

LE DUC

Votre récit attendrit et élève mon âme.

MERVILLE.

Il ne resta plus rien à Valcourt que sa compagnie de cavalerie : pour comble de malheur, il fut réformé. Son beau-père est mort de chagrin, et l'infortuné Valcourt, père de deux enfans, dont l'existence l'occupe davantage que la sienne; époux d'une femme adorable, dont le courage et la vertu le soutiennent au milieu de tant de revers, Valcourt est à Paris depuis six mois, à solliciter inutilement le ministre pour obtenir d'être replacé.

LE DUC.

C'est sûrement lui que je vis hier aux Tuileries : j'aperçus un officier que je crus reconnaître, donnant le bras à une jeune femme dont la beauté me frappa : jamais je n'ai vu de figure aussi intéressante et aussi honnête; la pudeur et la beauté semblaient s'être disputé son visage. Je la suivis quelque temps; mais je vis que cet officier cherchait à m'éviter; et n'étant pas sûr que ce fût Valcourt, je cessai de les suivre : mais les traits de Constance, car c'était elle sûrement, ont laissé

dans mon cœur une impression qu'il m'est impossible de vous rendre.

MERVILLE.

Si vous la connaissiez comme moi, vous l'aimeriez bien davantage. Depuis leur arrivée ici, je les ai vus tous les jours, et chaque jour j'ai découvert une nouvelle vertu dans Constance. Elle console son mari, elle fait passer dans son âme une espérance qu'elle-même n'a pas. Monsieur le duc, il me semble que l'effort le plus sublime d'un cœur sensible, c'est d'adoucir dans les autres les peines dont il est lui-même pénétré.

LE DUC.

Écoutez-moi, Merville ; je peux, ce me semble, être utile à Valcourt; j'ai un régiment où je suis le maître de donner les emplois. Parlez-lui de l'ancienne liaison que nous avons formée; dites-lui que je veux la renouer; amenez-le chez moi, ou bien présentez-moi chez lui.

MERVILLE.

Chez lui! hélas! monsieur le duc, dans votre rang, on ne sait pas qu'un malheureux n'a point de chez lui. D'ailleurs Valcourt a conservé dans ses malheurs cette fierté que l'infortune ne peut abattre dans une grande âme. Il vous a évité, dites-vous, aux Tuileries;

ne craignez-vous point de l'affliger en le forçant de montrer sa misère à celui qui vit son opulence ?

LE DUC.

Non, non; je veux devenir son ami, je veux le placer dans mon régiment; d'ailleurs cette Constance dont vous m'avez tant loué les qualités, cette Constance doit l'engager elle-même à ne pas dédaigner quelqu'un qui peut et qui veut lui être utile.

MERVILLE.

Constance n'habitera pas long-temps cette ville, elle en doit partir aujourd'hui.

LE DUC.

Aujourd'hui, et pourquoi?

MERVILLE.

Le peu d'argent qu'ils avaient est épuisé, et....

LE DUC, *vivement.*

Ah! mon ami; portez-leur ma bourse, dites à Constance qu'elle m'honorera d'accepter mes services.

MERVILLE.

Elle a refusé les miens, et je ne suis pas un grand seigneur; jugez.

LE DUC.

Et où doit-elle aller?

MERVILLE, *le regardant.*

C'est un secret que j'ignore. Mais je m'aperçois, monsieur le duc, que je vous retiens depuis bien long-temps; je vous ai détourné de votre promenade, et j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

LE DUC.

Attendez donc, vous êtes bien pressé, M. de Merville.

MERVILLE.

J'ai quelques affaires, monsieur le duc.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE DUC, *seul.*

Il a raison; Valcourt rougirait de me revoir, et Constance serait effrayée d'un protecteur de mon âge et de mon état. Pourquoi faut-il que l'on nous craigne, même lorsque nous voulons faire du bien.... Mais ne vois-je pas Valcourt avec sa femme.... Oui, c'est elle, c'est Constance..... Éloignons-nous et ne les perdons pas de vue.

(*Il se tient au fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

CONSTANCE, VALCOURT.

(Valcourt lui donne le bras, et porte un petit paquet; il est en uniforme bleu.)

CONSTANCE.

N'EST-CE pas ici, mon ami, que je vais te quitter?

VALCOURT.

Hélas! oui; mais la voiture ne partira pas encore, nous avons le temps de nous dire adieu.

CONSTANCE.

Je suis moins à plaindre que toi, je vais retrouver mes enfans; toi, tu resteras seul.

VALCOURT.

Je t'écrirai tous les jours, mon amie; et si les démarches que je vais faire d'ici à un mois sont inutiles, j'irai te rejoindre : surtout ne sois pas inquiète de moi; ta santé est déjà si faible; je serais si malheureux sans toi, qu'il faut bien prendre garde de ne pas augmenter mes chagrins.

CONSTANCE, *cachant ses larmes.*

O mon ami, jamais je ne me suis si bien portée. D'ailleurs cette nourrice de mes enfans, chez laquelle je vais, m'a toujours paru

une honnête femme. Elle aura bien soin de moi.

VALCOURT.

Tu lui diras qu'il est impossible que notre fortune ne change pas, et qu'alors je ne croirai jamais assez payer ce qu'elle fera pour toi.

CONSTANCE.

Mon ami (*elle pleure*), nous ne nous étions pas encore quittés.

VALCOURT.

Oh, je te rejoindrai bientôt; mon cœur me dit que je n'obtiendrai rien, et dans ce moment-ci, mon cœur me console.

CONSTANCE.

Que deviendrons-nous donc ?

VALCOURT.

N'ai-je pas des bras, Constance ? je labourerai la terre, je te nourrirai, toi et nos enfans; du moins je ne te quitterai plus.

SCÈNE IV.

VALCOURT, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh quoi ! Constance, vous partez sans me dire adieu.

CONSTANCE.

Pardonnez, M. de Merville, Valcourt devait vous dire combien je vous regrette.

MERVILLE.

Et où va-t-elle, mon ami? comment s'en va-t-elle?

VALCOURT.

Elle va chez la nourrice de nos enfans, où elle attendra que j'aie fini mes affaires dans ce malheureux pays-ci. J'ai arrêté sa place dans un bateau couvert qui doit partir pour Rouen. Mais je vois le batelier qui vient nous avertir. Allons, mon amie, allons, il faut nous quitter.

CONSTANCE.

Écris-moi dès ce soir, et ne pleure pas si tu veux que je parte.

VALCOURT, *lui donnant sa montre.*

Tiens, mon amie, prends cette montre, elle pourrait te servir dans un moment pressant.

CONSTANCE.

Et toi ?

VALCOURT.

Moi, je n'en ai que faire, je compterai bien les heures sans elle.

CONSTANCE.

Merville, retenez-le, je vous en prie, et ne le quittez pas d'aujourd'hui. Adieu, mon cher ami.

(Ils s'embrassent au bord de la coulisse, Merville retient Valcourt.)

LE DUC *traverse le théâtre pour suivre Constance, et dit à deux laquais :*

Faites ce que je vous ai dit.

SCÈNE V.

MERVILLE, VALCOURT.

MERVILLE.

Allons, du courage, mon cher Valcourt; vous la reverrez bientôt, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer : le duc d'Ormond, que vous avez beaucoup connu, m'a chargé de vous dire qu'il voulait faire lui-même toutes les démarches nécessaires à votre avancement.

VALCOURT.

Ces bateaux-là sont bien sûrs ?

MERVILLE.

Oui, mon ami, mais tâchez de vous distraire. Vous souvenez-vous du duc d'Ormond?

VALCOURT.

Oui; dans le temps de ma prospérité, il se disait mon ami; mais c'est toujours lorsque l'on n'a besoin de personne que tout le monde vous offre ses services.

MERVILLE.

Il m'a parlé de vous avec chaleur, il désirerait de vous revoir. Croyez-vous qu'il pût vous être utile ?

VALCOURT.

S'il en a véritablement le désir, il saura bien me trouver. Mon ami, je crains les grands seigneurs; j'ai vécu avec eux; leur éducation étouffe leur bon naturel; on leur apprend dès l'enfance à avoir tous les goûts sans aimer personne.

MERVILLE.

Je le sais bien; mais l'honnête homme qui a besoin d'eux peut, sans s'abaisser.....

VALCOURT.

Nous verrons, Merville; nous causerons de tout cela une autre fois. Quittons ce lieu où je ne me trouve pas bien.

MERVILLE.

Attendez, voilà le duc lui-même; il veut vous parler.

SCÈNE VI.

VALCOURT, MERVILLE, LE DUC.

LE DUC.

J'AI à me plaindre de vous, monsieur de Valcourt; vous m'avez autrefois témoigné de l'amitié, et vous êtes à Paris depuis longtemps sans vous être souvenu de moi.

VALCOURT

Pardonnez, monsieur le duc, des affaires cruelles, des malheurs.....

LE DUC.

Je sais tout ce qui vous est arrivé, et voilà le motif de mes plaintes. Si vous étiez heureux, ce ne serait qu'un oubli; mais vous êtes malheureux, et dès-lors c'est presque une offense.

VALCOURT.

Je vous reconnais, monsieur le duc; mais...

LE DUC.

Voulez-vous du moins me permettre d'avoir une conversation avec vous ?

VALCOURT.

Je suis à vos ordres.

LE DUC.

Monsieur de Merville, je vous demande pardon, mais nous avons besoin d'être seuls.

(Merville sort.)

SCÈNE VII.

LE DUC, VALCOURT.

LE DUC.

Je n'ignore aucun des malheurs qui vous sont arrivés; je sais que vous n'en avez mérité aucun, et que c'est votre amour pour l'honneur qui vous a mis dans l'infortune.

VALCOURT.

J'ai fait mon devoir, sans m'embarrasser de ce qui pourrait m'en arriver.

LE DUC.

Vous méritez des éloges.....

VALCOURT.

Que je vous prie de m'épargner; vous me prouverez bien mieux que vous m'en croyez digne.

LE DUC.

Je me suis occupé, à votre insu, de vos intérêts; il ne tient qu'à vous d'avoir la lieutenance de roi d'une place frontière; elle rapporte quatorze mille livres de rente.

VALCOURT.

Je n'en demande pas tant, monsieur; ces places-là doivent-être la récompense de braves officiers qui ne peuvent plus servir le roi. Je suis encore à la fleur de l'âge, et la croix que j'ai l'honneur de porter a acquitté le roi envers moi.

LE DUC.

Monsieur de Valcourt, j'admire votre modestie et l'élévation de votre âme. Mais songez que vous n'avez rien, que je suis sûr dans ce moment de vous obtenir cette place, et que, si vous la refusez, je ne pourrai peut-être plus rien.

VALCOURT.

Je l'accepterai avec reconnaissance, mon-

sieur le duc ; le plaisir de vous la devoir diminuera le regret de n'être plus en activité.

LE DUC.

Cette grâce tient à une condition que je n'ai voulu charger personne de vous proposer que moi-même.

VALCOURT.

Quelle est-elle ?

LE DUC.

Une jeune personne, belle, aimable, sensible, vous est destinée pour épouse, et la place dont je vous ai parlé est sa dot.

VALCOURT.

Je croyais que ma ruine ne m'avait ôté que votre amitié ; mais je suis plus malheureux que je ne pensais, j'ai perdu même votre estime.

LE DUC.

Comment !

VALCOURT.

Ne poussons pas plus loin un entretien qui finirait peut-être d'une manière affreuse pour moi. Monsieur le duc, je n'ai plus rien que l'honneur, et mon sang bouillonne lorsque l'on cherche à m'arracher ce seul bien qui me reste.

LE DUC.

Calmez-vous, je n'ai pas voulu vous offenser.

VALCOURT.

Vous me devez pourtant des excuses.

LE DUC.

Eh bien, je vous les fais ; mais vous avez mal interprété ma proposition. La personne dont il s'agit est aussi vertueuse que belle : l'époux le plus délicat n'aurait rien à lui reprocher ; elle est.....

VALCOURT.

Êtes-vous marié, monsieur le duc ?

LE DUC.

Non.

VALCOURT.

Eh bien, d'après ce que vous m'en dites, je vous exhorte à l'épouser.

LE DUC.

Je n'hésiterais pas si elle était libre.

VALCOURT.

Comment, libre ?

LE DUC.

Oui, puisqu'il faut tout vous dire : elle vous aime, elle vous adore, elle ne peut vivre qu'avec vous, et c'est moi qui, touché de ses larmes, de son amour, viens vous supplier de

l'accepter pour épouse, et de finir tous vos malheurs.

VALCOURT.

Je vous demande pardon, monsieur, de la peine que j'ai à vous croire ; les malheureux n'inspirent guère de passions. Mais pour achever de vous convaincre que l'amitié dont vous m'honorez ne peut m'être utile, je suis marié.

LE DUC.

Je le sais bien.

VALCOURT.

Vous le savez, et vous pouvez.....

LE DUC.

Votre mariage fut secret et contre la volonté de votre famille ; nous avons des moyens tout prêts de le faire casser ; ainsi.....

VALCOURT.

Eh quoi, monsieur ! voilà les marques d'amitié que vous venez m'offrir ! Eh ! que ferait mon plus cruel ennemi ? Pardonnez, je ne suis pas le maître de mes transports. Quoi ! vous osez me dire que tout est prêt pour faire casser mon mariage, pour me séparer de Constance, de celle que j'aime plus que ma vie, pour qui seule j'ai souffert la vie ; et mes enfans, mes malheureux enfans......

LE DUC.

Eh, que deviendront-ils si vous êtes dans

l'indigence ? n'auront-ils pas à vous reprocher de leur avoir donné l'existence pour traîner dans la pauvreté, et peut-être dans les affronts, un nom qui devait être respecté.

VALCOURT.

Dans les affronts ! ils sont mes fils, ils n'en souffriront point ; je leur apprendrai à soutenir la misère ; je les ferai soldats, monsieur le duc : vous n'êtes duc que parce que vos pères étaient soldats.

LE DUC.

Mais ne vaudrait-il pas mieux leur assurer une fortune, l'assurer à votre Constance, car je suis assez puissant pour tout faire.....

VALCOURT.

Vous ne l'êtes pas assez pour m'obliger à vous écouter davantage. Oubliez-moi, monsieur, oubliez-moi ; laissez-moi mon honneur, ma femme, mes enfans. Malgré ma pauvreté, je suis aussi riche que vous.

LE DUC.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, c'est de vouloir bien voir une fois celle que je vous destinais pour épouse.....

VALCOURT.

Et moi, j'ai une grâce plus pressante, que j'attends de vous, c'est que vous cessiez cette conversation ; je n'ai qu'un mot à ajouter : je

regarderai comme un outrage la moindre parole sur ce sujet.

LE DUC.

Eh bien, je vous en ferai raison; mais je veux vous montrer cette femme vertueuse et sensible qui vous adore et qui ne peut vivre sans vous..... Venez, madame, venez.

(Il va chercher Constance dans la coulisse.)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, MERVILLE, LE DUC, VALCOURT.

VALCOURT.

O CIEL! Constance.....

(Il se jette dans ses bras.)

LE DUC, *à Valcourt.*

Ingrat, tu m'as soupçonné!

VALCOURT.

Ah! comment réparer?

LE DUC.

Il faut te battre avec moi, ou accepter mes bienfaits. J'ai été le témoin de vos adieux, mon cœur s'est serré; j'ai suivi Constance, je l'ai retenue, et, de peur que mes soins ne lui fussent suspects, j'ai voulu doubler ton attachement pour elle en la rendant témoin d'une épreuve qui lui assure à jamais ton cœur. Heu-

reux époux, respectables époux, aimez-vous toujours; venez chez moi, et j'ose vous répondre de vous obtenir la place que tu as refusée. Mais laisse-moi jouir quelque temps du plus beau spectacle de l'univers, de contempler la vertu heureuse.

FIN DU DUC D'ORMOND.

MES IDÉES
SUR NOS AUTEURS COMIQUES (1).

MOLIÈRE.

L'ÉTOURDI.

Modèle de ruses, de contre-ruses, d'intrigue, de comique. Imitez Mascarille, si vous voulez faire un de ces valets rusés qui mènent tout.

LE DÉPIT AMOUREUX.

Métaphraste et Albert ont une scène, la septième du second acte, de bavardage de la part de l'un, d'impatience de la part de l'autre, qui est très comique. Polidore et Albert, craignant de s'annoncer tous deux une mauvaise nouvelle, et se demandant réciproquement pardon, dans la scène quatre du troisième acte; Eraste et Lucile se brouillant et se raccommodant, scène sublime, la troisième du

(1) Un premier titre, écrit aussi de la main de Florian, est ainsi conçu : *Idées sur nos meilleurs comiques.*

quatrième acte; parodie charmante par le valet et la soubrette.

LES PRÉCIEUSES.

La scène de Mascarille et celle de Jodelet sont les modèles de toutes les scènes où les valets sont déguisés en maîtres et font les ridicules.

LE COCU IMAGINAIRE.

Pièce peu digne de Molière. La scène dixième du deuxième acte, où Cécile se plaint de son propre malheur, tandis que Sganarelle croit que c'est au sien qu'elle s'intéresse, est plaisante.

DON GARCIE DE NAVARRE.

Le caractère de don Garcie, ou du jaloux, est le seul digne d'être étudié. La scène de la lettre, la cinquième du premier acte; celle du billet déchiré, la cinquième du deuxième acte; la huitième du quatrième acte, superbe depuis le commencement jusqu'à la fin, et modèle des scènes de jalousie : voilà les seules beautés de la pièce.

L'ÉCOLE DES MARIS.

Chef-d'œuvre de conduite comique, de morale et de diction; tout en est à étudier.

La première scène du premier acte, où les deux caractères principaux s'exposent: la cinquième du premier acte, où Valère veut faire parler Sganarelle et se lier avec lui malgré lui. L'acte deux est tout entier sublime. Sganarelle, qui va porter à Valère la déclaration d'amour, ensuite le billet, ensuite le conseil d'enlever Isabelle; la scène quatorzième de ce deuxième acte, dans laquelle Sganarelle mène Valère devant Isabelle qui s'explique en sa présence sur ses véritables sentimens, et le trompe sous ses propres yeux; l'acte qui finit par le dessein d'épouser le lendemain Isabelle, ce qui rompt tout ce qu'elle a fait, et oblige de recommencer la pièce au troisième acte, où le jaloux va lui-même chercher le notaire pour les unir; la scène sixième où il sermonne Ariste; enfin le dénoûment qui est superbe, qui se fait par les soins du jaloux, qui satisfait tout le monde...... Il faut lire cent fois cette pièce et l'admirer chaque fois davantage.

LES FÂCHEUX.

Pièce à tiroir. Son valet est le premier fâcheux. La scène cinquième du premier acte du seigneur qui a fait une courante; la deuxième du deuxième acte du joueur, la septième du deuxième acte du chasseur, la deuxième du

troisième acte du savant grec, la troisième du troisième acte de l'homme qui veut mettre la France en ports de mer : voilà les beautés de cet ouvrage.

L'ÉCOLE DES FEMMES.

Chef-d'œuvre de comique. Les trois premiers actes me semblent infiniment supérieurs aux deux autres. La première scène du premier acte, modèle d'exposition morale; la sixième entre Horace et Arnolphe, modèle de récit et de comique. La scène sixième du deuxième acte, entre Arnolphe et Agnès, admirable pour la vérité, le plaisant et le contraste d'un vieillard jaloux et fin, et d'une jeune sotte qui lui dit tout; la deuxième scène du troisième acte, entre Arnolphe et Agnès, où il lui explique les devoirs du mariage; la quatrième du deuxième acte, où Horace lui confie la manière dont Agnès lui a fait parvenir sa lettre, sont des modèles de comique. La scène huit du quatrième acte, d'Arnolphe et de Chrisalde, sur le cocuage, est d'une philosophie admirable; la scène quatrième du cinquième acte, où Arnolphe cherche ridiculement à plaire à cette Agnès, contre laquelle il est furieux; enfin toute la pièce, hors le dé-

noûment et quelques expressions basses, est sublime.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

Petite pièce qui n'est intéressante que pour les adorateurs de Molière. La scène septième, où le poëte, le marquis et la prude font leurs remarques sur l'École des femmes, est pleine de vérité et de comique.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

Ce n'est point une comédie, mais une satire peu piquante, à présent que personne ne sait les noms des détracteurs de Molière.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.

Le prologue de Lysiscas endormi, que l'on réveille, et qui se rendort toujours en parlant, me paraît la scène la plus plaisante de la pièce; la première scène du quatrième acte, dans laquelle Euriale et la princesse se trompent tous les deux par amour, et veulent se persuader qu'ils sont insensibles, est la seule jolie de la pièce.

LE MARIAGE FORCÉ.

Farce charmante et morale; la première scène de Sganarelle et de Géronimo, où le premier demande conseil pour se marier, est pleine de comique et de raison. La scène

sixième du bavard Pancrace et de Sganarelle est charmante; la huitième avec le pyrrhonien Marphurius est aussi jolie; la seizième, où Alcidas veut que Sganarelle se batte ou se marie, est un modèle de bon comique. Voilà tout ce qu'il y a à remarquer dans cette pièce.

LE FESTIN DE PIERRE.

Cette pièce, dont le titre n'a pas de sens, étincelle de bon comique. Quoique Thomas Corneille l'ait mise en vers, et ait ajouté plusieurs bonnes plaisanteries dans la première scène de Charlotte et de Pierrot au deuxième acte; malgré la scène de Léonor et de sa tante avec don Juan au troisième, et celle de la même Léonor et de sa nourrice au cinquième, qui prépare le dénoûment, ajoutées par Corneille, je préfère encore la pièce en prose, telle que Molière l'a faite; l'exposition en est charmante. La deuxième scène, où don Juan développe son caractère, est un modèle; la première scène du deuxième acte entre Pierrot et Charlotte; la cinquième du même acte, où don Juan trompe à la fois les deux paysannes, sont des chefs-d'œuvre de comique. Le troisième acte est tout espagnol. La scène troisième du quatrième acte, entre M. Dimanche et don Juan, est un modèle de vérité et d'ex-

cellent comique. La scène deuxième du cinquième acte, où don Juan parle de l'hypocrisie, et la troisième, où il refuse à don Carlos d'épouser sa sœur, par scrupule (scène que Corneille n'aurait pas dû mettre de côté), achèvent de rendre don Juan odieux, et rendent le dénoûment moins inconcevable en le faisant souhaiter davantage.

L'AMOUR MÉDECIN.

Jolie farce. La première scène du premier acte, dans laquelle Sganarelle demande des conseils à trois personnes, qui chacune lui en donnent un intéressé, est un modèle de vérité; la troisième du même acte, où Lucinde, sollicitée par son père de lui dire son chagrin, le lui apprend, Sganarelle ne l'écoutant plus, est un modèle de comique. La scène troisième du deuxième acte, dans laquelle les médecins, assemblés pour consulter, parlent de leur mule et de leurs chevaux; la sixième du troisième acte, dans laquelle Clitandre joue le rôle de médecin, et épouse Lucinde, sont des scènes charmantes et à consulter.

LE MISANTHROPE.

Ce chef-d'œuvre du monde mérite d'être appris par cœur avant que d'être examiné. La première scène du premier acte, où Alceste

développe son caractère avec son ami, qui en a un totalement opposé; la deuxième, où Oronte lui vient lire un sonnet, sont d'un excellent comique et d'une vérité sublime. La première scène du deuxième acte, où Alceste est en opposition avec la coquette Célimène; la cinquième, où tous ces marquis, et Célimène surtout, médisent de toute la terre devant le misanthrope, sont superbes. La scène cinquième du troisième acte, dans laquelle la prude Arsinoé vient donner des avis à la coquette Célimène, qui les lui rend avec tout l'esprit imaginable; la septième, dans laquelle Arsinoé allume la jalousie d'Alceste, après l'avoir loué malgré lui; la scène troisième du quatrième acte, de fureur et de rage de la part dAlceste, de finesse et de coquetterie de la part de Célimène, qui s'apaise tant qu'Alceste est en colère, qui se fâche dès qu'Alceste s'apaise; la première scène du cinquième acte, où Alceste, après avoir perdu son procès, veut renoncer à la nature entière et s'enfuir dans les bois; le dénoûment enfin : voilà les beautés principales d'un ouvrage dans lequel il n'y a pas un vers qui n'ait rapport au caractère principal.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Jolie farce, pleine de vérité. La première et

la deuxième scène du premier acte, dans lesquelles Sganarelle bat sa femme, le voisin Robert voulant l'en empêcher, et celui-ci étant battu par la femme et par le mari; la scène sixième, où l'on fait dire à Sganarelle, à force de coups de bâton, qu'il est médecin; la scène troisième du deuxième acte, dans laquelle Sganarelle fait le médecin; la sixième, où il interroge la malade : voilà les plus jolies scènes de ce petit ouvrage, qui soutint le Misanthrope.

MÉLICERTE, PASTORALE.

Molière ne l'a pas achevée. La scène troisième du deuxième acte est jolie, et Mélicerte et Myrtil y parlent comme des bergers bien amoureux et bien naïfs.

L'AMOUR PEINTRE.

Petite pièce pleine de grâce et de galanterie : la scène onzième du portrait est charmante, et la suivante est d'un comique admirable : don Pèdre est un jaloux parfait; Adraste un amant très aimable, et Hali un fourbe très comique.

LE TARTUFE.

Tout est sublime dans ce chef-d'œuvre; et le dénoûment, que plusieurs personnes

n'approuvent pas, ne peut choquer, après cinq actes de beautés continues.

La première scène du premier acte, où la vieille mère Pernelle, en grondant toute sa famille, expose si plaisamment et la pièce et le caractère de chacun ; la cinquième, où Orgon s'informe de la santé de Tartufe, et oublie sa femme et ses enfans, malgré les railleries de Dorine ; la sixième sur les faux dévots entre Orgon et Cléante, scène admirablement écrite ; la quatrième du deuxième acte, où les amans se brouillent par un malentendu, et se raccommodent par les soins de Dorine ; la deuxième du troisième acte, où Tartufe s'annonce ; la troisième, où il fait sa déclaration à Elmire ; la sixième, où Orgon lui demande pardon à genoux pour son fils qui l'a accusé ; la cinquième du quatrième acte, où Orgon est sous la table, scène si singulière, si belle et si hardie : voilà les principales beautés d'un ouvrage que l'Europe admire avec raison.

AMPHITRYON.

Une des plus comiques pièces de Molière. Le premier monologue de Sosie, quoique très long ; la scène avec Mercure qui lui persuade qu'il est Sosie ; la scène première du deuxième acte entre Amphitryon et Sosie ; la deuxième

entre Alcmène et Amphitryon ; la troisième entre Cléanthis et Sosie, où il s'informe à son tour de ce qui s'est passé ; la deuxième du troisième acte, où Mercure se moque d'Amphitryon : voilà les scènes à étudier dans ce chef-d'œuvre de comique.

L'AVARE.

Encore un chef-d'œuvre. Le dénoûment, que l'on blâme, était impossible autrement. Cette pièce vaut peut-être le Tartufe et le Misanthrope. La scène troisième du premier acte entre l'avare et le valet qu'il fouille ; la cinquième entre l'avare, son fils et sa fille, quand ils veulent lui parler de leur mariage ; la septième, où l'avare prend l'amant de sa fille pour juge de son refus de se marier ; la scène sixième du deuxième acte, dans laquelle Frosine flatte l'avare ; la scène troisième du quatrième acte, où l'avare trompe son fils par une fausse confidence, la quatrième, où maître Jacques les raccommode si comiquement ; la deuxième du cinquième acte dans laquelle maître Jacques accuse l'intendant du vol de la cassette ; la troisième où Valère croit qu'on l'accuse d'avoir enlevé Elise, et le quiproquo de la cassette : voilà les beautés à étudier dans cette pièce.

GEORGE DANDIN.

Pièce très morale et très comique. La scène deuxième du premier acte, où Lubin fait confidence à George Dandin de son message pour sa femme; la quatrième, où monsieur et madame de Sotenville font enrager leur gendre qui se plaint de leur fille; la huitième, où George Dandin est obligé de demander pardon au galant de sa femme; la scène septième du deuxième acte, où Lubin raconte de nouveau à George Dandin le rendez-vous de sa femme, et la dernière scène de la pièce, dans laquelle le malheureux mari est encore obligé de demander pardon à sa coquine de femme : voilà les scènes à étudier.

POURCEAUGNAC.

Dans cette farce, comme dans toutes celles de Molière, il y a des scènes excellentes. La cinquième du premier acte, où Sbrigani prend le parti de Pourceaugnac; la suivante, où Eraste lui persuade qu'il connaît Limoges et toute sa famille; la onzième, où Pourceaugnac est entre les deux médecins et ne sait ce qu'ils lui veulent : voilà, ce me semble, les seules beautés de cette pièce.

LES AMANS MAGNIFIQUES.

Pièce de commande. La scène septième de la pastorale du troisième intermède est charmante : c'est une traduction d'Horace.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Chef-d'œuvre encore. La scène de M. Jourdain avec ses maîtres ; celle avec son maître de philosophie ; la troisième du troisième acte, où madame Jourdain et Nicole font la leçon à M. Jourdain ; la suivante, où Dorante vient lui emprunter de l'argent ; la dixième, où Lucile et Nicole courent après leurs amans et s'en font suivre à leur tour ; la douzième, où Cléonte demande Lucile, et est refusé parce qu'il n'est pas gentilhomme ; la dix-neuvième, où M. Jourdain reçoit Dorimène, et fait de l'esprit avec elle : voilà les beautés de cet ouvrage, dont le cinquième acte ne vaut pas les autres.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

Sans le troisième acte, cette farce charmante serait une excellente comédie. La première scène du premier acte est un modèle d'exposition ; la scène quatrième, où Scapin donne des conseils à Octave ; la sixième, où Scapin raconte à Argante l'histoire du mariage de son

fils ; dans le deuxième acte, la scène cinquième, où Scapin fait cette confession si plaisante ; la scène septième, où son maître a besoin de lui, et le supplie de lui pardonner ; la huitième, où Scapin tire de l'argent d'Argante pour rompre le mariage de son fils, et où il lui détaille tout ce qu'il lui en coûtera pour plaider ; la onzième, où Scapin tire de l'argent de Géronte par le comite de la galère, sont à remarquer. Dans le troisième, la scène du sac me semble peu digne des autres, mais la suivante, la troisième, où Zerbinette raconte à Géronte sa propre histoire, et celles que j'ai indiquées : voilà les scènes que je trouve admirables dans cette pièce, dont le dénoûment est à l'antique.

PSYCHÉ.

Cette pièce est du grand Corneille, de Molière, de Quinault et de Lulli. Jamais si faible enfant n'a eu des pères si forts. La scène troisième du troisième acte est charmante ; le style en est doux et pur : c'est le grand Corneille qui l'a faite. Psyché fait sa déclaration d'amour à l'Amour : c'est un modèle. Voilà tout ce qu'il y a dans la pièce.

LES FEMMES SAVANTES.

Chef-d'œuvre encore. La première scène du premier acte, où Armande et Henriette ex-

posent leurs différens caractères ; la deuxième, où Clitandre avoue à Armande qu'il ne l'aime plus ; la quatrième, où Bélise veut toujours voir une déclaration d'amour dans tout ce que lui dit Clitandre ; au deuxième acte, les scènes cinquième et sixième, où Martine est chassée, parce qu'elle a manqué à la grammaire ; la septième, où Chrisale se plaint aux Femmes savantes et leur parle raison ; au troisième acte, les scènes 1, 2, 3, 4, 5e, où Trissotin lit ses vers, où il se prend de querelle avec Vadius ; au cinquième acte, la scène première, où Henriette témoigne à Trissotin sa répugnance, et où celui-ci persiste ; la scène troisième, où le notaire ne sait auquel entendre, le père disant que le gendre est Clitandre, la mère disant que c'est Trissotin, Martine philosophant mieux que personne : voilà les scènes de cet ouvrage admirable qui doivent servir de modèles.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

Jolie farce. Les ridicules de la province y sont bien peints. Les scènes quatrième et sixième, où la comtesse gronde et instruit ses gens ; la scène quinzième, où on lit la jolie lettre de M. Thibaudier ; la seizième, où il vient lire lui-même les vers qu'il a faits ; les

deux suivantes, où M. Bobinet amène son jeune élève ; voilà ce qu'il y a de plus comique dans cette pièce.

LE MALADE IMAGINAIRE.

Excellente comédie. La première scène du premier acte, où Argan compte ses mémoires ; la cinquième, où il propose à sa fille de se marier, Angélique croyant qu'il parle de son amant ; sa colère avec Toinette ; la scène neuvième avec sa femme et le notaire : au deuxième acte, la scène sixième, dans laquelle Diafoirus fait ses complimens, et l'amant déguisé en maître à chanter chantant un duo avec sa maîtresse ; la scène onzième d'Argan et de sa petite-fille, à qui il fait raconter tout ce qu'elle a vu ; au troisième acte, la scène troisième, où Béralde parle raison à Argan sur la médecine ; la sixième, où M. Purgon vient le menacer de mille espèces de maux ; la quatorzième, où Toinette joue le médecin, et devine toutes ses maladies : voilà les traits les plus comiques de cette pièce, qui fut la dernière de l'inimitable Molière.

REGNARD.

LA SÉRÉNADE.

Farce très plaisante. La scène troisième, où Marine parle pour prouver à Scapin qu'elle n'est pas bavarde; la vingt-deuxième, où Champagne, ivre, veut parler raison à M. Griffon : voilà les deux plus jolies scènes de la pièce. La scène huitième, où Léonor prend Valère pour le mari qui lui est destiné, tandis que sa mère entend parler de Géronte, est pillée de la cinquième scène du premier acte du Malade imaginaire.

LE BAL.

La plus mauvaise des comédies de Regnard : rien à imiter, que le rôle de Mathieu Crochet pour un rôle de basse charge.

LE JOUEUR.

La meilleure des comédies de Regnard. Au premier acte, la deuxième scène expose à merveille et très comiquement la pièce; la dixième de M. Tout-à-Bas : au deuxième acte, la scène neuvième, où Angélique, malgré Nérine, pardonne à Valère : au troisième acte, la troisième, où Hector présente son mémoire à Géronte; la sixième des créanciers (imitée du Festin de Pierre, bien au-dessous de cette

dernière; la neuvième, où le marquis insulte Valère, qu'il croit un poltron : au quatrième acte, la scène douzième, où Hector lit Sénèque à son maître qui a perdu tout son argent : au cinquième acte, la scène quatrième, où madame La Ressource dit que le marquis est son cousin, ressemble beaucoup à celle de Me Jacob dans Turcaret; j'ignore quelle est l'aînée : voilà les meilleures scènes de cette pièce, qui a mérité sa réputation, et où je ne voudrais ni marquis ni comtesse.

LE DISTRAIT.

Le rôle du Distrait est bien fait d'un bout à l'autre. La scène troisième du troisième acte, où le chevalier donne sa leçon d'italien, est jolie; la scène huitième du quatrième acte, où le Distrait donne à son valet des raisons de sa distraction, est pleine d'esprit et de philosophie. Dans cette pièce, comme dans toutes celles de Regnard, il y a un comique de mots que personne n'a atteint comme lui; la scène sixième du quatrième acte, où le Distrait et le chevalier se disent poliment leurs vérités, ressemble à la scène de Célimène et Arsinoé dans le Misanthrope.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

Cette jolie petite pièce est sûrement de Dufresny, du moins je crois l'y reconnaître. La première scène, où Pasquin demande son congé à son maître; la quatrième, où Pasquin et Lisette ont peine à retenir l'amoureux Colin; la dixième, où Lisette, déguisée en veuve, attrape l'officier, et le dénoûment : voilà ce qu'il y a de plus joli.

DÉMOCRITE.

Le rôle de Démocrite a de temps en temps de la philosophie. La scène septième du deuxième acte, où Strabon et Cléanthis se plaisent, sans se reconnaître pour mari et femme, est très comique, mais nullement vraisemblable; la scène septième du quatrième acte, où Strabon et Cléanthis se reconnaissent et s'abhorrent, est très plaisante et d'un vrai comique.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Plein de comique. La scène quatrième, où Merlin prêche son maître, et finit par être de son avis; la treizième, où Merlin reçoit Géronte, et lui conte mille histoires pour l'empêcher d'entrer; la seizième, où Géronte et Me Bertrand se parlent, en se croyant tous les deux fous, sont des scènes d'un comique admirable.

LES FOLIES AMOUREUSES.

La scène où Agathe, contrefaisant la folle, donne nne lettre à son amant dans un papier de musique, et celle où elle escamote de l'argent à Albert pour gagner son procès, sont les plus jolies de la pièce.

LES MÉNECHMES.

La scène cinquième du deuxième acte, où Ménechme envoie au diable Araminte et Finette qui le prennent pour son frère; la scène de M. Coquelet, qui est la même que dans le Retour imprévu, sont les plus comiques de la pièce.

LE LÉGATAIRE.

La scène deuxième du troisième acte, où Crispin contrefait le gentilhomme campagnard, et la sixième, où il se déguise en veuve du Maine; la sixième du quatrième acte, où il dicte le testament; et la sixième du cinquième acte, où l'on fait accroire à Géronte que c'est lui qui a fait le testament, sont d'un comique admirable, mais par trop contre les mœurs.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE.

Rien à dire ni à profiter.

LES SOUHAITS.

Rien à profiter.

LES VENDANGES.

La scène neuvième, où Léandre raconte à Trigaudin le tour qu'il veut lui jouer, et lui demande son avis par écrit, est très comique.

DUFRESNY.

LE NÉGLIGENT.

La scène troisième du deuxième acte, entre le marquis et le poëte sur Homère et Virgile; la sixième du troisième acte, entre le marquis et Dorante, est la même que celle du Joueur de Regnard, où le Joueur se laisse mal mener et veut ensuite le faire dégaîner. La pièce est mauvaise. Le rôle du marquis est un rôle de fat bien soutenu.

LE CHEVALIER JOUEUR.

A peu près la même que celle de Regnard, excepté que je la trouve meilleure (1).

---

(1) Il y a de l'ambiguité dans cette phrase, ou plutôt on pourrait croire que c'est la pièce de Dufresny que Florian préfère à celle de Regnard, si l'on n'avait vu à l'article de cette dernière qu'il la regarde comme la meilleure de son auteur; il faut donc pardonner cette négligence de style à un écri-

LA NOCE INTERROMPUE.

Au-dessous de Dufresny.

LE MALADE SANS MALADIE.

Le rôle de la malade, celui de la fausse et *caresseuse* Lucinde, celui du traître Faussinville, sont très bien faits; tous les détails sont charmans.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Chef-d'œuvre. Le rôle de la femme qui contredit, du benêt de mari, du jardinier Lucas, sont faits à merveille.

LE DOUBLE VEUVAGE.

Il faudrait, je crois, le reduire.

LE FAUX HONNÊTE HOMME.

Mauvaise pièce.

LE FAUX INSTINCT.

Mauvaise pièce, mais pleine d'esprit et d'intrigue.

---

vain qui était assez modeste pour être persuadé que ses notes ne seraient jamais imprimées, et lire la dernière phrase comme s'il y avait : *Excepté que je trouve celle de Regnard meilleure.* (Note de l'Éditeur).

LE JALOUX HONTEUX.

Comédie excellente. Le rôle du Jaloux est admirable; l'intrigue n'est pas aussi bonne : il y a une naïve Hortense qui rapporte tout ce qu'elle a vu, qui est bien plaisante.

LA JOUEUSE.

Répétition de son Joueur, moins bonne que le Chevalier joueur.

LA COQUETTE DE VILLAGE.

Jolie pièce : le rôle de la Coquette est charmant.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE.

Pièce singulière, et peu agréable.

LE DÉDIT.

Charmante petite pièce : le rôle de valet est excellent.

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU.

Chef-d'œuvre qu'il faut lire et connaître comme les pièces de Molière.

LE FAUX SINCÈRE.

Mauvaise pièce.

DANCOURT.

LE CHEVALIER A LA MODE.

Pièce morale et comique : le caractère de madame Patin est le mieux soutenu et le mieux peint.

LA MAISON DE CAMPAGNE.

Très comique et bien mauvaise pièce.

LES BOURGEOISES A LA MODE.

Bonne comédie, très comique et morale.

LES VENDANGES DE SURÈNE.

L'imbécille Vivien est ce qu'il y a de plus comique.

LES VACANCES.

Le rôle de M. Grimaudin est vraiment comique.

LE MARI RETROUVÉ.

La meilleure des farces de Dancourt. M. Julien et sa femme sont infiniment plaisans.

LES TROIS COUSINES.

La scène où la meunière demande conseil au bailli est comique.

LE GALANT JARDINIER.

Le rôle de Lucas est celui d'un paysan bien fripon et bien comique : les autres pièces de Dancourt me semblent à peine lisibles.

PIRON.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

Pièce morale et point comique. La scène où Pasquin imite ses maîtres en reniant son père est plaisante.

L'AMANT MYSTÉRIEUX.

Pièce faible ; mais le rôle et le caractere de l'amant sont très comiques.

LA MÉTROMANIE.

Chef-d'œuvre ; tout en est presque à remarquer. Au premier acte, la scène sixième entre Damis et son valet, dans laquelle ils partagent les prix ; au deuxième acte, la scène huitième entre Damis et son valet, quand il lui confie sa passion pour l'inconnue du Mercure ; au troisième acte, la scène sixième, où Baliveau et Damis se rencontrent en répétant leurs rôles, et se reconnaissent, tandis que Francaleu crie bravo ; la scène suivante est superbe ; enfin le

monologue qui commence le cinquième acte : tout doit être étudié dans cet ouvrage.

LA ROSE.

Joli opéra comique.

LE FAUX PRODIGUE.

Opéra comique très plaisant, et digne de la comédie.

BOISSI.

L'AMANT DE SA FEMME.

Joli sujet, mal traité.

L'IMPATIENT.

Mauvaise pièce, où le rôle de l'Impatient est très bien fait.

LE BABILLARD.

Charmante pièce. Le rôle du Babillard est fait à merveille, et doit servir de modèle.

LE FRANÇAIS A LONDRES.

Jolie petite pièce ; le rôle du marquis est bien soutenu et bien fait.

LES DEUX PIÈCES.

La scène première du quatrième acte, où Lucile demande au chevalier des vers pour répondre à son amant, tandis que le chevalier

croit que c'est pour répondre à lui-même, est la seule jolie de la pièce.

LES DEHORS TROMPEURS.

La meilleure de Boissi.

LA SURPRISE DE LA HAINE.

Mauvaise pièce. La sixième scène du second acte, où Arlequin, pour avoir de l'argent, dit le diable de son maître, et est payé de chaque défaut, est charmante.

LE BILLET DOUX.

La première scène est très jolie.

FIN.

DIALOGUE
ENTRE DEUX CHIENS
NOUVELLE
IMITÉE DE MICHEL CERVANTES.

L'AUTEUR de don Quichotte a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois surtout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothée et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces Nouvelles est *la Force du sang*, qu'on a déjà lue dans mes Mélanges, sous le titre de *Léocadie*. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme, malade à l'hôpital de Valladolid, entendit pendant la nuit une conversation qu'avaient ensemble les deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantes se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des mœurs, des usages de son pays. Enfin, dans la Nouvelle qui porte le nom de *Rinconet et Cortadille*, il nous représente au naturel une espèce d'hommes

fort commune de son temps en Espagne, et dont la police a purgé depuis les grandes villes : ce sont des vauriens, des filous, formant un corps, ayant des statuts, des règles, composant une société peu respectable, mais fort gaie. Cervantes les a peints avec un comique, une vérité, qui sans doute ont servi de modèle pour la caverne de Gil Blas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule, arme qu'il maniait si bien, les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantes, né dans le seizième siècle, et en Espagne, était peut-être le seul alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion, et qu'on honore l'une en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs, des traits d'un goût qui n'est pas le nôtre, j'ai réuni au Dialogue des Deux Chiens la Nouvelle de Rinconet et Cortadille; j'y ai joint encore *l'Histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de Persiles et Sigismonde, le dernier ouvrage du même auteur; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantes,

et si l'ouvrage ne plait point, la faute en est sûrement à moi seul.

Voici comment les deux chiens espagnols, nommés Bergance et Scipion, commencent leur entretien :

BERGANCE.

Mon ami Scipion, abandonnons pour cette nuit la garde de l'hôpital, et viens jouir dans cet endroit écarté de la faveur inattendue que nous accorde le ciel.

SCIPION.

Mon frère Bergance, je t'entends parler, je sens que je parle, et je ne puis le croire. Je te dirai même que cette merveille me fait craindre quelque calamité publique; car on sait qu'elles sont toujours annoncées par des prodiges.

BERGANCE.

Je regarde comme un prodige bien plus effrayant ce que j'ai entendu dire l'autre jour à un habitant d'Alcala.

SCIPION.

Qu'a-t-il dit?

BERGANCE.

Que de cinq mille étudians qui sont à l'université, il y en a deux mille qui apprennent la médecine. Voilà ce qui annonce véritablement une calamité publique. Mais, sans nous

embarrasser comment et pourquoi nous avons l'usage de la parole, profitons-en : je vais te raconter ma vie ; demain, tu me diras la tienne.

SCIPION.

Je le veux bien, à condition que, si tu deviens ennuyeux, il me sera permis de t'en avertir, sans que cela te fâche.

BERGANCE.

Me fâcher contre mon ami parce qu'il m'avertirait de mes défauts! tu me prends donc pour un homme? Au contraire, je t'en serai obligé. Je te préviens que j'ai des dispositions au bavardage; c'est à toi de m'arrêter à temps.

Je crois être né à Séville, chez un boucher, qui m'apprit dès l'enfance à aboyer les mendians, à mordre les autres chiens, à saisir les taureaux par les oreilles. Ces exercices me déplaisaient; quand on m'excitait à courir sur un pauvre, je n'y allais qu'à regret, et quand je mordais les bœufs pour les faire marcher plus vite à la boucherie, je ne sais quoi me disait que j'aurais dû mordre plutôt ceux qui allaient les égorger. Je quittai donc bientôt cette maison de meurtres, et je gagnai la campagne, où je rencontrai un troupeau de moutons.

Charmé de pouvoir consacrer ma vie à défendre les faibles contre les forts, je m'avançai vers un des bergers en baissant la tête et remuant la queue. Il me caressa, examina mes dents : voyant que j'étais jeune et de bonne race, il me mit un collier armé de pointes de fer ; et me voilà chien de berger.

J'étais ravi de mon nouvel état. Dans mon enfance j'avais entendu lire des histoires de bergerie chez une jeune Sévillane dont mon premier maître était amoureux. Ce maître, après avoir tué des moutons le matin, venait le soir lire des églogues chez sa maîtresse. Je me rappelais ces beaux récits de bergers et de bergères qui faisaient retentir les échos des doux sons de leurs musettes. Je me souvenais du malheureux Amphrise qui allait écrivant des vers sur l'écorce de tous les hêtres ; du respectueux Elicio, ce digne amant de Galatée, qui négligeait quelquefois ses brebis et ses affaires pour s'occuper de celles d'autrui ; et des douleurs de Sirène, et des regrets de Diane, et de beaucoup d'autres bergers ou bergères qui se disaient les choses du monde les plus aimables, les plus tendres, et s'évanouissaient toujours quand ils se quittaient ou se rencontraient. Quel bonheur, pensais-je en moi-même, de me trouver le compagnon

de ces amans si fidèles, qui, sur des prés émaillés, à l'ombre des bocages verts, passent leur vie à mourir pour des bergères aussi sages que belles, et plus fraîches que les fleurs des champs dont elles parent leurs houlettes !

SCIPION.

Mon cher ami, si, avec tes dispositions au bavardage, tu te mets à me dire des pastorales, nous ne risquons rien de demander la parole pour un an tout au moins.

BERGANCE.

Hélas ! Scipion, je suis bien loin d'avoir à te conter des pastorales. Je pensai mourir de chagrin lorsque je vis que les véritables bergers n'avaient rien de commun avec ceux dont on m'avait lu l'histoire. Croirais-tu bien que, dans toute la contrée, il n'y avait pas seulement une Amaryllis, une Diane, ou une Silvie ; pas un Lausus, un Hyacinthe, ou un Riselus ? Les misérables ! ils s'appelaient tous, Antoine, Dominique, ou Laurent. Au lieu de ces beaux combats de flûte ou de poésie des anciens bergers, les combats des miens étaient à coups de poing. Enfin je ne reconnus rien qui ressemblât à mes églogues, si ce n'est les loups, qui mangeaient toujours les moutons.

Je résolus au moins de les bien défendre. Sans cesse aux aguets dès que j'entendais

crier au loup, je me précipitais sur la trace que m'indiquaient les bergers. Je parcourais la vallée, les bois, la montagne, les chemins, sans apercevoir le moindre vestige du loup; et, le lendemain matin, lorsque je regagnais le troupeau, las, haletant, épuisé de fatigue, les pieds fendus par les ronces et les cailloux, je trouvais toujours quelque brebis morte, ou quelque mouton à moitié mangé. Le maître du troupeau arrivait : on lui présentait la peau de la bête étranglée; les reproches ne manquaient pas aux bergers, et les coups de bâton pleuvaient sur les pauvres chiens.

Fatigué de tant de châtimens non mérités, et de voir que mes soins, mon courage, ma vigilance, étaient inutiles, je résolus, pour attraper le loup, de ne plus l'aller chercher. Je me cachai près de la bergerie, je laissai courir mes camarades, et bientôt j'aperçus deux de nos bergers qui, saisissant un des plus beaux moutons, lui coupent la gorge et le déchirent, de manière qu'on aurait cru reconnaître la dent du loup. Le lendemain, ces scélérats montrèrent ce mouton à leur maître, après en avoir gardé la meilleure part. O combien je regrettais de ne pouvoir parler! combien je me sentais indigné contre ces traîtres! Où en sommes-nous, me dis-je, si ceux à qui l'on a con-

fié le troupeau sont les premiers à le détruire! si les défenseurs des brebis les égorgent, et si les pasteurs sont des loups!

SCIPION.

Quand on n'a lu que des églogues, on est quelquefois étonné de ce qui se passe dans le monde.

BERGANCE.

J'abandonnai sur-le-champ ces maîtres cruels, et je revins à Séville, où j'entrai au service d'un riche marchand.

Ce maître avait deux fils, l'un âgé de douze ans, l'autre de quatorze, étudiant ensemble le latin au collége des Jésuites. Quand ils allaient prendre leurs leçons, ils étaient toujours suivis de plusieurs valets pour porter leurs livres. S'il faisait beau, ils allaient à cheval; s'il pleuvait, un carrosse était à leurs ordres. Cette magnificence me donnait à penser, lorsque je la comparais avec le peu de faste de leur père, qui s'en allait chaque matin à la bourse suivi d'un nègre et monté sur un méchant petit mulet.

SCIPION.

Tel est l'usage des négocians riches : ils affectent d'être modestes pour eux-mêmes; mais leur vanité s'en dédommage avec leurs enfans. Ils leur achètent des titres, ils les

élèvent comme de grands seigneurs ; enfin ils prodiguent leurs trésors pour les rendre ridicules et leur faire oublier qu'ils sont leurs pères.

BERGANCE.

Un jour les enfans de mon maître, en allant au collége, laissèrent tomber un de leurs portefeuilles dans la cour. Comme j'avais appris à rapporter, je saisis le portefeuille par ses cordons, et, malgré les efforts d'un valet qui tenta de me l'arracher, je le portai jusqu'au collége. Là, sans m'en dessaisir, j'entrai gravement dans la salle d'étude ; je ne m'étonnai point des éclats de rire des écoliers, et, distinguant l'aîné de mes jeunes maîtres, j'allai déposer avec respect mon portefeuille dans ses mains ; ensuite je revins m'asseoir à la porte de la salle ; et, regardant d'un air attentif le professeur qui lisait dans sa chaire, j'eus l'air de l'écouter avec fruit.

Mon amour pour la science divertit beaucoup mes jeunes maîtres, qui voulurent que tous les jours je portasse au collége le même portefeuille. Dès que j'arrivais, on me faisait mille caresses, tous les chapeaux, tous les bonnets étaient en l'air pour que je courusse les ramasser. L'un venait m'offrir à manger, l'autre allait me chercher à boire ; les plus

petits montaient à cheval sur moi. On envoyait acheter pour moi tout ce que l'on imaginait pouvoir me plaire; et, comme j'avais marqué du goût pour les petits pains au lait, tous les rudimens, tous les dictionnaires étaient engagés ou vendus au boulanger.

Cette heureuse vie ne dura guère. L'autorité, raison sans réplique, vint m'arracher à tant de bonheur. Les régens du collége remarquèrent que les écoliers s'occupaient bien plus de jouer avec moi que de faire leurs versions; ils défendirent à mes maîtres de m'amener avec eux. Je retournai donc à la garde de la porte; et, pour comble de malheur, on me fit reprendre la chaîne dont on m'avait autrefois délivré. Ah! mon cher Scipion, qu'il est affreux de déchoir! le mal qu'on a supporté toute sa vie n'est presque rien, l'habitude l'a rendu léger; mais quand on a goûté le bonheur, et qu'on retombe dans l'infortune, on ne se trouve plus assez de force pour la supporter.

SCIPION.

Tu ne perds pas une occasion de disserter.

BERGANCE.

Tu es encore bien heureux qu'ayant habité quelque temps le collége, je ne sois pas plus pédant et plus bavard. Mais revenons à mon

histoire. Il me fut impossible de soutenir ma captivité. Je tombai malade ; on me détacha pour me faire promener ; et je me vis à peine libre, que je sortis de cette maison sans prendre congé de personne.

Je ne fus pas long-temps sans maître ; j'entrai dans un superbe hôtel, que je jugeai devoir appartenir à quelque riche seigneur.

SCIPION.

Mais comment faisais-tu pour avoir si vite une condition ? On a tant de peine à trouver quelqu'un qui nous permette de lui consacrer nos jours et notre liberté !

BERGANCE.

Ma méthode était sûre et facile ; la patience et la douceur. Avec ces deux vertus, on aplanit tous les obstacles, on se fait aimer de ceux mêmes qui nous voulaient le plus de mal. Quand j'avais formé le projet d'entrer dans une maison, je me tenais à la porte ; dès que le maître paraissait, j'allais à lui en le flattant de ma queue ; je le regardais avec respect et tendresse, je nettoyais avec ma langue la poussière de ses souliers ; s'il me faisait donner des coups, je les supportais sans murmure, je retournais le caresser. On ne bat jamais deux fois celui qui baise le bâton. J'étais reçu, je

servais avec zèle, et bientôt tout le monde m'aimait.

Ce fut ainsi que je gagnai les bonnes grâces d'un des principaux officiers de cet hôtel. Mais ma nouvelle demeure était aussi triste que magnifique. Tout le monde était en deuil; les écuyers, les pages, les domestiques étaient couverts de crêpes depuis la tête jusqu'aux pieds; les appartemens tendus de noir; un profond silence régnait partout; et la maîtresse du logis, renfermée dans une chambre obscure, ne voyait jamais la clarté du jour.

SCIPION.

Elle avait donc perdu son mari?

BERGANCE.

Mieux que cela : je vais te raconter son histoire comme la raconta devant moi l'écuyer qui m'avait pris en amitié.

La belle Ruperte était arrivée du Mexique avec sa mère et des trésors immenses. La mère de Ruperte mourut; sa fille, qui n'avait que dix-huit ans, et que sa beauté céleste rendait l'objet de tous les hommages, resta maîtresse de plusieurs millions et de sa liberté. Deux cavaliers sévillans étaient fort assidus à lui faire leur cour. L'un, appelé don Pèdre de Gamboa, était déjà d'un certain âge, veuf, et père d'un fils unique qui étudiait à Salaman-

que. L'autre, qui se nommait don Estevan, était jeune, aimable et bien fait. Tu comprends qu'il fut préféré; la belle Ruperte le choisit pour époux.

Le jour même de leur mariage, don Pèdre, que son amour, son orgueil, sa violence naturelle avaient mis hors de lui-même, courut attendre son rival à la porte de l'église; et, dès qu'il le vit arriver avec cette maîtresse adorée que don Pèdre allait perdre pour jamais, il s'élance comme un furieux sur Estevan, lui plonge un poignard dans le cœur, et s'échappe au milieu des cris, de la foule, du tumulte. La belle Ruperte était évanouie à côté du malheureux Estevan, mort et baigné dans son sang. On la rapporta dans sa maison: elle ne revint que long-temps après, avec un délire affreux, avec une fièvre ardente qui pensa la mettre au tombeau. Elle demandait, elle appelait sans cesse son cher Estevan; elle s'échappait des bras de ses femmes pour aller, disait-elle, chercher par toute la terre le monstre qui l'avait privée de son époux, de son amant, pour l'immoler elle-même à son implacable vengeance. La fureur, l'amour, la douleur, auraient bientôt terminé sa vie, si l'on n'avait pris le parti d'obéir à toutes ses volontés. Elle se fit apporter le poignard que

le barbare don Pèdre avait laissé dans le sein d'Estevan ; elle fit déterrer le corps de cet infortuné, ordonna que l'on prît son cœur, qui fut embaumé dans une boîte d'or; et, dès qu'elle fut maîtresse de cette triste relique, elle jura, la main armée du poignard et placée sur la boîte, de ne jamais revoir le jour qu'elle n'eût vengé la mort de son époux. Aussitôt elle fit fermer toutes les fenêtres de son appartement; on couvrit les murailles de velours noir; on suspendit au plafond une lampe sépulcrale; le poignard et la boîte d'or furent placés sur un autel, au-dessous de cette lampe; et la jeune et belle Ruperte, vêtue de bure et de laine, renonçant à tout l'univers pour se livrer à sa douleur, pour ne s'abreuver que de ses larmes, ne sortit plus de ce solitaire et lugubre appartement.

SCIPION.

J'aime beaucoup madame Ruperte. Voilà comme il faut aimer, ou ne s'en pas mêler! Elle mourut bientôt, cette pauvre infortunée?

BERGANCE.

Non; mais sa santé dépérissait tous les jours. Depuis un mois que j'étais chez elle, ses femmes et son écuyer la tourmentaient pour appeler un médecin. Elle n'y consentit qu'avec peine. Le médecin la trouva fort mal, et

la menaça d'une mort prompte, si elle ne changeait pas d'air. Elle résista long-temps. Vaincue enfin par les prières, par les larmes de toute sa maison, elle promit d'aller passer quelques semaines dans une superbe terre qu'elle avait à quelques journées de Séville; mais, fidèle à son serment, elle envoya d'avance arranger un appartement semblable à celui qu'elle allait quitter; et, pour ne pas voir le jour, elle ne voulut voyager que la nuit, s'arrêtant dans les auberges dès que l'aurore paraissait, et s'enfermant dans une chambre obscure, avec sa boîte et son poignard qui ne la quittaient jamais.

Je fus de ce voyage; et, comme en voyant pleurer la belle Ruperte, touché jusqu'au fond de mon âme de tant d'amour, de tant de constance, je m'étais mis souvent à hurler, ces hurlemens m'avaient valu l'amitié de ma maîtresse. Elle m'avait permis de rester dans sa chambre; elle me caressait quelquefois, et me confiait la garde de sa porte pendant le peu de momens qu'elle donnait à un pénible et douloureux sommeil.

Un soir que nous allions partir d'une auberge ou nous avions passé la journée, l'écuyer de la triste Ruperte entra tout à coup d'un air troublé. Madame, dit-il, ne descen-

dez pas, vous vous rencontreriez avec un homme dont la vue vous ferait trop de mal. Quel est cet homme? répondit-elle. C'est le jeune Fernand de Gamboa, le fils unique du traître don Pèdre Il revient de Salamanque, et demande à passer la nuit dans cette auberge. Il est encore au milieu de la cour avec ses valets. Attendez qu'on l'ait conduit à son logement, pour éviter son odieuse vue.

A ces paroles Ruperte pâlit, et s'appuya sur une de ses femmes. Elle garda quelque temps le silence, la tête baissée, les regards fixés sur la terre; puis, relevant ses yeux égarés : Qu'on ôte mes chevaux, dit-elle, je ne partirai que demain. L'écuyer voulut l'engager à changer de résolution; elle répéta son ordre, commanda qu'on la laissât seule, et s'enferma dans sa chambre, où il ne resta que moi.

A peine libre, elle courut à la boîte d'or, la saisit avec vivacité, l'approcha de ses lèvres, la pressa contre son cœur; et d'une voix entrecoupée par ses sanglots : O déplorable et unique reste de tout ce que j'aimai, dit-elle, de tout ce que je pouvais aimer au monde, voici l'instant de la vengeance que je t'ai promise, que je t'ai jurée. Cette vengeance sera terrible. Qui sait mieux que moi, malheu-

reuse! que le plus douloureux des supplices est de survivre à ce qu'on adore? Le fils unique de ce monstre doit être son bien le plus cher : je veux le lui ravir comme il m'a ravi le mien; je veux qu'il me paie ton sang avec le sang de son fils. Ce fils est innocent, je le sais; tu l'étais aussi quand le barbare t'assassina. Il me faut un crime pour venger un crime, quitte à l'expier par ma mort. O mon époux, cette mort après laquelle je soupire, cette heureuse mort qui doit me rejoindre à toi, sera pour ta triste veuve un moment de bonheur suprême, mais auparavant j'obtiendrai vengeance.

En disant ces mots Ruperte saisit le poignard qui était à côté de la boîte; elle en essaie la pointe, et le cache dans son sein. Ensuite, s'efforçant de prendre un visage tranquille, elle fait appeler en secret une des servantes de l'auberge, et, lui présentant une bourse d'or, elle lui demande, pour unique prix d'une si grande libéralité, de venir la prendre à minuit, pour l'introduire, sans être vue, dans la chambre de ce jeune homme qui vient d'arriver. La servante sourit et promet. Ruperte, sans s'embarrasser de ce qu'elle peut imaginer, lui recommande d'être discrète, fait

retirer ses femmes, ses domestiques, et attend impatiemment l'heure fatale.

J'étais au désespoir de cette funeste résolution; je sentais toute l'horreur du crime qu'allait commettre Ruperte; mais je n'osais ni ne pouvais l'empêcher. D'ailleurs, ce crime même avait dans son motif quelque chose qui m'en imposait, qui me forçait au respect. Je résolus de suivre ma maîtresse pour voir la fin de cette tragédie, pour la secourir s'il en était besoin.

SCIPION.

Je commence à trembler, Bergance.

BERGANCE.

Je tremblais aussi quand minuit sonna. L'exacte servante vint, nu-pieds, une lanterne sourde à la main, frapper doucement à la porte de Ruperte. Elle était prête depuis longtemps. La servante la conduisit jusqu'à la chambre du jeune Fernand, qu'elle ouvrit avec un passe-partout; et, remettant sa lanterne entre les mains de ma maîtresse, elle s'enfuit sans dire un mot. Ruperte, d'un pas ferme, entre dans la chambre, tire aussitôt son poignard avec un mouvement de fureur, et marche vers le lit du jeune homme, qui dormait d'un profond sommeil. Elle ouvre les rideaux, dirige sa lumière sur le malheureux

Fernand, afin de bien choisir la place de son cœur; et, prononçant le nom de l'époux qu'elle adore, elle lève le bras pour frapper... Mais la beauté de Fernand, qui ressemblait à un ange endormi, le doux sourire qui entre-ouvrait ses lèvres de rose et laissait voir ses belles dents, ses longues paupières noires baissées sur ses joues colorées, l'air de douceur et de paix qui relevait l'éclat de ses charmes, arrêtent le bras de Ruperte. Elle demeure immobile, interdite, n'osant frapper. Bientôt le poignard lui tombe des mains, et le bruit de sa chute réveille Fernand, qui, surpris, effrayé d'abord, saute de son lit, court à son épée. Je me presse alors d'arriver pour défendre ma maîtresse; il n'en était pas besoin. Elle était tombée à genoux, et, posant sa lanterne à terre, elle tendait ses mains suppliantes : Pardonnez, disait-elle d'une voix soumise, pardonnez, jeune don Fernand, à une femme faible et sensible qui voulut vous percer le sein, qui l'aurait pu, si votre seule vue ne l'avait pas désarmée. Reconnaissez l'infortunée Ruperte; ce nom doit vous rappeler et le crime de votre père et les motifs de ma fureur contre vous. Epargnez-moi, don Fernand, je sens que j'aimerai la vie, si c'est à vous que je la dois.

Ces paroles, et la beauté de Ruperte, que sa frayeur, l'attitude qu'elle avait prise, rendaient plus touchante encore, firent une impression soudaine sur le beau jeune homme. Il se hâte de relever la fidèle veuve, il tombe lui-même à ses pieds, en la rassurant par des protestations pleines de respect et de tendresse. Il lui dit en peu de mots que son père venait de mourir, que le souvenir de son crime devait être enseveli dans sa tombe; que cependant, si Ruperte voulait encore le poursuivre sur un innocent, il lui présentait son cœur, son cœur déjà trop vivement frappé par les célestes attraits de son ennemie. Il lui présente le poignard en s'offrant lui-même à ses coups. Ruperte le jette loin d'elle; quelques larmes, qu'elle donnait sans doute à la mémoire de son époux, vinrent à tomber sur ses mains, et don Fernand, qui se précipite, les essuie avec ses lèvres. La fidèle veuve se défendait cependant; elle voulait retourner dans sa chambre; le jeune homme lui représenta qu'elle pouvait être rencontrée, que son honneur serait compromis, qu'il était plus sûr d'attendre le jour. Pendant tout ce dialogue, je ne sais comment il se fit que la lanterne fut renversée, et que la lumière s'éteignit. Dès-lors plus de moyen de retrouver le che-

min de Ruperte. Moi-même je ne vis plus rien dans la chambre, et je n'entendais guère ce qui se disait, parce qu'ils parlaient tous deux à la fois en s'interrompant sans cesse. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que bientôt ils ne parlèrent plus, et que Fernand vint me mettre à la porte, en la fermant à double tour sur moi. Je ne sais le parti que prit Ruperte; mais je sais que dès ce moment je pris celui de la quitter, et sortis aussitôt de cette auberge, en faisant de grandes réflexions sur les sermens et la fidélité des veuves inconsolables.

SCIPION.

Je ne m'attendais pas à ce dénouement. Cependant il faut convenir que c'était de tous le plus naturel.

BERGANCE.

Cela peut être, mais il me mit en colère, et je repris le chemin de Séville par une des plus fortes chaleurs que nous donne le mois de juillet, lorsque, passant devant une hôtellerie solitaire, je remarquai, sur le banc de pierre qui était à la porte, deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans, mal vêtus, déguenillés, ayant à peine pour souliers de vieilles semelles rapiécées, pour bas la peau de leurs jambes, pour chapeaux, l'un un

vieux bonnet de drap vert, l'autre un reste de feutre presque sans coiffe, portant des fragmens de pourpoint qui laissaient voir en plusieurs endroits que leurs chemises étaient percées, et par là-dessus deux morceaux d'épées dont les baudriers étaient deux ficelles.

A travers ce pauvre équipage on ne pouvait s'empêcher de remarquer le joli visage, la physionomie vive, agréable, spirituelle, de ces petits polissons. Je m'arrêtai pour les considérer. Ils étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, et venaient d'arriver par des chemins opposés. Après s'être salués avec beaucoup de politesse, l'un d'eux engagea le premier la conversation :

Seigneur gentilhomme, dit-il, n'y a-t-il pas de l'indiscrétion à vous demander si ce pays est votre patrie, ou si vous ne vous y trouvez qu'en passant.

Seigneur cavalier, répondit le gentilhomme, il me serait difficile de vous dire ma patrie. Un voyageur tel que moi se regarde comme un cosmopolite; et, partout où je me trouve bien, je me crois dans mon pays. — Il me semble, reprit le premier, que l'endroit où j'ai l'honneur de rencontrer votre seigneurie n'est guère fait pour l'arrêter. — Pas plus que la vôtre, seigneur cavalier; mais vous sa-

vez que, lorsqu'on voyage pour s'instruire, il faut tout voir, ne rien dédaigner, et tâcher de s'accommoder des auberges les moins agréables. Je ne me plaindrai point de celle-ci, puisque j'ai le bonheur d'y rencontrer un cavalier tel que vous, et, si vous voulez que nous continuions notre route ensemble, je vous avoue que les chemins me sont à peu près indifférens. — Ils me le sont aussi, seigneur gentilhomme, et je serai charmé de voyager avec vous. Mon nom est don Pèdre del Rincon; mes amis m'appellent Rinconet. Une affaire d'honneur m'a forcé de m'éloigner de Madrid, où mon père, par piété, s'amusait à distribuer au public les petites bulles du carême, que les fidèles achètent deux sous. Je me faisais un devoir religieux d'aider mon père dans cet office. C'était moi qui portais le paquet des bulles, tandis qu'il portait le paquet de l'argent. Malheureusement un jour je me trompai de paquet, et je m'égarai si bien dans les rues, que mon père eut bien de la peine à me retrouver. Il me retrouva cependant, et me fit conduire chez le corrégidor, qui apparemment avait déjà pris les ordres du roi. Ce monarque est sévère, vous le connaissez; il m'exila de la cour. Je voyage depuis ce moment.

Quant à moi, seigneur, reprit le gentilhomme, mon nom est don Fernand Cortado, mes amis m'appellent Cortadille. Mon père avait un goût singulier; il portait toujours dans sa poche de longues bandes de papier qu'il appliquait avec attention sur les habits des personnes qui venaient le voir. Ensuite il achetait de l'étoffe, et s'amusait à couper et à coudre cette étoffe d'après les marques qu'il avait faites sur ces bandes de papier. Cela l'occupait et le divertissait. Je me plaisais aussi à coudre les poches; et, à force de jouer ainsi dès mon enfance avec des poches, j'en pris si bien l'habitude, que, dans les rues, dans les foules, je ne pouvais pas voir une poche sans aller examiner si elle était bien cousue. Cela fit du bruit; le corrégidor désira de me connaître. En général, je me soucie peu d'approcher les grands; et, pour éviter l'embarras des politesses, des visites à rendre et à recevoir, je pris le parti de m'éloigner. Je comptais aller à Séville, où l'on m'a dit qu'on pouvait vivre plus inconnu, et précisément de la manière qu'on veut.

Eh bien, seigneur, reprit Rinconet, allons à Séville. Je me trouverai bien partout, pourvu que j'y sois avec vous.

En disant ces mots, ils s'embrassèrent cordialement, et prirent la route de Séville.

SCIPION.

J'espère que tu ne les suivis pas?

BERGANCE.

Pardonnez-moi, mon ami, leur conversation m'avait amusé, leur physionomie me plaisait; je voulus m'attacher à eux, je vins les caresser; ils me reçurent fort bien, et me voilà suivant mes nouveaux maîtres.

En arrivant à Séville, leur premier soin fut de s'établir sur la place du marché pour faire les commissions, porter les fardeaux, les emplettes de ceux qui venaient acheter. Ils gagnèrent quelques réales. Ensuite ils mirent en usage leurs talens, et le gain fut beaucoup plus fort. Un matin que Rinconet arrivait sur la place plus tard que de coutume, Cortadille, courant à lui, mit dans ses mains une bourse assez bien remplie : Voilà, dit-il, ce que je viens d'accrocher à un jeune ecclésiastique pour lequel j'ai fait une commission. Cachez cette bourse, mon frère, dans la crainte des événemens. Rinconet cacha la bourse; et à peine l'avait-il mise dans son sein, qu'un ecclésiastique, pâle, hors d'haleine, vint demander au prudent Cortadille s'il n'avait pas vu une bourse de telle et telle façon, dans la-

quelle il y avait quinze écus d'or, trois réales, huit maravédis : Je l'ai perdue, ajouta-t-il, pendant que je faisais les emplettes que vous avez portées. Cortadille, sans changer de visage, lui répondit :

Seigneur licencié, votre bourse ne peut pas être perdue. Il est possible que vous l'ayez placée dans un endroit mal sûr... Il faut bien, interrompit le licencié, que je l'aie placée dans un endroit mal sûr, puisque je ne l'ai plus. Vous pouvez ne l'avoir plus, reprit Cortadille, et j'en crois sur sa parole un honnête homme tel que vous, mais il est fort différent que la bourse soit perdue, ou simplement volée; car, dans ce dernier cas, il se pourrait que le voleur vînt à se repentir et vous la rapportât, en vous faisant bien des excuses.... Morbleu! dit l'ecclésiastique, je le tiendrais quitte des excuses, pourvu qu'il se dépêchât. — Doucement, seigneur licencié, doucement, point de pétulance; vous êtes d'un état grave dans lequel il faut se donner le temps de la réflexion.

Un jour vient après l'autre, voyez-vous; les uns donnent, les autres prennent, voilà le monde; et, au bout du compte, nous ne sommes rien devant Dieu. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous ex-

horter à la patience. Elle ne nuit jamais, comme vous savez, et souvent on s'en trouve bien. Avec tout cela, je ne voudrais pas être à la place de celui qui vous a pris cette bourse, car votre seigneurie est dans les ordres, et voler un ecclésiastique, c'est être sacrilége, selon les lettres d'excommunication que nous appelons *Paulines*.

Je vous en réponds, reprit le triste licencié; quoique je ne sois pas encore prêtre, je suis sacristain d'un couvent de religieuses, et l'argent qui était dans cette bourse est le tiers du revenu d'une petite chapelle que m'a résignée mon oncle le chanoine. C'est de l'argent sacré, de l'argent béni, et....... Miséricorde! s'écria Rinconet, ah! mon Dieu! que celui qui l'a prise la garde! cette bourse fera son malheur. Allez, allez, seigneur licencié, le jugement dernier arrivera un jour ou l'autre, et c'est alors que vous connaîtrez l'insolent, le coquin, le misérable, qui a osé voler, retenir, se servir du tiers du revenu d'une petite chapelle résignée par monsieur votre oncle le chanoine. Eh! dites-moi, seigneur sacristain, combien vous vaut la chapelle entière? Le diable vous emporte! répondit l'ecclésiastique, il est bien question de vous rendre compte de mes bénéfices. En disant ces paroles il fouilla

dans sa poche pour prendre son mouchoir; le mouchoir n'y était plus. Cortadille, en lui disant ces impertinences, s'en était emparé; et le malheureux sacristain s'en alla, désolé, sans argent, sans mouchoir, conter son aventure à son oncle le chanoine.

Tandis que mes deux vauriens se félicitaient de leur adresse, leur joie fut un peu troublée par un portefaix comme eux, qui leur dit, en leur frappant sur l'épaule : Parlez donc, messieurs, vous êtes du métier? Que voulez-vous dire? répondit Cortadille. Je veux dire que vous vous en tirez à merveille; mais comment vous donnez-vous les airs de voler dans cette ville sans avoir rendu vos devoirs au seigneur Monipodio? C'est une politesse dont aucun honnête fripon ne peut se dispenser en conscience. Il faut au moins se faire écrire chez ce brave homme, qui est le père, le maître, l'appui de tous nos filous. Je vous avertis même, en ami, qu'il pourrait vous en coûter cher si vous manquiez à ce devoir. . . .

Je pensais, dit fièrement Cortadille, que le vol était un métier franc que tout homme peut exercer librement. Mais il faut respecter les lois du pays où l'on se trouve; et, si votre seigneurie veut avoir la bonté de nous conduire chez cet illustre chef, nous la suivrons avec

d'autant plus de confiance, que nous voyons bien que vous êtes un confrère.

Vous ne vous trompez pas, seigneur, répliqua le jeune homme; à la vérité, je suis encore dans l'année de mon noviciat; mais j'espère, dans trois mois, être reçu fripon en titre pour servir Dieu et les honnêtes gens. Comment! pour servir Dieu! lui dit Cortadille, je n'aurais pas cru que ce fut le but de notre métier (1). Monsieur, répondit le jeune homme, je ne suis pas un grand théologien, mais je peux vous assurer qu'avec l'ordre que le seigneur Monipodio a mis dans notre société, il est difficile de vivre plus saintement que nous ne vivons (2). Nous disons le rosaire toutes les semaines, nous nous ferions scrupule de voler le vendredi, et pour rien au moude, le samedi, nous ne voudrions regarder une fille qui s'appellerait Marie.

Toute cette conversation se faisait en allant chez le seigneur Monipodio.

---

(1) Cosa nueva es para mi que aya ladrones en el mundo para servir dios y la buena gente, etc.

(2) Es tan santa y buena que no se yo si se podra mejorar, etc. Rezamos nuestro rosario, no hurtamos el dia viernes, ni tenemos conversacion con muger que se name Maria, el dia del sabbado, etc.

SCIPION.

Es-tu encore loin de sa maison ?

BERGANCE.

Non, mon ami, nous y voilà. Elle n'avait pas grande apparence. Nous fûmes introduits dans une salle basse, dont tous les meubles consistaient en quelques nattes de jonc, des fleurets pendus aux murailles, une mauvaise image de Notre-Dame, au-dessous de laquelle était un tronc, et plus bas une vieille terrine pleine d'eau bénite (1). Dans cette salle étaient deux braves de profession, avec les moustaches pendantes, le grand chapeau, l'épée de longueur, trois portefaix, un aveugle, et deux vieillards habillés de noir, tenant chacun un chapelet dont les grains étaient énormes. Bientôt après arriva une vieille qui, sans rien dire à personne, fut à la terrine, prit de l'eau bénite, se mit à genoux devant l'image, baisa la terre trois fois, leva trois fois les bras au ciel, et revint joindre le reste de la compagnie.

Peu de temps après parut le fameux Monipodio. Je le regardai de tous mes yeux. Il paraissait âgé de quarante ans, haut de taille, brun de visage, la barbe noire, les yeux ar-

(1) En la pared estava pegada una imagen de Nuestra Señora, de mala estampa, etc.

dens, surmontés d'un sourcil touffu qui allait d'un œil à l'autre. Un grand baudrier lui traversait la poitrine, et soutenait un large coutelas. Ses mains étaient courtes et velues, ses doigts gros et carrés, et ses deux narines, s'ouvrant et se fermant avec bruit, exhalaient une épaisse fumée.

Dès qu'il parut, tout le monde lui fit une profonde révérence. Notre guide lui présenta mes jeunes maîtres comme deux sujets remplis de zèle, qui briguaient l'honneur de servir sous ses ordres. Je le veux bien, dit Monipodio; que savent-ils faire ?

Nous savons, répondit Cortadille, jouer aux cartes de manière à toujours gagner; nous savons fouiller dans les poches avec assez d'adresse, nous savons.... Mais fi donc! fi donc! s'écria le général, tous ces tours-là sont usés; il n'y a pas de commençant qui les ignore. Comment! vous ne savez que cela ? Hélas! non, reprit Rinconet, et vous nous voyez tout honteux de notre ignorance. En parlant ainsi, quelques larmes roulaient dans ses yeux. Ne vous désolez pas, mes fils, leur dit alors Monipodio, vous êtes dans une école où l'on ne négligera rien pour vous instruire; et, si vous avez du courage et du zèle, vous arriverez bientôt à la perfection de l'art.

Comme le général parlait, une de leurs sentinelles entra pour les avertir que l'alguazil des vagabonds venait droit au lieu de l'assemblée.

SCIPION.

J'avoue que je ne serais pas fâché de voir arrêter et pendre tous tes bons amis.

BERGANCE.

Le nom d'alguazil répandit l'alarme; mais Monipodio s'écria : Que personne ne bouge. Cet alguazil m'est vendu; il veille à notre sûreté, selon le traité particulier que j'ai fait ces jours derniers avec l'alcade de la police. Je vais m'expliquer avec lui. A ces mots, il sortit, et revint bientôt après en disant : Qui de vous a occupé ce matin le poste de la place Saint-Sauveur ? C'est moi, répondit notre guide. Pourquoi donc, ajoute Monipodio, d'une voix terrible, ne m'avoir pas rendu compte d'une bourse que vous avez volée à un jeune ecclésiastique ? Cet ecclésiastique est parent de l'alguazil notre ami. Rendons-lui sa bourse, messieurs, il faut de la probité. Le pauvre guide voulut nier qu'il eût jamais vu cette bourse; mais Monipodio, jetant le feu par les yeux, avait déjà la main sur son coutelas, quand Rinconet, pour apaiser le tumulte, tire la bourse de sa poche, et la sacrifie

avec une générosité qui fut admirée de tout le monde. Vertueux jeune homme, lui dit Monipodio, je vais porter cette bourse à l'alguazil, mais recevez dès à présent le surnom de *grand* que toute notre société vous accorde. Rinconet le grand prit place alors parmi les grands colliers de l'ordre.

Bientôt arrivèrent deux jeunes filles, le visage tout plâtré de rouge, et avec un certain air effronté qui annonçait leur joyeux métier. L'arrivée de ces deux dames, dont l'une s'appelait l'Escalante, et l'autre la Gananciosa, répandit la joie dans l'assemblée. On se mit à table; et Monipodio appela la vieille, qui priait encore devant l'image. Mais cette bonne dévote, qui était la recéleuse de la compagnie, lui répondit d'une voix tremblante :

Mon cher fils Monipodio, j'ai renoncé depuis long-temps à toutes les vanités du monde. Je ne peux déjeuner avec vous, parce que je dois aller faire mes dévotions à Notre-Dame des Pluies (1), et je ne suis ici que pour vous avertir de ce qui s'est passé cette nuit. Le Renégat et le Gentopieds sont venus cacher dans

(1) Antes que sea medio dia, tengo de ir à cumplir mis devociones, y poner mis candelicas à Nuestra Señora da las Aguas, etc.

ma maison une corbeille de très beau linge qu'ils ont volé hier au soir. C'était pitié, en vérité, de voir ces pauvres garçons suer à grosses gouttes en portant ce fardeau. Je vous assure que, si vous eussiez vu l'eau qui leur ruisselait sur le visage, vous les auriez pris pour de saints martyrs (1). Ils n'ont point ouvert la corbeille, ni fait le compte du linge qu'elle contient, tant ils ont de confiance en ma probité. D'ailleurs ces pauvres enfans étaient pressés de courir après un berger qu'ils avaient vu le matin vendre des moutons à la boucherie. Je ne sais s'ils auront pu l'attraper; mais je sais bien que je n'ai pas seulement voulu regarder la corbeille de linge. Ah! mon Dieu! oui, mon fils Monipodio, qu'il n'y ait jamais de paradis pour moi, si cette corbeille n'est pas encore aussi intacte que la mère qui m'a engendrée.

On n'en doute point, ma bonne, répondit Monipodio; dès que la nuit sera venue, j'irai moi-même chez vous faire l'inventaire de la corbeille, et je donnerai à chacun ce qui lui revient avec ma fidélité accoutumée. Comme vous voudrez, mon fils, répliqua la vieille Pi-

(1) Corriendo agua de sus rostros, que parecian unos angelicos, etc.

potte ; c'était son nom. Mais il se fait tard, et je sens mon pauvre estomac s'en aller. Donnez-moi, je vous prie, un petit doigt de vin pour me soutenir. Cela est bien juste, reprit l'Escalante en prenant une bouteille qui était grosse comme une outre ; elle remplit de vin une grande coupe de liége qui tenait au moins une chopine, et la présente à Pipotte. Celle-ci la prend à deux mains, et, après avoir soufflé la mousse qui était dessus : Tu en as mis beaucoup, dit-elle, ma fille, tu en as mis beaucoup ; mais Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout (1). Disant ces mots, elle l'avale d'un trait ; après quoi, poussant un soupir : Dieu te console, ma chère fille, parce que tu m'as consolée ! ton vin est excellent ; mais j'ai peur qu'il ne me fasse mal, à cause que je suis à jeun : donne-m'en encore un peu. Ne craignez rien, ma mère, lui dit l'Escalante, en remplissant de nouveau la coupe ; il est trop vieux pour n'être pas sain. Je l'espère, reprit Pipotte, et la Sainte Vierge prendra soin de moi (2). Voyez à présent, mes chères filles, si

(1) Mucho echaste, hija Escalanta, pero dios dara fuerças para todo, etc.

(2) Assi lo espero yo en la Virgen, respondio la vieja, etc.

vous n'auriez pas quelques menues pièces de monnaie à me donner pour acheter les petites bougies qu'il me faut pour mes dévotions. J'étais si pressée de vous apporter des nouvelles de la corbeille, que j'ai oublié mon argent. Oui, oui, j'en ai, mère Pipotte, répondit la Gananciosa; prenez ces deux petites pièces, vous en acheterez un cierge que vous ferez brûler devant M. saint Michel; si vous pouvez en avoir deux, vous en mettrez un aussi à M. saint Blaise; ce sont mes deux patrons. Je voudrais bien aussi en mettre un devant madame sainte Luce, parce qu'elle m'a guérie d'un mal d'yeux; mais je n'ai plus d'argent, et une autre fois je contenterai tout le monde (1). Vous ferez très sagement, ma fille, répondit Pipotte; ne ménagez jamais sur les cierges, c'est de là que dépend le salut. En disant ces mots, elle sortit avec l'argent.

SCIPION.

Il faut convenir que cette bonne Pipotte avait une dévotion bien entendue.

---

(1) Quisiera que pusiera una candelica a la señora santa Luzia, que por lo de los ojos tambien le tengo devocion : pero no tengo trocado, mas otro dia arva, donde se cumpla con todos.

BERGANCE.

Aussitôt qu'elle fut partie, le seigneur Monipodio, qui tenait dans le plus grand ordre les affaires de la société, se fit apporter le mémoire des coups de bâton, des coups de plat d'épée qu'on avait dû distribuer dans la semaine, et que différentes personnes étaient venues commander et payer d'avance. Après s'être assuré que l'argent avait été bien légitimement gagné, et que tous les coups avaient été remis à leur adresse, le scrupuleux Monipodio régla la distribution des postes, et en donna un distingué à Rinconet et à Cortadille. Ils eurent ordre d'occuper, jusqu'au dimanche suivant, depuis la Tour d'Or jusqu'au guichet du château des Maures. On leur permit même de s'étendre jusqu'à Saint-Sébastien, attendu que c'était un quartier neutre, où tous les filous pouvaient travailler indistinctement.

Chacun ayant ainsi ses fonctions, Monipodio rompit l'assemblée, en annonçant qu'il y en aurait une le dimanche d'après, dans laquelle on lirait un petit traité composé par un des plus savans professeurs de la confrérie. Tout le monde sortit; et moi, qui avais horreur de tout ce que je venais de voir et d'entendre, je fus à peine à la porte, que je pris

ma course, et quittai Séville, en me promettant de ne jamais rentrer dans une ville où la religion est déshonorée par la superstition la plus absurde, où la police est si mal observée, les mœurs si corrompues et si perverties, que les scélérats tiennent leurs conseils presqu'en public, sans redouter aucun châtiment.

SCIPION.

J'étais bien sûr que messieurs Rinconet et Cortadille ne te garderaient pas long-temps.

BERGANCE.

Hélas! mon ami, les nouveaux maîtres que je trouvai ne valaient guère mieux; c'étaient des comédiens. Je les suivis peu de jours. D'aventures en aventures, j'arrivai à Valladolid, et je t'aperçus portant une lanterne pour éclairer ce bon et saint homme Mahudès, qui a soin des pauvres de l'hôpital. Tu avais l'air content et heureux; je désirai de devenir ton compagnon, et de faire pénitence de la vie un peu trop errante que j'avais menée.

Dans cette bonne résolution, je vins m'asseoir, pour t'attendre, à la porte de l'hôpital. J'y vis bientôt arriver quatre personnes qui se faisaient des politesses pour passer : l'un était poëte, l'autre alchimiste, l'autre géomètre, le dernier faiseur de projets. Monsieur, disait le poëte au géomètre, il est bien étrange

qu'après avoir travaillé trente-deux ans sur le même ouvrage, tandis qu'Horace ne nous en ordonne que dix, après avoir fait un poëme dont le sujet est beau, grand, neuf, le style pur, les épisodes intéressans, la division excellente, enfin le poëme le plus héroïque, le plus sublime qui ait paru depuis l'Iliade; il est bien extraordinaire, dis-je, que je n'aie jamais pu trouver un prince qui ait voulu en accepter la dédicace et payer les frais d'impression.

Il m'est arrivé, reprit l'alchimiste, une aventure plus fâcheuse. Si quelque grand seigneur eût voulu me faire la moindre avance, j'aurais à présent plus de richesses que Crésus n'en a possédé. Comment cela? lui dit le géomètre. — Oui, monsieur; car j'ai trouvé la pierre philosophale; c'est-à-dire, je sais comment on la fait; il ne me faudrait qu'un peu d'or pour en venir à bout.

Que direz-vous donc, reprit le géomètre, quand vous saurez ce qui m'arrive? Je cherche, depuis vingt-cinq ans, la quadrature du cercle: j'en suis si près, si près, que je la crois toujours dans ma poche, et toujours il s'en faut d'un cheveu que je ne la tienne. Avant peu, cependant, je suis certain de l'attraper.

Hélas! messieurs, dit alors le faiseur de

projets, le roi d'Espagne est un grand ingrat. Je lui ai donné plusieurs fois des avis qui l'auraient rendu le plus puissant des monarques, il ne m'a pas seulement fait l'honneur de répondre à mes lettres. J'ai pourtant un projet qui doit me mettre dans l'opulence, ou je serais bien trompé. Je veux bien vous le confier. Vous allez voir avec quelle facilité sa majesté catholique va payer en un an toutes les dettes de l'Etat. Je propose au roi d'ordonner à tous ses sujets, depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, de jeûner une fois par mois au pain et à l'eau, et de porter au trésor royal l'argent que leur cuisine coûterait ce jour-là. Assurément il y a en Espagne plus de trois millions de personnes de l'âge que j'ai dit. La plus pauvre ne peut pas moins dépenser qu'une réale et demie par jour, et je veux bien ne fixer tout le monde qu'à ce taux-là : vous conviendrez, monsieur le géomètre, que mon jeûne vaudra au roi quatre millions et demi de réales par mois; et cet impôt n'est nullement à charge : au contraire, on servira Dieu en même temps que l'Etat; et je fournis aux sujets de sa majesté l'occasion d'être à la fois bons chrétiens et bons patriotes.

On convint que ce projet pouvait avoir du bon. Ces quatre messieurs, après s'être donné

de grandes louanges sur leurs talens, entrèrent ensemble à l'hôpital.

J'y entrai avec eux ; je te fis politesse, tu me la rendis. Le bon homme Mahudès voulut bien me prendre à son service, et je devins ton camarade. Depuis ce temps, mon cher frère, j'éprouve que, pour être heureux, il faut vivre en bonne compagnie.

Ici le jour parut, et les deux chiens perdirent la parole.

FIN.

LES MUSES,

NOUVELLE ANACRÉONTIQUE.

Les Muses sont quelquefois désœuvrées; alors elles s'ennuient comme les malheureux humains. Un jour que la vive Thalie ne savait que faire (depuis quelque temps elle est plus oisive qu'autrefois), elle descendit au pied du Parnasse pour voir si elle n'y trouverait pas quelque amant qui valût la peine d'être écouté : cela amuse toujours une femme.

Thalie ne trouva pas ce qu'elle cherchait; mais elle aperçut un enfant mal vêtu, demi-nu, qui courait dans une prairie; ses cheveux blonds, en désordre, retombaient sur son visage; d'une main il les relevait, de l'autre il prenait des papillons, et leur perçait la tête d'une épingle. Le malheureux papillon agitait ses ailes en se débattant. Plus il paraissait souffrir, plus le méchant enfant riait; mais quand il voyait le papillon près d'expirer, il retirait l'épingle, soufflait sur la plaie, et le moribond, reprenant ses esprits et ses cou-

leurs, s'envolait plus gai et plus beau qu'auparavant.

Thalie, après s'être amusée à considérer cet enfant, lui demanda comment il pouvait se plaire à un jeu si cruel. Ma belle dame, lui dit l'enfant, c'est l'oisiveté qui en est cause. Tel que vous me voyez, je suis de bonne famille, mais j'ai été fort mal élevé; l'on ne m'a rien appris du tout; je ne sais que faire, et je fais du mal.

La vivacité et l'esprit qui brillaient dans les yeux de l'enfant intéressèrent Thalie. Si vous voulez, lui dit-elle, je prendrai soin de vous; j'ai des sœurs qui passent pour instruites; nous nous ferons un plaisir de vous enseigner tout ce que vous voudrez apprendre, et peu de temps nous suffira pour vous rendre le plus savant et le plus aimable des hommes: voulez-vous me suivre? Je le veux bien, reprit l'enfant, mais à condition que ces dames dont vous me parlez ne seront que mes précepteurs, et que vous seule serez maman. En disant ces mots, il ramassa par terre un petit sac qui avait l'air d'être rempli de morceaux de bois, et le mettant sur son épaule, il dit à Thalie de lui donner la main. La Muse lui demanda ce qu'il avait dans son sac. Ah! ce n'est rien, reprit-il, ce sont mes joujoux. Il se mit à chanter une chanson qui n'avait ni air ni paroles,

et tantôt sautant à pieds joints sur les buissons qu'il rencontrait, tantôt s'arrêtant pour demander à la Muse si elle ne savait pas quelque nid d'oiseau, il arriva sur le haut du mont.

Le premier soin de Thalie fut de l'habiller magnifiquement; ensuite elle voulut se charger elle seule du soin de son éducation. Savez-vous lire? lui dit-elle. Pas trop bien, reprit l'enfant. — Vous avez sûrement de la mémoire? — On m'a souvent accusé d'en manquer; mais avec vous j'en aurai plus qu'avec les autres.

Thalie, qui l'aima bientôt plus qu'une mère n'aime son fils, craignit que ses sœurs n'en devinssent aussi éprises, et résolut de le leur cacher. Elle fit enclore un verger d'une haie vive, et le donna pour prison à cet enfant si chéri. C'était là que dix fois le jour la Muse venait lui donner leçon. Jamais écolier ne profita mieux; il suffisait de lui dire une seule fois quelque chose, il le savait mieux que le maître. La pauvre Thalie lui apprit en peu de temps tout ce qu'elle savait; mais en lui donnant la science elle perdait le repos; sa tendresse devenait chaque jour plus vive; elle soupirait sans savoir pourquoi, et bientôt les leçons se passèrent à regarder l'écolier.

L'enfant s'en aperçut : Maman, lui dit-il, je suis bien sûr que vous m'aimez beaucoup, et cela m'encourage à vous demander une grâce. Pourvu que ce ne soit pas de me quitter, répondit Thalie, je jure de ne rien vous refuser. Ecoutez-moi, reprit l'enfant; vous portez toujours à la main un masque qui me paraît charmant; il rit d'une manière si gaie et si vraie, que j'en ai toujours eu envie. Si vous ne me le donnez pas, je vous préviens que j'en mourrai de chagrin; et qui en sera le plus fâché de nous deux? ce sera vous. Thalie voulut en vain lui représenter que ce masque était la marque de sa divinité; quand je l'aurai, lui répondit l'enfant, ce sera la marque de votre tendresse pour moi; lequel aimez-vous mieux? Le voilà, lui dit Thalie en soupirant; et le fripon d'enfant lui sauta au cou, et mit le masque dans son sac.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il; vous m'avez appris tout ce que vous savez, mais vous m'avez promis davantage : je veux savoir la musique, la danse, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences possibles, afin de vous devoir davantage et de vous plaire encore plus. Ayez la bonté de m'ouvrir le verger, que j'aille m'instruire auprès de chacune de vos sœurs; je reviendrai bientôt me renfermer avec vous,

et consacrer à votre amusement tous les talens que j'aurai acquis.

Qui n'aurait pas été séduit par un tel discours? La crédule Thalie ouvrit à l'enfant, et poussa la bonté jusqu'à le recommander à chacune de ses sœurs. Ce soin était inutile; elles l'aimèrent bientôt autant que Thalie l'aimait; l'enfant courait de l'une à l'autre, et se faisait un jeu de tourner la tête aux filles de Jupiter. La grave Melpomène fut celle qui résista le plus; mais elle céda comme Calliope, comme Uranie, qui avaient voulu se défendre. Pour Terpsichore, Euterpe et Polymnie, elles adorèrent l'enfant presque aussitôt qu'elles le virent.

Voilà donc les neuf sœurs toutes éprises du même objet. Dès ce moment elles ne sont plus sœurs; la jalousie, l'envie, la méfiance entrent pour la première fois dans leurs âmes; ces chastes filles, qui n'ont jamais eu qu'un même sentiment, une même volonté, s'observent, se haïssent, se querellent; tout est en désordre sur le Parnasse, les arts en oubli, les concerts interrompus. Pour comble de malheur, ce fut cet instant que choisit Minerve pour venir visiter les Muses.

Quelle est sa surprise en arrivant sur le mont sacré! au lieu des chants d'allégresse

qui annonçaient toujours sa présence, elle trouve partout un silence profond : les Muses dispersées, rêveuses, solitaires, la reconnaissent à peine. Elle se plaint, elle menace, les neuf sœurs se rassemblent, veulent chanter leur protectrice; mais leurs voix ne sont plus d'accord; elles ont oublié leurs hymnes, aucune d'elles n'a son attribut. Melpomène avait donné son poignard à l'enfant, et de peur qu'il ne se blessât, elle en avait émoussé la pointe; Calliope lui avait fait don de sa trompette, Euterpe lui avait prêté sa lyre, Uranie son astrolabe; enfin les attributs des Muses étaient tous devenus les hochets de cet enfant.

Ce ne fut pas leur dernière honte; tandis qu'elles cherchaient à s'excuser, elles voient voltiger dans l'air ce fatal enfant; il tenait à la main tous ses larcins : Adieu, leur dit-il en riant, ne m'oubliez pas, je suis l'Amour : il en coûte toujours quelque chose pour faire connaissance avec moi.

La prudente Minerve fit alors un discours très moral aux filles de Jupiter; celles-ci l'écoutèrent avec respect, et s'excusèrent en l'assurant que le coupable enfant avait si bien caché ses ailes, que pas une d'elles ne les avait aperçues.

PLAN
D'UN PETIT ROMAN ARABE,
INTITULÉ
KÉDAR ET AMÉLA (1).

Le bon Yarab, iman de Sana, dans l'Arabie heureuse, gouverne avec sagesse, et rend fort heureux ses peuples. Il a pour ami intime un vieux derviche, nommé Malec, qui habite sur le sommet d'une montagne, à peu de distance de la capitale d'Yarab. Le bon iman va lui demander des conseils, et Malec est un modèle de sagesse.

Yarab a un fils nommé Kédar, dont le caractère lui donne beaucoup d'inquiétude. Les flatteurs corrompent ce jeune homme, qui, malgré les soins de son père, a été fort mal élevé. Yarab prévoit qu'il fera de grandes sot-

(1) L'ouvrage sera divisé par chapitres, qui auront tous un titre court, dans le goût de Zadig, de Tristram, etc.

tises, que partant il lui arrivera de grands malheurs. D'après cette crainte, il fait faire un vaste souterrain dans la cabane du derviche, remplit ce souterrain d'un trésor immense; scelle le trésor d'une pierre dont le derviche seul a la clef, et lui recommande de conserver ce trésor à son fils comme une dernière ressource; mais de ne le lui découvrir qu'après que le malheur aura rendu Kédar raisonnable.

Peu de temps après, le bon Yarab meurt en réitérant cette prière au derviche Malec, qui reçoit ses derniers soupirs. Kédar devient iman de Sana, et, égaré par son pouvoir, par ses courtisans, se livre à tous les excès, dissipe toutes ses richesses, met des impôts, éloigne les gens de mérite, aliène le cœur de ses peuples, etc.

Un jour que Kédar est à la chasse, il rencontre une jeune et charmante bergère, toute seule, gardant ses moutons. Kédar la trouve jolie et le lui dit : la bergère répond avec pudeur et modestie. Kédar, peu accoutumé à ces deux vertus, s'enflamme davantage. Il revient plusieurs fois dans ce bois, cause avec cette bergère, qui s'appelle Améla, et lui propose de venir au sérail. La bergère refuse cet honneur; elle est même effrayée en apprenant que ce chasseur est l'iman. Elle lui dit de fort

belles choses qui font impression sur Kédar, dont le cœur au fond était excellent, et qui redoublent son amour.

Revenu dans son palais, il parle d'Améla à son favori Amrou, qui se moque des prétendues vertus de la bergère, fait rougir Kédar de son respect pour elle, et lui persuade de la faire enlever et de la faire conduire au sérail, où elle ne devait pas être plus tôt deux jours qu'elle y serait tout accoutumée.

Kédar se laisse persuader; mais il veut essayer un dernier entretien avec Améla, après lequel il laissera à Amrou la conduite de cette affaire. Kédar va trouver sa bergère, et lui parle sur un ton tout différent de celui qu'il avait eu jusqu'alors. La bergère en est irritée: Kédar la quitte en l'assurant que le lendemain elle serait à lui, et vient ordonner à Amrou d'envoyer prendre la belle bergère.

Amrou va lui-même faire la commission; mais il ne trouve plus la bergère. Améla s'était enfuie. On la cherche inutilement; on ne trouve dans sa cabane que sa houlette, son troupeau, et un billet pour Kédar plein de noblesse et de vertu. Amrou revient tout honteux, et assez mal reçu par son maître, qui regrette beaucoup sa bergère. Mais Amrou lui

procure de nouveaux plaisirs, et Kédar se console bientôt.

Pendant ce temps, la pauvre Améla s'en allait tout droit devant elle; elle avait laissé son père et sa mère, qu'elle aimait tendrement, pour sauver son honneur. Tout cela était dans le billet. Améla aimait Kédar; mais sa dignité d'iman, sa détestable réputation, lui avaient fait surmonter son amour. Elle pensait à tout cela et pleurait, lorsqu'elle arriva sur la haute montagne où demeurait le derviche Malec. Elle en est bien reçue, lui conte son histoire, et le bon Malec la loue, lui propose de rester chez lui, où sûrement on ne la viendra pas chercher; car, depuis la mort d'Yarab, Kédar n'a pas mis le pied à l'ermitage. L'âge très avancé de Malec ne laisse rien à craindre à la pudique Améla. Elle s'établit avec lui, et le derviche lui promet d'envoyer quelque secours à son père et à sa mère, ce qui lui est fort aisé, à cause du trésor qu'il possède, et que le bon Yarab lui a permis d'employer aussi en œuvres pies. Améla vit donc avec lui fort heureuse, assez tranquille, et regrettant toujours que Kédar soit iman et mauvais sujet.

Kédar, qui ne pense plus guère à elle, se livre entièrement à Amrou, qui lui fait faire sottise sur sottise. Un cheik voisin lui déclare

la guerre ; Kédar nomme pour général l'ami d'Amrou ; cet ami est battu ; il perd des provinces ; il mécontente son armée, il accable son peuple de subsides ; il les dissipe avec ses courtisans ; enfin le peuple se révolte, secrètement poussé par Amrou. On assiége Kédar dans son palais. Amrou fait semblant de sortir avec ses gardes pour le défendre ; il gagne les gardes, se fait proclamer iman, et envoie des muets porter le cordon à Kédar, qui commence à s'apercevoir que son cher ami n'est qu'un traître. Il demande un moment pour faire sa prière ; et, profitant d'un souterrain que le bon Yarab avait fait faire, et dont le seul Kédar avait la clef, il s'échappe de son palais, et le voilà tremblant à fuir dans la campagne, faisant de belles réflexions.

Tandis que tout cela se passait, Améla est toujours demeurée chez le derviche, qui lui a donné de grandes leçons de sagesse. Son père et sa mère sont morts ; elle les a pleurés ; et, décidée à ne plus quitter le bon Malec, elle le regarde comme son père ; mais Malec est bien vieux, sa fin est proche ; il conseille à Améla de cacher sa mort quand il ne sera plus ; de prendre son habit, sa longue barbe, et de rester dans cet ermitage, où il lui prédit qu'il lui arrivera de grandes choses. Il révèle à Améla

le secret du trésor, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire, si Kédar, dont les premiers malheurs sont connus du derviche, s'avise jamais de venir chercher l'ami de son père. Cela dit, le bon Malec meurt. Améla le pleure et l'enterre; mais elle prend son habit, sa barbe, et la voilà derviche à sa place, si bien déguisée, qu'il est impossible de la reconnaître.

Kédar, proscrit, sans amis, sans suite, sans argent, se ressouvient du derviche, ami de son père, et que le sage Yarab lui a recommandé au lit de mort d'aller trouver le bon Malec quand il sera bien malheureux. Le moment était arrivé, il s'en va vers la grande montagne. Il est poursuivi par ses propres troupes; il est obligé de changer d'habit avec un mendiant; il s'arrête chez un paysan, dont il entend toute la famille bénir Dieu de ce que Kédar n'est plus iman; enfin il arrive à l'ermitage, bien confus, bien humilié.

La sage Améla le reçoit fort bien et le reconnaît sans être reconnue. Kédar lui raconte sa triste histoire, et lui parle de sa bergère dont le souvenir est toujours dans son cœur. Améla, transportée de joie, forme le projet de corriger Kédar; mais pour cela il faut du temps. Elle lui donne de sages leçons, et lui

conseille, pour commencer, d'aller se faire soldat dans les troupes d'un cheik voisin, nommé Hatem, qui est le même contre lequel il a eu la guerre. Tâchez, lui dit-elle, de vous élever par vos exploits, et quand, à force de valeur, vous aurez gagné son amitié, alors vous vous déclarerez, et il vous remettra votre trône. Après cela, elle lui donne un peu d'argent, et Kédar va se faire soldat.

Kédar arrive à l'armée, il est brave, il fait de belles actions. On lui donne un grade, il en fait de plus belles; mais les visirs, jaloux de lui, l'éloignent du maître; on lui fait des injustices; il n'a aucune récompense; enfin il éprouve tout ce qu'il a fait éprouver aux hommes de mérite; et accablé de dégoûts, il quitte le service militaire, et vient tout raconter au derviche, qui lui rappelle qu'il ne se conduisait pas autrement quand il était iman. Kédar en convient, et voit mieux ses fautes en souffrant de fautes pareilles. Le derviche lui conseille de se faire marchand, et lui donne de l'or pour les avances.

Kédar va se faire marchand à Bagdad. Sa fortune s'augmente; il devient riche. Une veuve fort riche aussi veut l'épouser; le souvenir de sa bergère, qu'il ne désespère pas de retrouver, l'empêche de former cette union. Le ca-

lise a besoin de son crédit, il le lui prête; il en éprouve une banqueroute. De nouvelles lois, défavorables au commerce, achèvent sa ruine. Il revient trouver le derviche, qui le console et lui rappelle qu'il ne l'encourageait pas non plus quand il était iman. Améla, touchée du refus que Kédar a fait de se marier à cause de son ancien amour, ne veut plus qu'il s'éloigne, et lui conseille de se faire laboureur. Elle va lui acheter des champs, une jolie ferme, un troupeau, etc., et l'établit dans son nouvel état, en lui promettant de le venir voir tous les deux jours.

Kédar, fermier, est assez heureux. Il voit multiplier ses biens en proportion de son travail. Mais les impôts, les corvées, les visirs, ses voisins, lui enlèvent tout son revenu. Il se plaint à son cher derviche, qui lui rappelle que ce sont les mêmes lois qu'il a faites. Kédar, malgré cela, préfère ce dernier état à tous les autres, et parle toujours de sa bergère, que le derviche promet enfin de lui faire retrouver.

Le jour est pris pour cette douce entrevue. Le derviche lui dit de se rendre au même bois où il la vit pour la première fois, et lui promet qu'il l'y trouvera. En effet, Améla va quitter sa barbe, reprend son premier habit et va attendre Kédar dans le bois. Entrevue

charmante des deux amans. Kédar lui demande de l'épouser; Améla lui dit qu'il n'est pas encore temps; mais elle lui promet sa main. Ils se séparent avec promesse de se revoir au même lieu.

Comme Améla s'en retourne à l'ermitage reprendre son habit de derviche, elle est malheureusement rencontrée par le chef des eunuques de l'iman Amrou, qui va cherchant partout de jeunes filles pour son maître. Il la regarde, la trouve belle, et la fait enlever par ses gens. Voilà la pauvre Améla enfermée dans le sérail, et, pour comble de malheur, Amrou la trouve charmante, et ne lui donne que huit jours de délai pour en faire à sa volonté.

Pendant ce temps, Kédar cherchait son ami le derviche, et mourait d'inquiétude de ne pas le voir revenir. Le jour du rendez-vous avec Améla arrive, point d'Améla au rendez-vous. Le pauvre Kédar, au désespoir, ne sait où aller ni que devenir. Améla creuse sa tête pour lui donner de ses nouvelles; mais toute communication est ôtée; elle ne peut écrire à son amant.

A force de chercher, elle se souvient qu'à la porte de la ferme de Kédar deux ramiers verts sont venus nicher. Elle dit à l'amoureux Amrou, qui l'aime et cherche à lui plaire, que ce

qu'elle désire le plus au monde, ce sont des ramiers verts de la montagne de Zemzem; cette montagne est le pays de Kédar. Amrou envoie cent esclaves chercher partout des ramiers verts. On arrive à la ferme; on prend les ramiers, malgré Kédar qui veut les défendre, à cause que le derviche les aimait. On les porte à Améla, qui leur met sous l'aile un billet, par lequel elle mande à Kédar son aventure, et le prie de se rendre chez tel marchand de la ville, tel jour; qu'elle enverra chez ce marchand chercher des étoffes, et qu'elle le prie de lui envoyer dans ces étoffes un poignard, seul et dernier moyen de se soustraire à l'amour du tyran. Kédar voit revenir les ramiers avec la lettre. Au désespoir, il prend tout ce qu'il a d'argent, se rend chez le marchand au jour indiqué, et obtient de lui, à force d'or, qu'il le mettra dans la caisse d'étoffes qu'il doit envoyer à la sultane. Tout se fait selon ses désirs. La caisse arrive chez Améla avec Kédar. Joie et craintes des deux amans. Kédar propose de la renvoyer par la même voie, et de rester à sa place; Améla s'y oppose. Kédar n'a pas oublié le souterrain; mais Amrou en porte toujours la clef sur lui. Au milieu de la conversation, l'eunuque vient avertir Améla que l'iman impatient doit venir

ce même soir, résolu aux dernières extrémités. Dans ce péril pressant, Améla consent enfin à se cacher dans les étoffes, et à se faire porter chez le marchand. Kédar prend ses habits, son voile, et reste à sa place, muni du poignard.

Amrou vient pour satisfaire ses coupables désirs. Il est seul dans la chambre avec la fausse Améla. Il va pour lever son voile, et Kédar l'étend à ses pieds d'un coup de poignard; un second lui ôte la vie. Kédar lui prend la clef du souterrain, attend la nuit, sort de la chambre, et gagne ce fameux souterrain, par lequel il s'échappe et retourne à l'ermitage, où Améla avait déjà repris ses habits de derviche. Kédar cherche partout Améla; le derviche lui promet de la lui rendre et jouit de sa tendre inquiétude

Cependant tout est dans le trouble, quand on trouve Amrou égorgé. Le peuple demande un chef. Le derviche va à la ville et propose un nouveau gouvernement libre et sage, qui est accepté. Tout le monde est heureux, sans excepter Kédar, qui retrouve sa bergère dans son bon ami le derviche.

FIN.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



